

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

IV^e CONGRÈS GÉNÉRAL DE L'A. C. J. B.

Ce que l'Église attend de l'Action catholique
 Notre enquête sur la diffusion des connaissances religieuses
 Littérature et Vérité
 La Poésie et l'Action catholique
 Le Roman et l'Action catholique
 La Critique et l'Action catholique
 L'Art et l'Action catholique

Lebeau et le comte de Dietrichstein
 A Londres : le triomphe des Quinze
 Le devoir des banquiers
 « Sur l'écran du passé »

S. Exc. Mgr Ladeuze
 Jacques Lavalleye
 Léopold Levaux
 Camille Melloy
 Jean Valschaerts
 Baron Pierre de Gerlache
 Marcel Schmitz

A. De Ridder
 Henri Ghéon
 Hilaire Belloc
 Omer Englebert

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'attrance vers l'unité religieuse, Mgr J. Schyrgens. — Allemagne.

Ce que l'Église attend de l'Action catholique ⁽¹⁾

Quand les jours où Il devait être enlevé du monde furent près de s'accomplir, dit le troisième Évangile, Jésus désigna septante-deux disciples et les envoya devant Lui deux à deux, partout où Lui-même devait aller. Le Sauveur venait de passer à Jérusalem la fête de la fin de l'année agricole, celle des Tabernacles, aux derniers jours de septembre. L'opposition contre Lui était devenue plus aiguë; Il avait annoncé clairement sa mort prochaine. Quelques mois encore, et « la nuit » vient! Cependant seul le nord de la Palestine, la Galilée et ses alentours ont reçu largement la bonne nouvelle. Le temps presse pour faire appel aux autres enfants d'Israël; Jésus pourrait à peine traverser leurs territoires! C'est alors que le Maître augmente le nombre de ses collaborateurs. Dans toutes les directions du pays à parcourir, Il envoie tout de suite devant Lui, pour préparer les âmes au Royaume que Lui-même viendra leur annoncer rapidement, non plus les douze comme jadis en Galilée, mais de plus forts détachements du cercle de ses disciples.

De nos jours aussi, « la nuit » s'annonce, et l'on se demande avec anxiété quelle grande Passion se prépare. Là-bas, à la frontière de l'Occident et de l'Orient, le bolchevisme travaille, avec un zèle diabolique, à la révolution universelle pour instaurer sur toute la terre un monde aréligieux; l'armée des sans-Dieu est aux grandes manœuvres! Dans nos pays de vieille civilisation les mauvaises semences jetées depuis quatre siècles par l'individualisme protestant et le philosophisme ont produit tous leurs fruits. Les valeurs religieuses et morales sont devenues étrangères à la structure du monde politique et économique, et ce monde ne donne plus audience à ceux qui prétendent incarner ces valeurs. Les progrès scientifiques eux-mêmes et leurs applications techniques, l'agitation et la dispersion de la vie emportent nos contemporains comme dans un tourbillon. Dans la société contemporaine il y aura bientôt moins de place pour le Christ que dans l'hôtellerie de Bethléem. Et pourtant, il faut qu'Il règne, aujourd'hui et

demain comme hier! Pour préparer la restauration de ce règne, l'Église appelle en plus grand nombre à un service plus actif ceux de ses enfants qui restent engagés dans cette vie du monde dont Elle se trouve exclue. Les septante-deux disciples suppléent à l'insuffisance du ministère des Douze. C'est le temps de l'Action catholique!

J'ai dit que l'Église appelle en plus grand nombre ses enfants laïques à un service plus actif. Jamais, en effet, il n'a été permis aux laïques de se désintéresser de l'extension du Royaume de Dieu, et jamais l'Église n'a omis de les y convier. « Je ne crois pas, disait saint Jean Chrysostome, que l'on puisse se sauver sans travailler au salut de ses frères. » Et quinze siècles plus tard, Lacordaire s'écriait : « Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme. » La Communion des Saints rend ce travail et ce prosélytisme faciles à chacun par ses prières, ses souffrances et ses mérites. Mais il faut plus! Toujours il s'est trouvé des circonstances où la vertu de charité imposait au laïque un rôle extérieur, lui faisant un devoir de parler pour Dieu, d'agir au dehors pour Dieu. Ce qui est propre à notre temps, c'est la généralisation de ce dernier devoir par suite de la détresse spirituelle de la masse et de l'impuissance des apôtres de profession. Et c'est plus encore l'organisation de tous les laïques de bonne volonté en une armée de salut. Il ne suffit plus que, par-ci par-là, ils travaillent, individuellement ou par petits groupes, à sauver les âmes. Pour mieux assurer l'efficacité de leur action, l'Église groupe tous ces travailleurs en une véritable *institution*, informée par la hiérarchie mais essentiellement laïque, ayant sa vie propre, et à qui Elle donne en participation l'apostolat que son Maître lui a confié.

Ce sont aujourd'hui et demain les assises solennelles de cette institution dans notre pays! C'est la grande revue de cette armée! Et l'on m'a invité à en profiter pour énoncer ici quelques idées générales sur une partie capitale de sa mission : celle de travailler à la diffusion des connaissances religieuses.

(1) Nos lecteurs trouveront dans ce numéro les principaux discours et rapports au IV^e Congrès général de l'A. C. J. B. Nous remercions vivement leurs auteurs de nous avoir permis de les publier le jour même du Congrès.

Mission capitale, certes! Faut-il vraiment prouver que tandis que l'évolution de la vie moderne, comme nous le constatons tout à l'heure, enlève aux hommes nos frères la pensée même des valeurs morales et religieuses, il faut les amener d'abord à en reprendre connaissance si on veut les leur imposer à nouveau? Il n'y a pas d'apostolat qui ne s'ouvre par la prédication. Comment a procédé le divin Maître en sa vie mortelle? Lui aussi devait détacher les Juifs ses contemporains d'un idéal inférieur pour leur faire accepter le Royaume de Dieu qu'Il allait fonder au prix de son sang. Or, c'est par prêcher qu'Il commença, excitant d'abord à la pénitence dans le ton des anciens prophètes, puis ouvrant les yeux de ses concitoyens sur la vraie nature de la Loi qui les tenait esclaves et leur proposant la perfection supérieure à laquelle Il les invitait, se révélant enfin à eux dans sa dignité d'Envoyé et de Fils de Dieu. Au monde fait par le Verbe, enseigne saint Jean dans son prologue, il y eut communication de vie éternelle (*quod factum est, in ipso vita erat*) et cette communication de vie divine se produisit par la diffusion de la lumière (*et vita erat lux hominum*). Vie et lumière, c'est dans ces deux concepts que le quatrième Evangile résume l'œuvre du Sauveur, et c'est la lumière qui conditionne toute cette œuvre. Aussi, quand Il confère leur mission à ses Apôtres, le Christ leur enjoint en premier lieu d'enseigner : *Ite, docete omnes gentes*. Si en instituant l'Action catholique les Papes ont voulu, comme Pie XI ne cesse de le répéter, donner aux laïcs une participation à l'apostolat hiérarchique, ils leur ont réservé par là même un rôle dans la diffusion de la doctrine.

Mais, d'après un bien vieux proverbe, on ne donne que ce que l'on a : *Nemo dat quod non habet*. Si le laïcat d'Action catholique est chargé de répandre la vérité religieuse, il a le devoir de la posséder au préalable et éventuellement de l'apprendre.

Ah! il ne peut pas suffire à l'apôtre laïc de savoir par cœur les formules de son catéchisme! Loin de moi la pensée de condamner la méthode d'apprendre la religion par questions et par réponses. Je me demande cependant si, mal appliquée, cette méthode n'a pas paralysé la vie intellectuelle du dogme chez plus d'un.

Il ne peut pas suffire non plus à qui se lance dans l'action catholique, d'une sorte d'idéalisme religieux, au sens moderne de ce mot « idéalisme », d'un mélange de quelques idées vagues et de sentimentalité exposé à toutes les défaillances et incertain de ses voies.

Cependant on ne vous demande pas de devenir de profonds théologiens, de vous initier aux discussions scolastiques, de philosopher sur votre foi. « Le théologien, a dit l'un d'eux, le P. Bainvel, vivant toujours dans la vérité, finit par se familiariser avec elle; ne la voyant que du dedans, il n'a pas toujours le sens net de ses proportions; ni sa bonté incomparable, ni sa supériorité, ni sa bienfaisante influence ne le frappent autant. »

Or, c'est cette bonté, cette salutaire influence qui vous importent, puisque par vous la vérité doit rayonner et se faire conquérante. Votre connaissance de votre religion, votre contemplation doit aboutir à l'action; vos lumières intellectuelles être génératrices de vie : *vita erat lux hominum*. Elles ont à vous fournir les motifs de votre zèle et l'inspiration qui vous poussera dans la carrière apostolique, en même temps que le flambeau qui vous y éclairera.

Il s'agit donc non seulement de compléter et de préciser vos concepts religieux, mais de les réaliser; de placer leur objet dans la réalité des choses; d'y saisir Dieu, votre Père, et son action dans la créature, dans l'histoire, dans l'âme du dernier des hommes; de vérifier l'habitation du Saint-Esprit en vous; d'entrer en contact avec Jésus, notre Sauveur, de le voir, comme jadis les Galates, crucifié devant vos yeux et interpellant son Père pour vous; de vous sentir membre de son corps mystique avec tous les hommes vos frères; d'illuminer les yeux de vos cœurs, comme dit saint Paul aux Ephésiens, pour les remplir de l'espérance à laquelle vous

êtes appelés et des richesses de l'héritage qui vous est destiné.

Cette connaissance qui tourne à l'amour et à l'action, j'allais dire cette expérience de leur religion, les Cercles d'études doivent l'assurer aux membres de l'Action catholique. C'est leur grand moyen d'instruction religieuse à ceux d'entre eux du moins qui ne sont plus en âge d'éducation que ces Cercles restent bien consacrés à leur objet! Des soldats assemblés parlent volontiers du plan de la bataille et des opérations militaires. Et l'on comprend que, dans leurs réunions, les soldats de l'A. C. J. B. s'occupent de la technique de leurs œuvres. Cependant il importe plus au semeur de réunir de la bonne semence que de mesurer sa terre et d'apprendre à calculer son pas et à arrondir son geste. Puisque vous devez semer la doctrine, c'est d'abord de l'amasser en vous qu'il s'agit, pour ne pas vous exposer au danger de « battre l'air », selon l'expression de saint Paul, avec votre geste de semeur.

Une fois pénétrés de la vérité religieuse, vous serez prêts à répondre à l'appel de la Hiérarchie, quand elle aura besoin de vous pour la répandre.

* * *

Dans ces tout derniers temps, coup sur coup, la grande voix du Vicaire du Christ s'est élevée pour proclamer la doctrine, pour rappeler au monde les principes chrétiens méconnus sur l'éducation, sur le mariage, sur les questions sociales. Avez-vous remarqué que, dans chacune de ces encycliques, Pie XI charge l'Action catholique de se faire la propagatrice de ses enseignements?

Le 15 mai dernier, dans sa lettre *Quadragesimo anno* sur les questions sociales, il écrit : « Pour ramener au Christ ces diverses classes d'hommes qui l'ont renié, il faut avant tout recruter et former dans leur sein même des auxiliaires de l'Eglise, qui comprennent leur mentalité et leurs aspirations, qui sachent parler à leur cœur dans un esprit de paternelle charité. Les premiers apôtres des ouvriers seront des ouvriers; les apôtres du monde industriel et commerçant seront des industriels et des commerçants ». — « Vous devez, Vénérables Frères, dit le Pape aux Evêques, le 31 décembre 1930, dans l'encyclique *Casti Connubii*, pour opposer, en matière de mariage, la vérité à l'erreur, tout mettre en œuvre par Vous-mêmes, par vos prêtres, comme aussi par des membres bien choisis de l'Action catholique dont nous souhaitons si vivement les progrès. » Et quelques jours auparavant, le 25 décembre, dans son Allocution consistoriale, parlant du rétablissement et de l'affermissement de la paix sur la terre, le Souverain Pontife disait encore : « La gloire et le devoir de cet apostolat de paix nous appartient principalement, à Nous et à tous ceux qui sont les ministres du Dieu de paix. Mais c'est là un vaste et magnifique champ d'action aussi pour tout le laïcat catholique que nous ne cessons d'inviter et d'appeler à la participation de l'apostolat hiérarchique. C'est aux catholiques du monde entier, mais c'est surtout à ceux qui étudient, travaillent et prient dans l'Action catholique, que nous adressons aujourd'hui d'une façon plus chaleureuse cette invitation et cet appel. Qu'ils s'unissent tous en un plein accord de pensées et de sentiments, de désirs et de prières, d'œuvres et de parole, parole écrite et parole imprimée, et ce sera une chaude et sûrement bienfaisante atmosphère de paix qui enveloppera le monde entier. »

Vous voyez quelle place le Vicaire du Christ fait à l'Action catholique dans la transmission des messages doctrinaux qu'il veut adresser au monde, comment il l'invite à se pénétrer de ces messages par l'étude et puis à se servir pour les répandre de tous les moyens possibles : œuvres, parole, presse, voire des moyens les plus modernes, auxquels Lui-même ne dédaigne pas de recourir : radio, cinéma, etc., puisque ce sont là désormais de plus puissants propagateurs d'idées que la chaire de vérité.

L'Action catholique a donc tout spécialement à se faire l'institu-

ment de l'autorité hiérarchique, quand celle-ci estime nécessaire de rappeler avec plus d'instance aux fidèles l'une ou l'autre doctrine de foi, l'un ou l'autre point de morale.

Cependant sa participation à l'apostolat doctrinal de l'Eglise n'est pas seulement occasionnelle. Les encycliques des papes, les mandements épiscopaux fournissent une matière de choix à son activité. Elle doit être sur pied quand, dans l'Eglise, la vigie signale un danger. Mais ces campagnes extraordinaires n'épuisent pas son rôle dans la diffusion de la vérité religieuse.

Avant tout, elle a à prêter son concours à l'autorité hiérarchique, pour assurer et étendre l'efficacité des moyens que celle-ci met elle-même directement en œuvre, dans l'exercice ordinaire de ses fonctions, pour l'enseignement régulier et systématique de la religion; catéchismes de tout degré, écoles et institutions de toute sorte, collèges, universités catholiques. « Tout ce que font les fidèles pour promouvoir et défendre l'école catholique destinée à leurs fils, proclame Pie XI dans son encyclique du 31 décembre 1929 sur l'éducation chrétienne, est une œuvre proprement religieuse et devient un devoir essentiel de l'Action catholique. »

Dans ce domaine de l'enseignement religieux ordinaire, l'Action catholique peut aussi prendre des initiatives, des initiatives laïques, par la parole, par la plume, par l'école.

Les Actes des Apôtres ne louent-ils pas Apollos « homme éloquent et versé dans les Ecritures et qui avait été instruit dans les Voies du Seigneur » de ce que « d'un cœur ardent il enseignait avec exactitude, ce qui concerne Jésus »? Au cours de l'histoire de l'Eglise, ne voyons-nous pas surgir des « Confréries de la doctrine chrétienne » que les Papes ou les Conciles approuvent mais qui sont des Associations de laïcs pour enseigner, les dimanches et les jours de fête, les rudiments de la foi? Aujourd'hui encore, à Londres, des conférenciers laïques, les membres de la Catholic Evidence Guild, s'éparpillent le dimanche dans la ville et dans la banlieue et, sur une tribune improvisée, dans un parc, dans un carrefour, ils exposent la doctrine chrétienne à l'auditoire que leur procure le hasard des promenades; et c'est bien de l'Action catholique au suprême degré.

Ah! sans doute le temps n'est pas bien éloigné où l'intervention des laïques dans l'exposé des problèmes religieux provoquait la défiance parfois ombrageuse des gens d'église, et il vous souvient, par exemple, comment Mgr Parisis trouva opportun de défendre Montalembert en lui adressant sa fameuse « Lettre sur la part que doivent prendre les laïques dans les questions relatives aux libertés de l'Eglise ». C'est qu'en effet, au cours des siècles, les simples fidèles ont plus souvent prêché par excès que par défaut en ces matières, de plus vivant, de plus de ce monde, les théologiens improvisés manquaient trop souvent de l'exactitude de la pensée et de la précision de l'expression, autant que peut le comporter l'infirmité de la nature humaine. Ces dangers sont écartés de l'Action catholique telle que l'organise Pie XI. D'une part, le Pape ne cesse de lui rappeler que l'étude approfondie de la religion est le premier devoir de ses membres, des jeunes surtout qu'il détourne avec instance d'une action prématurée. D'autre part, l'Action catholique, telle qu'Il la veut, est, par définition, un instrument aux mains de l'autorité ecclésiastique; or un instrument n'agit que sous la motion, la direction et le contrôle de la cause principale, tout en ayant son action propre, distincte de l'action de celle-ci.

* * *

Me trompé-je cependant si je pense qu'en dehors des circonstances spéciales dont j'ai parlé tout à l'heure où le Magistère de l'Eglise charge le laïc de la diffusion d'une doctrine au préalable nettement proposée par lui, normalement le rôle des apôtres laïcs est moins, en matière d'enseignement religieux, permettez-moi une expression universitaire, celui d'un professeur que celui d'un préparateur, et que c'est au rôle des septante-deux disciples qu'il convient de le comparer? Il lui appartient surtout de disposer les âmes à entendre la voix de Dieu et de les ouvrir à Christ, pour les présenter, ainsi ouvertes, à ceux qui, dans l'Eglise, ont par état charge d'enseigner. Les laïcs sont, mêlés au monde, chacun de leur milieu une connaissance plus exacte; ils en savent mieux la tournure d'esprit; ils discernent plus facilement l'angle sous lequel la vérité a chance de séduire. Cela leur permet d'être pour le clergé des éclaircisseurs et des patrouilleurs et de lui fournir des renseignements précieux pour l'exercice de son ministère doctrinal. Cela les qualifie aussi pour rétablir eux-mêmes le premier contact entre les âmes et la religion, pour reconnaître, chez leurs compagnons de route, quelque élément latent de la vérité éternelle qui puisse servir de première pierre à la reconstruction, pour ausculter les âmes, les entendre, comme saint Paul à Athènes, appeler, sans y réfléchir, le Dieu inconnu, et leur dire au moment opportun : « Le voilà, ce Dieu, et je vais vous conduire à son Ministre! » Travail grand et noble! Travail qui suppose chez l'apôtre laïc, avec le zèle, deux qualités éminentes : la compétence sociale qui lui assure la connaissance de son milieu et l'autorité sur lui, et une science assez approfondie de sa religion pour être capable d'en insérer les éléments dans l'écheveau des préoccupations du dit milieu. N'est-ce pas à raison de ce travail que nous avons entendu tantôt le Souverain Pontife exalter l'action apostolique des ouvriers parmi les ouvriers, des industriels parmi les industriels, des commerçants parmi les commerçants? N'est-ce pas le travail que la J. O. C. accomplit brillamment dans notre jeunesse ouvrière?

L'Action catholique, disais-je au Congrès de Charleroi, c'est l'apostolat laïc préparant, aidant et prolongeant l'apostolat sacerdotal. Cette définition s'applique adéquatement à son rôle dans la diffusion des idées religieuses. Si elle doit assurer les meilleures conditions d'efficacité à l'enseignement ecclésiastique, si elle doit souvent le continuer et mener campagne pour le propager, il lui revient en particulier de lui préparer le terrain, comme les Soixante-Douze le préparèrent à la prédication du Sauveur.

Leur mission accomplie, les Soixante-Douze revinrent avec joie auprès de Jésus et ils Lui dirent : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. » Et le Maître leur répondit : « Je contemplais en effet Satan tombant du ciel comme la foudre... Seulement réjouissez-vous moins de ce que les esprits vous sont soumis que de ce que vos noms sont inscrits dans les Cieux. »

Demain, Messieurs, par le seul fait de leur présence, 100,000 membres de votre armée rendront compte aux Evêques qui les ont envoyés des premiers résultats de votre mission. Quelle trouée dans la nue ténébreuse! Par cette trouée la lumière passe, et la lumière c'est la vie! Réjouissez-vous de vos succès, mais surtout pensez que la loi de la vie, c'est celle de la croissance, et que, si vous êtes inscrits au tableau d'honneur du Royaume de Dieu, ce Royaume parmi nous est encore semblable au sénévé qui se lève, alors qu'il doit devenir un arbre sous les rameaux duquel tous vos compatriotes, éclairés par l'Action catholique, viendront s'abriter!

† Paulin LADEUZE,

Evêque de Tibériade,

Recteur magnifique de l'Université de Louvain.

Notre enquête sur la diffusion des connaissances religieuses

Le rapport que j'ai l'honneur de soumettre aux délibérations de l'assemblée d'études du quatrième Congrès général de l'A. C. J. B. situe la position doctrinale du Congrès lui-même. Ses conclusions seront les thèses de revendication du vaste mouvement d'Action catholique de la jeunesse belge.

L'élaboration de ce rapport me fut facilitée grâce au concours de personnalités particulièrement au courant de la situation religieuse de notre pays — et parmi elles j'aime à citer la chère personne morale qu'est *La Cité chrétienne* — et surtout grâce aux résultats des enquêtes menées depuis plus d'un an dans toutes les fédérations constitutives de l'A. C. J. B.

* * *

Le monde, la Belgique, la jeunesse se déchristianisent. Le pape Pie XI a, dès la première encyclique de son pontificat, dénoncé avec force et perspicacité cette marche sûre vers le paganisme et le laïcisme. Nos évêques ne cessent de répéter dans leurs mandements que la déchristianisation de nos populations s'accroît, que l'ignorance religieuse devient de plus en plus généralisée.

* * *

Je n'en veux que quelques exemples pris au hasard et énoncés sans ordre, afin de mieux nous mettre devant la brutale réalité.

Il n'existe malheureusement pas en Belgique de statistique ecclésiastique; les chiffres que je citerai sont le résultat d'évaluations entachées parfois d'un peu de pessimisme.

Dans le diocèse de Tournai, sur 1,200,000 baptisés environ, le nombre de pratiquants serait de 400,000.

Dans la région industrielle de Liège on compte 580,000 habitants sur lesquels 120,000 sont pratiquants réguliers.

La commune de Châtelineau comporte 80 % de non-pratiquants.

Dans certaines communes du pays de Charleroi 20 % des enfants ne sont pas baptisés, près de 50 % des unions ne sont pas des mariages religieux, près de 50 % des enterrements sont civils.

Dans la partie industrielle du doyenné de Seraing 12 % des hommes vont à la messe le dimanche et 15 % font leurs Pâques.

A Court-Saint-Etienne un petit tiers des habitants fréquente les Sacrements.

Dans plusieurs régions de Wallonie 2 % des jeunes gens ouvriers de vingt ans accomplissent encore régulièrement leurs devoirs religieux.

La Fédération Typographique a, dans la région de Bruxelles, un contrat collectif avec les patrons imprimeurs, en vertu duquel il est accordé aux ouvriers un congé payé aux grandes fêtes de l'année. Il arrive que certains patrons ayant une besogne assez pressante demandent aux ouvriers de travailler ces jours. Il est prévu que, dans ce cas, les ouvriers touchent double salaire. Aussi, malgré la convention collective, un bon nombre d'ateliers sont en activité aux grandes fêtes. Les ouvriers songent-ils même à l'obligation de la messe et de la sanctification du dimanche?

En général, dans le Luxembourg, c'est-à-dire dans la partie la plus fervente du pays; il y a une moyenne de 4,5 % de personnes qui assistent à la messe en semaine; dans la province de Namur, 3 % seulement.

Pourquoi la pratique des Sacrements — même dans les bonnes paroisses — est-elle si mesquinement restreinte? Pourquoi le chiffre de la population non-pratiquante est-il si affreusement élevé? Ne doit-on pas y voir le résultat néfaste de l'ignorance religieuse? L'incompréhension et l'ignorance sont causes aussi importantes de l'indifférence religieuse que le respect humain.

Ne convient-il pas de constater une autre manifestation de l'ignorance religieuse dans la mentalité générale, même dans celle de personnes se disant catholiques?

Est-ce une véritable objection, à l'heure actuelle, pour beaucoup, que de vouloir épouser une personne d'une autre religion, voire sans religion? Et cependant il y a une doctrine catholique du mariage.

Beaucoup de parents catholiques se croient-ils encore tenus en conscience de n'envoyer leurs fils qu'à la seule université qui convienne aux catholiques, l'*Alma Mater* de Louvain?

Se rendent-ils compte qu'ils pèchent contre la doctrine de la pénitence, ces catholiques qui, malgré le temps du Carême, organisent et vont aux fêtes mondaines?

Ces exemples ne constituent, somme toute, que des signes extérieurs de la déchristianisation de la jeunesse. Le fond même de la doctrine chrétienne est-il encore connu? Oh pour poser plus clairement la question : que doit-on exiger d'un jeune agriculteur, d'un jeune ouvrier, d'un jeune employé en matière de connaissances religieuses pour pouvoir affirmer qu'il est réellement chrétien? N'est-ce pas de connaître la destinée surnaturelle de l'homme et les moyens mis à sa disposition par Dieu pour accomplir cette mission?

Afin de se rendre compte du niveau exact de la connaissance religieuse, notre aumônier général, Mgr Picard, a mené l'enquête suivante : depuis plusieurs mois, il s'est adressé à un nombre important de curés en ne leur posant qu'une question : « Lorsque des jeunes gens et des jeunes filles se présentent à vous pour subir le petit interrogatoire préparatoire au mariage, leur posez-vous des questions relatives à la destinée divine de l'homme? » La réponse de la plupart des curés fut identique : « La jeunesse ne comprend même plus la signification de cette question, nous ne la posons plus. » La conclusion de cette enquête est nette. La jeunesse actuelle observe encore certains préceptes de morale, elle se soumet à quelques règles de discipline religieuse, mais elle ignore pourquoi elle est réellement sur terre, quel est son rôle dans l'œuvre divine. Je me hâte d'ajouter que les curés auxquels s'adressa Mgr Picard avouèrent que les connaissances religieuses étaient moins déficientes pour la jeunesse ayant passé par les œuvres.

* * *

Le mal de la déchristianisation existe. Que faire? Ou bien se lamenter, se borner à louer le bon vieux temps passé, ou bien faire sienne la politique réaliste qui veut qu'on se rende compte exactement de la situation, qu'on fasse le point, qu'on examine le problème en face, qu'on en analyse les causes afin de proposer des remèdes mieux appropriés.

* * *

C'est évidemment la seconde méthode que nous suivrons. Nous nous proposons d'étudier premièrement les causes de l'insuffisance des connaissances religieuses parmi la jeunesse dans la famille, dans l'école, dans le milieu économique, dans le milieu politique. Les causes du mal étant connues, nous examinerons ensuite les moyens à adopter pour relever les connaissances religieuses de la jeunesse par la famille, par l'école, par le milieu économique, par le milieu politique. Enfin nous verrons quel doit être et quel est le rôle de l'A. C. J. B. dans le relèvement des connaissances religieuses parmi la jeunesse.

I. — Causes de l'insuffisance des connaissances religieuses parmi la jeunesse.

Je tiens, avant d'aborder la recherche des causes de l'insuffisance des connaissances religieuses parmi la jeunesse, à bien noter que celles-ci seront toujours déficitaires et insuffisantes. Elles ne seront satisfaisantes que le jour où nous aurons la plénitude et la perfection de la connaissance dans la vision béatifique. Cette constatation ne doit cependant pas nous jeter dans un fatalisme coupable; il y a des degrés dans l'insuffisance des connaissances religieuses et il y a un niveau en dessous duquel on ne peut descendre.

a) LA FAMILLE.

La famille telle qu'elle est actuellement est une cause de l'insuffisance des connaissances religieuses des jeunes gens parce que les parents sont indifférents ou ignorants eux-mêmes, parce que les parents sont démunis, parce que les parents sont absents, parce que les parents sont cupides et manquent de générosité.

1. — *Les parents sont indifférents, ignorants ou mal préparés à leur rôle.*

Les parents, si soucieux d'assurer à leurs enfants un important héritage intellectuel et matériel, semblent se désintéresser totalement de l'héritage spirituel qu'ils ont l'obligation de leur transmettre. S'ils ne sont pas ignorants eux-mêmes des préceptes religieux, ils sont indifférents, car ils ont subi au cours de leur propre éducation la forte et néfaste emprise de l'esprit libéral. A côté de la vie normale, en marge de la vie courante, on accepte encore — en véritable hors-d'œuvre — la petite messe dominicale. Les sains principes de la morale chrétienne sont en fait remplacés par des règles de vie relevant de la morale purement naturelle. Faut-il s'étonner qu'au cours des conversations tous les sujets soient abordés, tous hormis les sujets religieux. Les mamans de la classe bourgeoise apprendront à leur filles à diriger un ménage, à faire la cuisine; leur diront-elles comment elles devront apprendre à leurs futurs petits poupons à lever les yeux vers le crucifix, à porter la main au front pour faire le signe de la Croix, à leur faire comprendre les premiers rudiments de la religion? Et qu'espérer de la formation religieuse de parents socialisés ou indifférents qui manquent régulièrement à leurs devoirs, hormis peut-être à l'une ou l'autre marche militaire dans l'Entre-Sambre-et-Meuse (Walcourt, Fosses, Jumet, etc.) ou à l'un ou l'autre pèlerinage célèbre?

2. — *Les parents sont désunis.*

Si les parents sont désunis, séparés, divorcés, peut-on espérer qu'ils songeront à instruire leurs enfants de la religion? Nous serons, dans tous les cas, autorisés à affirmer que les enfants ne verront jamais la religion vécue par leurs parents. Sur 200 garçons ayant fait l'objet d'un rapport pour criminalité infantile et étant sous surveillance à Moll, 135 appartiennent à des familles (père et mère) désorganisées.

Il convient ici de s'élever contre les mariages mixtes. Si le père est catholique et si la mère ne l'est pas, l'instruction religieuse des enfants sera nulle, la mère ayant une part primordiale dans l'éducation des enfants. Dans le cas inverse, l'instruction religieuse sera réduite à un minimum confinant au quasi néant. Elle se fera en cachette, à la dérochée; et les enfants ne sentiront jamais dans leur foyer profondément divisé sur la question la plus importante de la vie conjugale cette chaude et confiante atmosphère d'une famille vivant dans la paix et la joie d'une religion éclairée.

3. — *Les parents sont absents.*

Si l'enfant n'est pas formé, au point de vue religieux, dès son plus jeune âge, il restera inaccessible à une formation doctrinale plus tard. Cette observation souffre évidemment des exceptions qui sont glorieuses. Il est néanmoins de constatation psychologique que les vérités religieuses ne pénètrent pas l'intelligence humaine comme les vérités mathématiques, physiques ou autres.

Or comment réaliser cette formation indispensable dès l'âge le plus tendre de l'enfant dans les milieux ouvriers et de la petite bourgeoisie? Non seulement le père est loin de son foyer toute la journée, mais très souvent la mère elle aussi — car le travail de la femme est encore toléré pour la honte des législations sociales contemporaines — est absente au foyer. Elle doit abandonner ses enfants aux bons soins de voisins qui n'auront qu'un but : les amuser pour qu'ils ne pleurent pas. Parfois elles les placent dans des crèches ou des écoles souvent neutres qui sont des institutions merveilleuses au point de vue hygiène et médecine, mais archi-néfastes au point de vue morale et religion. Et ce n'est pas le soir que les parents s'occuperont de la formation religieuse de leur descendance : ils rentrent fatigués du travail, la mère doit préparer le repas, laver la vaisselle, songer au repas du lendemain, faire des coutures. Le dimanche sera le jour des plaisirs absorbants et souvent fatigants et non plus le jour du Seigneur.

Les enfants de la bourgeoisie et des classes possédantes sont-ils mieux lotis? Pas le moins du monde. Dans une phrase lapidaire, M. le chanoine Cardyn a dit avec combien de vérité : « Les enfants des riches sont souvent de pauvres orphelins. »

A cause des obligations mondaines, des œuvres auxquelles elles doivent accorder leur patronage, des relations qu'il convient de cultiver, pas mal de mamans en arrivent à confier leurs enfants à des bonnes, à des nurses dont la préoccupation ne sera évidemment pas d'élever les enfants dans les idées chrétiennes. Que d'enfants abandonnés le soir, les parents vont au cinéma, au théâtre, dans le monde! D'où l'obligation que s'imposent des prêtres généreux d'hospitaliser chez eux des enfants dans l'impossibilité d'être bien reçus à leur foyer, la nécessité des études du soir dans les établissements scolaires.

4. — *Les parents sont cupides, ils manquent de générosité.*

Souvent les parents, ignorant ou voulant ignorer les préceptes religieux, oublient que leurs enfants sont à Dieu avant d'être à eux-mêmes; aussi égoïstement veulent-ils en jouir pleinement.

Dans le milieu ouvrier et rural, bien souvent les enfants doivent travailler le dimanche afin d'augmenter le pécule familial... Que rapportent à côté de cela l'enseignement et la pratique de la religion? Souvent les parents mettent un soin jaloux à faire suivre par leurs enfants le dimanche matin des cours professionnels, des cours de comptabilité, des cours de langues dont le rendement sera certain.

Dans la petite bourgeoisie, on constate que les parents font ce qu'ils peuvent pour que leurs enfants leur succèdent dans leurs occupations : petite industrie, petit commerce. D'où l'obligation d'un travail intensif et étouffant le moindre désir de dévouement aux œuvres.

Parmi la grande bourgeoisie, nombreux sont les parents qui « couvent » littéralement leurs enfants... sauf pour leurs amusements, leurs flirts, leurs escapades à propos de parties de tennis, de bals, de vie mondaine, tolérée même pendant le Carême, voire la Semaine Sainte. La profonde connaissance de la vérité religieuse amène nécessairement le désir de dévouement; or que de jeunes gens appartenant à cette classe sociale qui se voient interdire par leurs parents toute collaboration aux œuvres... « peut-on bénévolement laisser contaminer leur soi-disant bonne éducation? » Jusqu'il y a quelques années, la majorité du clergé séculier était recrutée dans les milieux ruraux. Ne doit-on pas rechercher la cause de cette déficience des milieux citadins dans le fait que les parents de la bonne bourgeoisie — élevés dans un esprit empreint d'un affreux libéralisme — évitaient que leurs enfants ne songent à la vocation religieuse... et, lorsque celle-ci s'affirmait malgré tout, faisaient éprouver la vocation, suivant une expression devenue courante dans le monde. Heureusement, cette situation tend à changer depuis quelque temps, et la phalange des séminaristes bruxellois notamment augmente sans cesse dans de belles proportions.

Les parents qui se montrent si larges et si tolérants pour les amusements de leurs enfants — qui malgré tout les éloignent du foyer familial — sont en général d'une cupidité sordide en matière d'instruction ou de pratique religieuses.

b) L'ECOLE.

L'école est souvent cause de l'insuffisance des connaissances religieuses des jeunes gens.

Je crois à peine nécessaire de rappeler ici que tout homme — les hommes d'études à part — vit uniquement sur le capital intellectuel acquis pendant sa jeunesse; pour la majorité des hommes, en matière religieuse, ce sera le catéchisme appris au catéchisme préparatoire à la première Communion solennelle et parfois à l'école primaire.

Alors que l'étude des sciences profanes est largement dotée d'heures d'enseignement, celle de la religion dans les établissements d'enseignement officiel est réduite à la portion congrue. Lorsque le cours de religion y est professé, l'est-il suivant toutes les règles voulues par la pédagogie? N'est-ce pas ici l'endroit de rappeler cette constatation que fit M. Verhaegen en 1910 lorsqu'il publia sa brochure sur *Les Ravages de l'école neutre en Hainaut*?

« L'auteur y montrait que dans cette province 57,246 enfants fréquentaient les cours des écoles communales où, soit à cause de

la présence des dispensés, soit manque d'organisation des cours de religion, l'enseignement était neutre; que parmi ces élèves, 8,758 étaient effectivement dispensés des cours de religion; que les instituteurs refusaient fréquemment d'enseigner la religion sans que le clergé pût les remplacer dans cette tâche; que parmi ceux qui acceptaient de la donner, beaucoup ne cachaient pas leur haine pour la religion. » (D'après le R. P. de Moreau, *Le Catholicisme en Belgique*, Liège, 1927, pp. 67-68.)

Faut-il insister sur l'influence néfaste des athénées et des écoles moyennes communales dans lesquels le cours de religion n'existe pas? Alors que les six dixièmes des élèves de sixième d'un athénée communal de Belgique étaient catholiques pratiquants, on constate qu'arrivés en rhétorique, après un séjour de six ans dans cet établissement, les pratiquants de cette classe sont réduits à 2 sur 30 élèves.

Il convient de féliciter les élèves des athénées et des écoles moyennes de l'Etat qui suivent les cours de religion. Ils prouvent par là qu'outre le désir qu'ils ont de s'instruire dans la branche qui, par excellence, dépasse toutes les autres, ils osent s'affirmer dans un milieu officiellement neutre tels qu'ils sont. Il faut souhaiter à ces élèves des professeurs diplômés comme leurs collègues enseignant d'autres matières, ayant, comme eux et plus qu'eux, le souci de faire de leurs leçons un véritable apostolat, un enseignement vivant, attrayant et formateur.

Depuis la guerre, la jeunesse universitaire se plaint fort des cours de religion donnés dans les collèges catholiques et à l'université. N'a-t-on pas entendu à certaines séances de J. U. C., à Bruxelles notamment, prononcer de véritables réquisitoires contre ces cours désuets et mortels? Y a-t-il exagération bien excusable, il s'agit d'universitaires enflammés d'idéal et assoiffés de progrès, ou bien, réellement, faut-il réformer les cours de religion?

Notons d'abord que les mortels cours d'apologétique d'antan ont été, à très peu d'exceptions près, remplacés dans tous les collèges par des cours de dogmatique. Au négatif, on oppose avec beaucoup de raison du positif.

Ajoutons ensuite que ce n'est pas seulement en Belgique que les cours de religion ont mauvaise réputation. Ce problème est étudié avec attention en Angleterre et en France.

L'abbé Sullerot, de Dijon, scrutant ce problème d'assez près, reconnaît trois causes à cette mentalité : a) l'enseignement de la religion manque d'intérêt pour les enfants; b) il y a une difficulté réelle à enseigner la religion; c) l'étude de la religion se heurtera toujours à la « résistance de la chair ».

A mon avis, si les cours de religion de notre enseignement secondaire et universitaire catholique ont mauvaise réputation, il faut en rendre uniquement responsables ceux qui sont chargés de les professer. Si le professeur de religion s'efforce de donner son cours, non d'une science quelconque, mais de la science de vie, en s'appuyant sur toutes les méthodes que lui offrent la pédagogie et la méthodologie, s'il professe avec méthode, clarté, originalité, vie et chaleur, je défie n'importe quel élève — si grincheux soit-il — de trouver ce cours mortel et desséchant. Lorsque Mgr Cartuyvels était titulaire de la chaire de religion à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Louvain, l'auditoire n'était-il pas bondé d'un public d'étudiants avides de connaissances religieuses enseignées avec science, attrait et éloquence?

En 1929, le périodique français *Les Nouvelles Littéraires* fit une enquête parmi les étudiants des hautes écoles françaises dans le but de « dégager l'unité essentielle qui relie et soutient les membres d'une élite nouvelle ». Cette enquête montra sur le vif le flottement, l'imprécision des idées de l'élite française. Le R. P. Gillet, maître général de l'Ordre des Dominicains, devant résumer à la suite de cette enquête, les tendances intellectuelles de la jeunesse d'aujourd'hui, avoue sans détours sa perplexité de fournir des idées nettes. Il retient cependant parmi ses conclusions générales : l'individualisme anarchique, le romantisme des sports, le réalisme qu'est le démon de l'argent ou bien, pour les idéalistes et spécialement pour cette suprême élite de la Fondation Thiers : l'attrait du sentiment et de l'action et non celui de la doctrine.

La situation est identique en Belgique pour les intellectuels. Les cours de religion, de théologie mis à la portée des laïcs et bien professés feront naître et accroîtront le désir de notre future élite intellectuelle et de nos futurs dirigeants de pénétrer la doctrine chrétienne elle-même.

c) LE MILIEU ÉCONOMIQUE.

Le milieu économique est cause de l'insuffisance des connaissances religieuses des jeunes gens.

Le pape Pie XI, dans son encyclique récente célébrant le quarantième anniversaire de *Rerum Novarum*, déclare : « Car il est exact de dire que telles sont actuellement les conditions de la vie économique et sociale qu'un nombre très considérable d'hommes y trouvent les plus grandes difficultés pour opérer l'œuvre seule nécessaire de leur salut éternel. »

Les conditions de travail ouvrier, rural ou artisanal introduites au XIX^e siècle ont tué la famille et réduit l'homme au rang d'une machine productrice devant fournir un rendement maximum pour un salaire minimum.

L'usine, le bureau, l'atelier, depuis l'avènement du libéralisme et du socialisme qu'il engendra nécessairement par réaction, sont devenus souvent des milieux de perdition au lieu d'être malgré tout des foyers éducatifs.

La durée du travail, le travail du dimanche et de nuit, le travail de la femme, les promiscuités révoltantes, la malpropreté, l'insuffisance hygiénique dégradante, les longs trajets en trains, trams vicinaux, autobus pour se rendre au lieu du travail, les vestiaires, les lavoirs, les réfectoires, les toilettes, le manque de protection des contremaîtres et de surveillance des dirigeants, voilà autant de causes qui tuent toute vie morale chez l'ouvrier et l'artisan, *a fortiori* toute pratique religieuse, voire toute conviction religieuse.

Les exemples abondent en la matière. Je me borne à en épingleur deux consignés par une fédération régionale jociste.

Dans une entreprise où la majorité des travailleurs sorte d'écoles catholiques, une enquête sommaire révèle que si un bon nombre fréquente encore l'église, la moralité de 85% est déplorable. Malgré un règlement sévère édicté par une direction catholique, l'attitude de certains chefs, la promiscuité des sexes, le cran de plusieurs corrupteurs réussissent à gangrener rapidement la majorité des jeunes entrant dans l'entreprise. Rien d'étonnant, dès lors, de rencontrer parmi ces travailleurs une vie religieuse affaiblie, se réduisant à une messe d'un quart d'heure entendue le dimanche entre 11 heures et 1 heure de l'après-midi.

Un jeune travailleur avait été admis comme stagiaire dans une section jociste. Pendant quelques semaines il se montre assidu au local. Soudain arrêté brusque. On ne le voit plus aux réunions, il ne porte plus l'insigne. Il était encore enfant de cœur : il donne sa démission; c'est à peine s'il met les pieds à l'église le dimanche à une messe tardive, sous les instances et les menaces de ses parents. Les raisons de ce changement : à l'heure de midi, il s'est rendu avec un camarade de travail dans un café populaire; il y a fait la connaissance d'une jeune apprentie déjà fort dégourdie. Et les 8 années d'école catholique, les 4 années d'acolythate, les 4 années de patronage ont fondu comme neige au soleil devant la tentation.

La belle théorie catholique du juste gain, d'une vie honnête avec jouissance d'un superflu modeste est bien battue en brèche. A une génération de parents pieux a succédé une génération d'enfants jouisseurs, viveurs, usant les réserves familiales, dilapidant la fortune paternelle. La loi de l'ascension progressive des familles n'existe plus que pour les familles profondément chrétiennes.

La théorie païenne de l'enrichissement à outrance a semblé triompher jusqu'en ces derniers temps. Pourrions-nous oublier cette démoniaque frénésie de notre malheureuse jeunesse, de ces jeunes commis d'agents de change et de banques, de ces pauvres grooms d'hôtels et de palaces, de ces pitoyables employés de commerce pour les coups de bourse? Que de jeunes gens poussés par la passion, par la soif d'un gain facile, par le désir de luxe, de confort qui ont exclu de leur vie toute idée chrétienne de sacrifice, d'honnête jouissance d'une aisance limitée!

Combien avait raison de proclamer Son Eminence le Cardinal Van Roey, dans sa lettre pastorale de mars 1928, « le Sens de la Vie », que : « jouissances terrestres, abondance des biens matériels, voilà le seul idéal que le monde moderne paganié offre à la pauvre humanité ».

d) LE MILIEU POLITIQUE.

L'organisation politique, elle aussi, est cause de l'insuffisance des connaissances religieuses des jeunes gens.

Leurs Excellences nos Evêques affirmaient dans leur lettre collective de 1925 sur l'action sociale que « les pouvoirs publics et les assemblées parlementaires auraient dû veiller à l'ordre et

corriger les abus. Mais les élus de la nation n'étant plus que des individus quelconques représentant une collectivité amorphe; la société, comme telle, avec ses foyers, ses autels, ses organisations professionnelles, sa complexité d'intérêts spécialisés, complémentaires les uns des autres, n'existant plus, le nombre aveugle et capricieux étant seul à l'honneur, la réalité, le vie, le fonctionnement régulier de l'organisation sociale échappaient à l'attention de tous, à la prévoyance des électeurs comme à la sollicitude des élus. »

Si nous passons du plan social au domaine politique, combien nous devons constater la carence générale. Ne voyons-nous pas les administrateurs des villes faire tout ce qui est en leur pouvoir en ce qui concerne les nécessités matérielles de leurs concitoyens, mais ignorer souvent tout de leurs besoins moraux et religieux.

Il y a lieu de rappeler que le parti politique catholique belge obtient les suffrages d'hommes qui ne sont nullement catholiques au point de vue religieux. On aurait donc tort d'exiger des connaissances religieuses de tout homme ayant voté pour une liste catholique.

Il nous faut également rappeler que l'attention des catholiques ayant été entièrement, ou presque, absorbée sur le terrain politique par la défense des libertés catholiques, il se fait que l'enseignement de la doctrine et de la pratique religieuses fut quelque peu oubliée.

* * *

La famille, l'école, le milieu économique, le milieu politique sont actuellement bien souvent des agents de déchristianisation, en opposition formelle avec toute tendance au relèvement des connaissances religieuses.

L'Eglise possède cependant un moyen propre à entretenir les connaissances religieuses, une tribune publique pour assurer la dispersion de sa doctrine : la prédication.

La prédication dominicale contribue-t-elle réellement à améliorer le niveau des connaissances religieuses ? Problème important et qu'étudie plus d'un observateur.

Albalat fit en 1924 dans la *Vie catholique* une déclaration qui eut du retentissement en son temps. Je la reproduis : « En entendant tels prédicateurs, on se demande où ils ont vécu pour être si peu contemporains, pour être si étrangers à nos habitudes d'esprit, pour connaître si mal nos besoins véritables et pour nous toucher si peu. Lorsqu'ils nous parlent dans l'intimité, lorsqu'ils nous conseillent, lorsqu'ils nous consolent, ils s'expriment tout autrement et avec un autre accent. Pourquoi ne transportent-ils pas en chaire ce langage simple et cet accent ? »

M. Louis Herpél dénonce dans la *Revue apologetique* de juillet 1928 la décadence de la chaire, « Comme on l'a dit spirituellement : la plupart des prédicateurs tirent à blanc. »

Si nous examinons cette question importante, il faut reconnaître qu'il est impossible qu'un sermon soit parfaitement bien adapté à l'auditoire d'une église paroissiale ou conventuelle, cet auditoire étant essentiellement hétérogène. Un sermon visant des intellectuels aura le don de faire entrer plus des neuf dixièmes des fidèles dans une douce somnolence. Par contre, relevons l'absence presque totale de sermons préparés, mis à la portée et prêchés pour la classe ouvrière.

Il est évident que les générations d'après-guerre se gaussent de l'éloquence redondante ou à la Bourdaloue d'avant 1914; ils leur faut des paroles substantielles, simples, des pensées fortes en relation avec leurs besoins et leurs difficultés. Et n'est-ce pas une des gloires de toutes les pages de l'Évangile que doivent exposer les curés dans leurs prêches du dimanche et de toutes les pages du catéchisme qu'expliquent les prédicateurs dans leurs instructions d'être éternellement contemporaines ? Et un sermon sur la question fondamentale de la vie, à savoir la destinée divine de la vie humaine, n'est-il pas tout indiqué en nos temps chaotiques ?

II. — Remèdes pour relever les connaissances religieuses de la jeunesse.

Dans la première partie de ce rapport, après avoir signalé, grâce à des exemples repris à des enquêtes minutieusement menées, la déficience générale des connaissances religieuses, nous avons essayé d'en trouver les causes dans la famille, l'école, le milieu économique, le milieu politique. Ces institutions ne sont plus basées uniquement sur les principes chrétiens.

Leur rendre le sens chrétien, voilà la condition à laquelle elles pourront de nouveau être pour les jeunes gens des centres éducateurs et formateurs.

a) LA FAMILLE.

La famille sera un agent de rechristianisation le jour où cette cellule sociale sera redevenue l'institution primordiale pour l'organisation sociale et politique.

La famille est le milieu le plus favorable à l'éducation religieuse par l'enseignement des parents, par l'exemple qu'ils doivent donner à leurs enfants d'une vie courante placée sous le signe de la religion.

Pour arriver à cet idéal, il faudra noyauter les familles, préparer les familles chrétiennes de l'avenir, grâce à une jeunesse minutieusement éduquée.

Pour ce faire, qu'on mette la jeunesse en face de ses responsabilités, qu'on lui fasse comprendre la sublime grandeur de l'acte du mariage, son rôle étonnant de chef de famille responsable devant Dieu du bien religieux, moral, intellectuel et matériel — cette énumération suit un ordre descendant dans l'échelle des valeurs — qu'elle fera à ses enfants.

A tout prix, nous devons lutter contre cette ridicule retenue de certains parents chrétiens de n'oser affronter devant leurs enfants l'explication des principes les plus importants pour la vie d'un homme.

b) L'ÉCOLE.

L'enseignement libre à tous les degrés fait un effort considérable pour maintenir à la hauteur des progrès scientifiques son outillage, pour assurer une meilleure formation pédagogique du corps enseignant, une plus grande valeur scientifique des professeurs de collèges.

Pour que l'école collabore toujours avec plus d'efficacité à la rénovation des connaissances religieuses de la jeunesse, notre rôle se bornera souvent à soutenir les écoles catholiques par nos subventions financières. Lorsque Louvain, notre enseignement moyen et primaire seront riches, ils pourront se payer le luxe d'un outillage ultra-moderne.

Mais rappelons-nous cette parole du pape Pie XI dans son encyclique sur « L'éducation chrétienne de la jeunesse » de 1929 : « C'est moins la bonne organisation que les bons maîtres qui font une bonne école ».

Il serait souhaitable que tous les professeurs d'enseignement moyen passent par l'Université de Louvain avant de devenir titulaires de classes : dans les classes supérieures de la plupart des collèges cette règle est souvent observée, elle n'est malheureusement pas encore généralisée. Ainsi le corps des professeurs de l'enseignement moyen libre serait le premier comme dévouement — ce qu'on ne peut lui ravir — et le premier au point de vue scientifique.

L'amélioration des connaissances religieuses s'obtiendra en faisant donner au cours de religion son maximum : le moins possible d'apologetique, mais de l'enseignement positif professé d'une façon attrayante. A ce propos, qu'il me soit permis de souhaiter la publication d'un bon manuel de synthèse de la religion mis à la portée des collégiens. Et qu'on m'autorise de recommander les leçons consacrées à l'histoire de l'Eglise en général et dans les divers pays. N'est-il pas révélateur de constater avec quelle rapidité les trois éditions du précieux manuel de l'*Histoire de l'Eglise* du R. P. de Moreau, S. J., furent achetées ?

La grande idée développée par le pape Pie XI dans son encyclique sur « L'éducation chrétienne de la jeunesse » peut en somme se résumer de la sorte : il faut faire tout ce qui est en notre pouvoir pour favoriser l'école catholique, c'est un devoir essentiel de l'Action catholique.

Grâce à Dieu, dans ce domaine, notre tâche est particulièrement facilitée. Nos pères, grâce à leur énergie, à leur dévouement et à leur charité, ont doté notre pays d'un réseau extraordinaire d'établissements qui doivent mériter la confiance générale. Grâce à eux, grâce à la sagesse de nos constituants, la liberté d'enseignement existe en Belgique. Usant en plein droit de cette liberté, nos pères ont réalisé des merveilles. L'héritage qu'ils nous ont transmis est lourd d'honneur et de gloire; à nous de maintenir haut ce précieux patrimoine et à lui faire donner son maximum. Combien nous devons rendre hommage à tout ce corps enseignant, depuis le professeur d'université jusqu'au simple instituteur du dernier des villages des Ardennes qui consacre toute son existence

tence à répandre aux générations assoiffées de vérité le trésor de la science catholique!

Il serait bon de s'appesantir quelque peu sur ce sujet, afin que nous mesurions toute l'étendue du bien-né de cet enseignement libre, afin que nous en ayons une fierté légitime, et afin que nous nous enflammions du désir inébranlable de favoriser par tous les moyens — et j'insiste en particulier sur les moyens financiers — ce superbe enseignement. Combien il serait facile de montrer tous les bienfaits réalisés par nos écoles primaires, nos écoles professionnelles, nos collèges et nos écoles moyennes, nos facultés de Saint-Louis, à Bruxelles, et de Notre-Dame de la Paix, à Namur.

Je préfère m'arrêter quelque peu à considérer le bien réalisé par une institution dont toutes les écoles à quelque degré qu'elles appartiennent dépendent, par cette institution scientifique de tout premier ordre, l'Université catholique de Louvain.

Si la Belgique est encore catholique de nos jours, si notre législation est aussi large, si la science catholique de notre pays est appréciée à l'étranger, si la Belgique se range parmi les premiers pays du monde pour son élan pour les missions, c'est à l'*Alma Mater* de Louvain que nous le devons.

Qu'on isole par la pensée les prêtres, les médecins, les avocats, les ingénieurs, les professeurs que Louvain forma depuis 1426 — date de sa fondation — jusqu'à ce jour, combien mesquine apparaîtrait, à côté de cette formidable armée, l'élite intellectuelle et morale de notre pays depuis cinq siècles.

Qu'enseigneraient-on dans nos séminaires séculiers et réguliers, dans nos écoles moyennes et primaires, s'il n'y avait à Louvain une élite professorale se donnant comme tâche de faire avancer les connaissances humaines, de faire mieux pénétrer toujours la somme des connaissances religieuses?

Supprimez l'*Alma Mater* de Louvain, son Institut de philosophie, je ne donne pas vingt-cinq ans pour que tout notre enseignement catholique en Belgique s'étiolle comme frappé de mort.

Ah! Messieurs, et je ne m'adresse pas uniquement aux privilégiés qui ont l'honneur et la joie de se dire les anciens de Louvain, ayons la fierté de notre Université de Louvain, flambeau de la science catholique en Belgique; soutenons-la financièrement afin que son outillage déjà si merveilleux se perfectionne toujours davantage; défendons partout et toujours son honneur, sa réputation et persuadons-nous qu'il n'y a aucune institution en Belgique qui soit mieux en place qu'elle pour assurer le perpétuité de notre unité nationale et la plus large expansion de notre vérité religieuse.

c) LE MILIEU ÉCONOMIQUE.

Si le milieu économique est actuellement un agent de déchristianisation, il faut en rendre responsables tous ceux qui sont restés sourds et qui le restent encore, aux enseignements sociaux de nos Souverains Pontifes.

A nous de transformer la mentalité, d'opposer aux théories libérales, socialistes, païennes, nos idées chrétiennes en ce qui concerne la modération des appétits, le détachement des richesses.

A nous de transformer la mentalité de ceux qui, en égoïstes, méconnaissent trop souvent les besoins religieux et moraux, la qualité humaine, l'éminence de l'âme des travailleurs. Qu'on n'oublie pas que souvent les ouvriers et les campagnards sont des êtres qui, sous une enveloppe humaine parfois grossière et lourde, ont une âme plus sereine, plus pure, plus assoiffée de justice, de vérité et de connaissances religieuses que les Machiavels qui les commandent!

A nous de transformer les institutions sociales, de faire appliquer strictement les lois sociales obtenues après combien d'efforts: journées de huit heures, organisation des loisirs ouvriers et campagnards, suppression du travail du dimanche, changement des heures de commencement du travail le matin, lutte contre l'immoralité dans les usines et les bureaux, congés payés, etc...

Les réformes étant opérées, l'ouvrier, le paysan auront du temps à consacrer au repos, pourront ainsi avoir l'esprit libre et auront tout loisir d'assister à des retraites, à des réunions d'études; ainsi se formera une élite plus cultivée, en matière religieuse notamment.

d) L'ORGANISATION POLITIQUE.

À côté de l'activité politique, il y a place pour l'action catholique. Depuis que Mgr Picard et notre président général Giovanni Hoyois ont défini le terrain propre de chacun de ces domaines,

il n'y a plus personne en Belgique, à moins d'être de mauvaise foi, qui puisse encore confondre les deux activités.

Est-ce à dire qu'il faille abandonner l'organisation politique et ne pas en faire un agent de rechristianisation?

Les chefs des partis politiques se sont souvent plaints de ce que l'idéal de leurs associations était assez terre-à-terre. Leur désir, comme le nôtre, est de relever cet idéal. La présence de cette action catholique donnera un adjuvant puissant à l'activité politique, tout en en restant nettement, strictement et jalousement indépendante.

III. — Rôle de l'A. C. J. B. dans la campagne pour le relèvement des connaissances religieuses.

La tradition est une force extraordinaire pour l'Eglise, mais une force dangereuse. L'écueil réside dans le fait que les générations pourraient avoir tendance à se reposer sur l'acquiescement. Or la vie est un mouvement immanent et continu; pour qu'elle soit vie, elle doit se renouveler sans cesse. L'Eglise doit, elle aussi, rénover ses méthodes, s'adapter aux circonstances nouvelles, elle doit passer à travers les siècles sans vieillir.

Tout ce qui précède dans ce rapport tend à prouver que la situation actuelle est loin d'être satisfaisante. Est-elle désespérée? Repoussons loin de nous cette idée. Le désespoir est-il d'ailleurs un sentiment chrétien? Désespérer de la situation serait faire injure aux générations qui nous ont précédés, ce serait gravement manquer à nos pères.

Sans doute l'héritage qu'ils nous laissent n'est pas parfait; sachons distinguer en lui les parts merveilleuses qu'ils nous laissent. La Constitution belge, la législation belge, notamment la législation scolaire, sont loin d'être parfaites; mais pratiquement, avec cette Constitution, avec la législation existante, nous pouvons refaire une Belgique catholique.

La génération qui nous précède lutta surtout pour un idéal politique et social, et les circonstances l'exigeaient. Notre génération pénétrant les besoins actuels de l'humanité aura à consacrer ses forces à la diffusion des connaissances de la vérité religieuse.

Pour ce faire, Messieurs, soyons de notre temps. Rejetons les mentalités vieillottes, soyons de 1931. Si les catholiques veulent reprendre la commande, s'ils veulent être à l'avant-garde, ils doivent se moderniser, s'ultra-moderniser, vivre dans le concret et la réalité, se lancer dans l'ouragan contemporain.

La tâche peut se résumer en cette formule: insuffler un sens chrétien à la vie contemporaine. Et pour cela qu'on utilise, en les portant à la perfection, la presse, le cinéma, la radio, que sais-je? N'est-ce pas là le but de l'action catholique? N'est-ce pas la part de choix dans la bataille qu'accorde le Pape à ces laïcs généreux dont l'ambition est de préparer, d'aider et de prolonger l'apostolat sacerdotal au sein des masses laïcisées?

L'A. C. J. B. est l'organisme qui en Belgique groupe les jeunes forces dont le but est de transformer la mentalité générale.

Elle veut prendre entièrement le jeune homme pour le former à l'éminent rôle auquel il est appelé. Le pape Pie XI n'a-t-il pas déclaré à notre fondateur, M. le chanoine Brohée, en juillet 1924, qu'il comparait volontiers tout groupement d'action catholique, donc tout groupement d'A. C. J. B., à un véritable séminaire, à un noviciat de missionnaires?

Pour mieux former la jeunesse, pour en faire une élite apostolique dont l'intelligence égale la volonté et le désir de dispensation de vie surnaturelle, on l'a groupée suivant le rang social qu'elle occupe et d'après certaines affinités. D'où ces phalanges de combat et de conquête qui sont en même temps des écoles de préparation.

La Jeunesse Ouvrière Chrétienne (J. O. C.), pour son aile d'expression française et allemande, est forte de 28.000 membres (soit une augmentation de 10.710 membres depuis le Congrès de Liège 1927), groupés en 19 fédérations et en 709 sections locales.

La Jeunesse Estudiantine Catholique (J. E. C.), fondée en 1928, est constituée de 15 fédérations régionales, 53 sections de collèges, 128 sections paroissiales, 106 sections de vacances et 5 sections à la mer.

La Jeunesse Agricole Catholique (J. A. C.), fondée en 1930, groupe des membres dans 520 paroisses réparties en 13 fédérations régionales.

La Jeunesse Indépendante Catholique (J. I. C.) réunit en 175 sections locales un nombre toujours plus important de jeunes intellectuels, de jeunes gens appartenant à l'industrie et au commerce.

La Jeunesse Universitaire Catholique (J. U. C.), fondée en 1930, accueille dans ses formations interfacultaires une belle élite universitaire.

La Fédération Nationale des Patronages compte 400 patronages environ dans ses 17 fédérations régionales.

La Jeunesse Scout Catholique (J. S. C.) comporte un effectif de 3,870 membres dans ses 86 groupes.

Ces diverses fédérations se sont donné comme tâche la rééducation chrétienne de leurs membres. Aussi, ont-elles toutes adopté, en définitive, les mêmes méthodes en ce qui concerne la diffusion des connaissances religieuses.

Pour décider un homme à diriger sa vie dans un sens réellement chrétien, il faut qu'il puisse agir en pleine connaissance de cause. Aussi doit-on l'éclairer par tous les moyens possibles.

D'où l'importance primordiale des retraites et des récollections.

Le pape Pie XI déclare dans son encyclique *Mens nostra* de décembre 1929 sur les exercices spirituels que « La plus grave maladie de notre siècle, la source abondante des maux que déplorent les hommes de cœur, c'est la légèreté et l'irréflexion qui entraînent nos contemporains dans l'erreur ». L'antidote proposé par le Souverain Pontife est l'exercice spirituel par excellence, la retraite.

Alors que l'exercice de la retraite, voire de la récollection, n'était le fait que de quelques-uns avant guerre et même après la guerre pour les hommes, combien il est émouvant de voir ces masses de jeunes gens consacrant volontairement leurs jours de repos, de vacances, sacrifiant des jours de salaires pour assister tous les ans à une retraite, pour fréquenter une fois par trimestre une récollection, pour se mettre en présence des grands problèmes de la vie, pour mieux pénétrer la divine religion et pour puiser un renouveau d'ardeur apostolique!

Et voici nos résultats pour l'année 1930.

La J. O. C. a organisé 32 retraites pour 1,150 dirigeants, 118 récollections avec une moyenne de 50 participants à chacune d'elles.

La J. E. C., malgré les retraites et les récollections préchées pour tous les collégiens, a organisé, elle aussi, des récollections adaptées à ses membres: 92 récollections ont groupé 2,080 jécistes.

La J. A. C., depuis octobre 1930, est parvenue à organiser 15 retraites pour 550 jeunes agriculteurs et 50 récollections pour 1,300 membres.

La J. I. C. a organisé plusieurs retraites; la fédération de Namur a des récollections mensuelles, tandis que celles de Bruxelles et de Liège ont adopté le système de la récollection tous les deux mois.

La J. U. C., les Scouts, les Patronages sont fidèlement attachés à leurs retraites annuelles et aux récollections périodiques.

Notre pays, à l'encontre de l'Allemagne, de l'Espagne et d'autres nations, ne se distingue malheureusement pas à l'heure actuelle par son engouement pour les retraites et les récollections. Est-il téméraire de prétendre que pareille déficience n'existera plus d'ici quelques années? Nos acéjibistes, formés à l'austère discipline de la retraite annuelle, de la récollection trimestrielle, continueront à profiter largement des bienfaits de ces exercices spirituels une fois devenus hommes. Et combien les connaissances religieuses de la collectivité n'y gagneront-elles pas en force, en clarté, en intensité!

La vie liturgique, c'est-à-dire la participation à la prière même de l'Eglise, est un puissant moyen de mieux faire pénétrer la science de vie qu'est notre religion. Sans doute ce seront les plus intellectuels des jeunes gens qui comprendront le mieux la profondeur et la beauté de l'enseignement liturgique. Intensifier cet esprit liturgique est une préoccupation de toutes les fédérations. La J. O. C. a constitué un service spécial de diffusion des missels édités par les Bénédictins de Lophem. La J. E. C. ayant constaté par l'enquête qu'elle mena dans ses rangs que les jeunes collégiens avaient surtout une connaissance théorique et livresque de la religion, a décidé d'accorder toute son attention non plus tant au problème de la connaissance religieuse qu'à celui de la conviction vivante de ses membres. « Croire au Christ, ce n'est pas seulement savoir, c'est incliner toute sa vie devant le Seigneur. » Faut-il insister sur la valeur dogmatique de la liturgie qui est une doctrine vécue?

La semaine d'études annuelle, la journée d'études trimestrielle, le cercle d'études hebdomadaire, voilà autant de moyens propres pour mieux faire connaître la doctrine chrétienne.

Dieu sait s'ils sont largement utilisés dans l'A. C. J. B.! Le mouvement lui-même de l'A. C. J. B. n'est-il pas issu tout entier d'une fédération de cercles d'études?

Chaque section paroissiale possède en ou ses cercles d'études véritables cercles d'amitié spirituelle et intellectuelle.

Alors que la première semaine d'études de la J. O. C. groupait 175 dirigeants, celle de 1930 en a compté 600. Il faut y ajouter les 200 participants de la semaine d'études réservée aux chefs des équipes de dirigeants fédéraux. Les journées d'études trimestrielles de J. O. C. se tiennent régulièrement dans les 19 fédérations régionales, ce qui donne un chiffre de 76 journées d'études jécistes.

La semaine d'études de la J. E. C. réunit 320 dirigeants à Louvain, tandis que 17 journées d'études régionales atteignaient un nombre plus important de membres.

La journée jéciste de Namur enregistra un effectif de 550 délégués. Depuis octobre 1930, on compte 41 journées d'études fédérales avec une moyenne de 30 jécistes.

La J. I. C. accueillit 250 dirigeants à sa journée technique de Liège.

La semaine technique de la Fédération des Patronages eut un effectif de 150 membres, soit une augmentation de 150 dirigeants depuis 1928.

Par crainte d'allonger outre mesure ce bilan, je mentionnerai sans plus la diffusion très large faite aux organes acéjibistes, en tête desquels il faut citer le merveilleux illustré *JOC* tiré à 2 millions d'exemplaires en 1930. Que d'erreurs concernant les idées religieuses redressées par ces hebdomadaires, par ces livres sortis des éditions acéjibistes et répandus dans tous les milieux!

Retraites, récollections, vie liturgique, cercles d'études, journées d'études, semaines d'études, voilà les moyens utilisés par toutes les fédérations constitutives de l'A. C. J. B. pour former des générations de milliers et de milliers de militants d'action catholique. Discipline stricte et sévère, méthodes éducatives exigeant énormément de sacrifices, de volonté et d'exercice de l'intelligence de la part des participants. Mais quelle moisson n'est-on pas en droit d'en espérer?

Toutes ces méthodes ne visent qu'à préparer la jeunesse à la lutte qui l'attend dans la vie, à la lutte de demain pour le jéciste, le jéciste, le scout, à la lutte d'aujourd'hui pour le jéciste, le jéciste et le jéciste.

Ces méthodes tendent avant tout à donner à la jeunesse des idées claires et nettes, une connaissance réelle et réfléchie des vérités proposées par l'Eglise. Ce que fait l'A. C. J. B., organisme de réaction contre le laïcisme, l'indifférentisme, l'athéisme contemporains, c'est donner la primauté à la formation supérieure de l'esprit.

On l'a dit, et combien c'est vrai: les idées mènent le monde. C'est une idée fausse qui soutient le pauvre peuple russe asservi au bolchevisme. C'est une idée fausse qui soulève d'enthousiasme les persécutés d'Espagne, du Mexique et d'ailleurs. Ce sont des idées fausses qui conduisent le monde à sa perdition.

Nous, fils de l'Eglise catholique, nous avons la vérité. Le Saint-Esprit nous illumine du don de l'Intelligence. La vérité semblable au phare éclairant l'entrée du port, peut lancer des feux étincelants qui guideront les trêles nacelles ballottées au gré des vents, à moins qu'un épais brouillard ne vienne intercepter le foyer incandescent.

Le brouillard, Messieurs, c'est l'erreur grossière dans laquelle se vautre l'humanité. Le phare, c'est la vérité que nous possédons avec la grâce de Dieu, c'est la science certaine qui se résume en cette simple formule: l'homme est sur terre pour aimer et servir Dieu.

Soyons, Messieurs, des phares irradiants de lumière. Le plus épais brouillard sera facilement vaincu par la charité chrétienne, trésor inestimable que nul ne ravira jamais.

Dante définit la vie béatifique « une lumière intellectuelle toute pénétrée d'amour ».

La terre, Messieurs, n'est que la préparation de la vision béatifique.

A nous les riches, les enfants de lumière, les convaincus de la vérité à faire de la vie terre tre un acheminement vers cette douce lumière intellectuelle toute baignée d'amour.

JACQUES LAVALLEYE,

Docteur en philosophie et lettres,

Licencié en histoire de l'art et archéologie.
Attaché aux Musées royaux des Beaux-Arts,
Président de la Fédération bruxelloise de l'A. C. J. B.

Littérature et Vérité

Une question préalable se pose pour nous, écrivains assemblés ici à la demande des dirigeants de l'A. C. J. B., afin d'examiner quels sont nos devoirs, nos déficiences et nos possibilités de relèvement et d'exaltation dans l'ordre doctrinal par l'Action catholique.

Et cette question, la voici :
Peut-il y avoir un rapport réel entre la Littérature et la Vérité, entre l'action et le rêve esthétique qui engendre l'œuvre littéraire?

Sans crainte de me tromper, je répondrai tout de suite et tout net que si nous pensions que non, nous ne serions pas ici, la Section littéraire du présent Congrès n'aurait pas de raison d'être.

Cependant, au seuil de nos travaux, je crois de mon devoir, comme président de la Section, de m'attacher quelques instants à dissiper toute équivoque sur ce point capital, pour nous-mêmes d'abord, ensuite pour ceux qui ne partagent pas notre Foi, voire pour ceux-là qui, la professant, n'en comprendraient pas suffisamment la ferveur active et qui craindraient de voir se perpétuer ici une grave et malencontreuse confusion des genres entre l'Art et la Religion, entre le culte de la beauté littéraire et le zèle purement spirituel.

* * *

Qu'est-ce que la littérature prise en général, Messieurs, si ce n'est l'extériorisation écrite de la substance humaine totale, avec tout ce qu'elle contient, dans un climat de beauté?

Si l'on étudie d'assez près le phénomène littéraire, on s'aperçoit qu'au point d'origine la littérature est d'abord et avant tout la manifestation et l'expression d'une personne, d'un individu distinct et séparé, d'un moi toujours unique, et donc, qu'en cela, elle est rivée au subjectivisme.

Mais on s'aperçoit aussi que le subjectivisme initial et même foncier de l'activité littéraire ne devient effectivement valable, aussi bien au point de vue de la forme que du fond, qu'à partir du moment où, le moi de l'écrivain s'accorde à d'autres moi, où il parvient, tout en ne cessant pas d'exprimer une personne et un tempérament singuliers, à en exprimer en même temps et avec une force égale un certain nombre d'autres.

Et plus le génie littéraire est grand, plus sa puissance expressive est forte, et plus aussi le cercle humain dont il devient comme le révélateur, le délégué et le porte-voix est étendu et important.

L'universalité n'est-elle pas, en effet, la marque même du suprême génie, qui seul est capable d'élargir cette correspondance et cette audience électives jusqu'à l'humanité tout entière, ou, tout au moins, jusqu'à d'immenses groupes rattachés, dans le temps comme dans l'espace, à un commun noyau spirituel et historique de civilisation?

* * *

La littérature constitue donc un fait à la fois individuel et social, particulier et collectif. Elle est, indivisiblement, le fruit de la personne humaine et de la société.

Et c'est là, Messieurs, la double raison pour laquelle elle relève de la Vérité et de l'Action, parce que la société, dans sa structure intime et dans sa destination, aussi bien que l'homme dans son immanence individuelle et personnelle, en relèvent indubitablement eux-mêmes.

Car niera-t-on que la société soit faite pour assurer, globalement, le bien des hommes? Et si l'on en convient, n'accordera-t-on pas du même coup qu'elle ne peut ignorer la vérité, sans la connaissance de laquelle aucun bien certain n'est réalisable ni durable?

Pourquoi l'art, pourquoi la littérature, — qui est de tous les arts le plus essentiellement humain, parce que le plus mélangé de pensée, le plus directement lié à l'intelligence, et, par là, le plus dépendant de l'objet de celle-ci, qui est la vérité, — pourquoi, dis-je, la littérature aurait-elle d'autres fins que la société humaine tout entière? La partie ne peut pas se séparer du tout, ni aller à d'autres buts que lui-même.

« Si le béni créateur, fondement de tous les arts, vit dans

l'homme en tant que manifestation partielle de son organisme, il n'en est pas moins indissolublement lié à l'homme », formulait Dostoïevsky, il y a soixante-dix ans, dans son célèbre *Journal d'un écrivain*. (*Qu'est-ce que l'art?*, p. 157, t. I. Editions Bessard, 1927, Paris).

« Par conséquent, — concluait-il à juste titre — le génie créateur ne peut aspirer à d'autres buts que ceux auxquels aspire l'homme intégral. A suivre d'autres voies, il serait en mésintelligence avec l'homme, c'est-à-dire se séparerait de lui et transgresserait une loi naturelle. » C'est pourquoi, Messieurs, comme Dostoïevsky, que je vous cite encore : « Nous désirons précisément que l'art corresponde aux fins de l'humanité, qu'il ne soit pas dissocié de ses intérêts ».

Or, le Catholicisme n'a d'autres terme que d'apporter à l'Humanité tout entière la vérité complète, et d'assurer par celle-ci, au prix d'une action héroïque, son bien parfait, c'est-à-dire de réaliser, surnaturellement et surabondamment, ce que Dostoïevsky appelle « les buts de l'homme intégral ».

Moins que quiconque, des écrivains catholiques pourraient donc méconnaître ce que je me permettrai d'appeler l'utilitarisme supérieur de la littérature.

* * *

J'ai maintenant hâte d'ajouter, Messieurs, que si la littérature relève fortement de l'Utile, ce n'est certes pas à la manière de la philosophie ou de la politique, mais à sa manière propre.

Il suffit déjà, pour le faire comprendre, d'énumérer quelques-uns des éléments qui la conditionnent et la déterminent : le caractère fortuit de l'apparition du génie et du talent, la liberté, en principe absolue, de ses moyens et de ses manifestations, sa destination double, qui est autant de plaire que de former et d'instruire, la part énorme qu'y prend l'imagination...

Mais ce qui la distingue principalement de la philosophie et de la politique, c'est que toujours elle reste subordonnée à la Beauté. C'est par ce transcendantal de la Beauté, qui l'illumine et qui la spécifie, que la littérature peut être considérée comme n'étant pas de ce monde, qu'elle plane au-dessus des luttes d'intérêts, et même, jusqu'à un certain point, au-dessus des débats d'idées.

Pourtant, si la littérature domine, de toute la hauteur de son désintéressement esthétique, la mêlée des intérêts, si elle a le droit de se tenir comme dédaigneusement en dehors de ce que Goethe appelait « la productivité des actes », ce n'est — pressons-nous de la dire — que d'un seul côté et en une seule manière. Et même je serais tenté d'ajouter que si elle paraît ainsi se tenir à l'écart, à la plus grande hauteur possible, c'est pour mieux plonger et de plus haut au cœur même de la vie, c'est pour agir plus énergiquement et plus profondément sur elle.

N'en trouve-t-on pas la preuve évidente dans le fait que la grande littérature de tous les siècles, qu'ils soient païens ou chrétiens, antiques ou modernes, se présente toujours à nous, d'Homère à Shakespeare, de Rabelais à Chateaubriand, comme une véritable littérature d'action, d'action morale et d'action sociale, d'action intense et quelquefois formidante?...

« L'art peut beaucoup, — disait avec vérité Dostoïevsky, — il dispose de grands moyens et de forces immenses. » (*Op. cit.*, p. 79.)

Un Flaubert, un Leconte de l'Isle, un Tourgueniev se sont enfoncés, par la tangente de l'art pour l'art, dans le nihilisme. Ils ont répondu : non aux ineffaçables questions que certains Russes ont appelées « maudites ». Comme le Dimitri des *Frères Karamazov*, ils ont refusé d'accepter le monde. Pour eux, la littérature n'a plus été qu'un miroir reflétant artistement l'horreur d'un univers ravagé de souffrance et cruellement inexplicable, une sorte de religion du néant, — « la religion de ceux qui n'en ont pas », disait Flaubert, — et aussi, il faut le dire à leur honneur et à l'honneur de l'homme, une sorte d'ascèse, extraordinairement exigeante, où ils ont déployé un si bouleversant courage et une fidélité si fervente et si longue que dans la Foi ils furent devenus des saints.

Un Gide a voulu rattacher la Beauté au démon, qu'il a appelé son collaborateur. Cet homme morose a prétendu faire Dieu insipide, et il a entrepris, pour son compte, de transformer l'art en une pure jouissance émotive et perverse.

Mais pour nous catholiques, il n'y a pas d'art pour l'art, il n'y a pas de manichéisme! La Beauté ne nous éloigne pas du monde :

elle nous y ramène, au contraire. Elle ne nous parle pas du diable, mais elle nous raconte Dieu, qui a admirablement constitué le monde et qui l'a plus admirablement réparé.

Avec Dostoïevsky encore nous disons : « Le beau, c'est ce qui est normal, ce qui est sain. » Et avec lui, nous ajoutons : « Le beau est utile parce qu'il est beau, parce que l'humanité ressent un perpétuel besoin de ce qui est beau et sublime. » (*Op. cit.*, p. 108).

En un mot, la Beauté est, pour nous, à la fois profondément humaine et sublimement divine, analogique du Verbe éternel lui-même, qui, par son Incarnation miséricordieuse, s'est fait le plus beau des enfants des hommes, notre Sauveur et notre Frère. Elle recouvre tout l'Être, elle constitue l'attribut, éclatant et splendide, de la Vie même, créée et incréée : elle mérite qu'on lui applique les paroles que saint Paul a proférées du Christ : « elle est la gloire du Père et l'empreinte de sa substance », gloire qui rayonne sur l'horizon de toutes les créatures et que barre une grande Croix tragique, étirée aux quatre coins cardinaux de l'Univers...

Car, pour nous, la Beauté, c'est aussi l'Amour et l'Amour crucifié.

La Beauté — qui reçoit certes de nous un culte si j'ose dire technique qui n'est ni moindre ni moins pur que celui que lui ont rendu les désespérés de l'art pour l'art. — la Beauté, la sainte Beauté, mais c'est peut-être, pour qui a su comprendre que Dieu n'est pas le Dieu des morts mais le Père des vivants, la plus grande force d'attraction, la plus religieuse et miraculeuse impulsion qui nous jette à la Foi, à l'Amour et à l'Action.

Pour nous, Messieurs, la Beauté ne peut être que l'Enthousiasme; et, dans sa plus intime essence, son vrai nom, c'est celui que lui a décerné catholiquement Paul Claudel : « la Muse qui est la Grâce ».

* * *

Aussi, notre devoir me paraît-il clair.

Quand un jeune homme me fait l'honneur de venir prendre conseil de moi pour sa carrière d'écrivain, il y a une chose que je ne manque jamais de lui dire avant toute autre : « Devenez premièrement un homme. »

Avant d'être des écrivains, ou plutôt pour être des écrivains dignes de ce nom, oui, nous avons à être des hommes, ce qui signifie pour nous : des chrétiens. Nous devons d'abord et avant tout vouer nos forces à nous unifier et à nous hiérarchiser au-dedans de nous-mêmes par la foi et par l'oraison. Nous devons ensuite être tendus au dehors dans l'accomplissement de tous nos devoirs d'état, devoirs de fidèles, devoirs de prêtres et de religieux, devoirs d'époux et de pères, devoirs professionnels, — souvent doubles, — devoirs de citoyens dans la patrie, et devoirs de citoyens encore dans l'univers de tous les hommes.

A un moment où les plus hauts biens de la civilisation humaine et chrétienne sont mis effroyablement en péril, à cette heure extraordinaire où l'unité matérielle du globe se réalise sous nos yeux, au milieu des plus dangereuses contradictions, nous, Écrivains catholiques, — au nom de qui, Messieurs, vous voudrez bien accepter que je m'exprime ici, — nous déclarons solennellement que nous refusons de n'être que des airains sonores et des cymbales retentissantes.

« Supposons, — s'écriait Dostoïevsky, — supposons une société qui se trouve à deux doigts de l'abîme : tout ce qu'elle possède d'intelligence, d'âme, de cœur, d'énergie, tout ce qu'elle contient en fait d'hommes et de citoyens est occupé à la même question, à la même tâche commune. Est-il admissible que les poètes et les littérateurs soient les seuls à n'avoir ni intelligence, ni âme, ni cœur, pour aimer leur patrie et porter intérêt au bien général? » (*Op. cit.*, p. 78.)

Messieurs, il n'est pas nécessaire que je formule la réponse que chacun de nous a déjà faite, au-dedans de lui-même, à cette pathétique question si tragiquement actuelle...

* * *

Je voudrais terminer par des paroles d'espérance. Mais nous sommes ici avant tout pour voir clair dans ce qui est, et pour prendre quelques résolutions.

Il y a environ cinquante ans, s'ouvrit, pour les Lettres françaises, une période qui fut marquée par un « renouveau catholique ».

« Un étrange courant nouveau se manifeste et se précise », pouvait écrire Léon Bloy en 1892.

« Les intellectuels demandent un Dieu. Beaucoup même ne craignent pas de demander, ouvertement et publiquement, Notre-Seigneur Jésus-Christ, « des dieux le plus incontestable » disait Baudelaire.

« C'est une chose infiniment digne d'être observée que cette impulsion mystérieuse des jeunes esprits dans le renouveau du christianisme. Evolution jusqu'ici toute littéraire, qui paraît avoir commencé aux *Fleurs du Mal* et que Paul Verlaine a miraculeusement accélérée dans ces derniers temps...

« C'est à tel point qu'aujourd'hui le Catholicisme est devenu comme une espèce d'aristocratie pour la pensée. » (*Le Mendiant ingrat*, 26 févr. 1892.)

Ce mouvement, nous y participons pour notre part, en Belgique. Je ne vous demande pas quel en est le bilan, — il est dès à présent beau, vous le savez; — je demande où il en est, pour le moment de son impulsion et de sa courbe ascendante?

Eh bien, voici brièvement ce que je crois pouvoir constater, avec celui qui s'en est fait l'observateur et l'historien, M. le chanoine Calvet, professeur à la Faculté libre des lettres de Paris.

« Après la guerre — écrivait Jean Calvet il y a un mois — nous étions partis pour une magnifique renaissance catholique; nous étions partis d'un même rythme et d'un cœur unanime. Et puis, nous nous sommes dispersés parce que chacun a préféré ce qu'il croyait être ses pensées à l'amour de Dieu; beaucoup ont abandonné, parce qu'ils étaient partis avec un insuffisant viatique, n'acceptant de l'expédition que les avantages et refusant les sacrifices. D'autres continuent, hésitants, déconcertés, parce que beaucoup qui devraient marcher à leur pas et les encourager se sont réfugiés dans leur cabinet dont ils ont fermé les fenêtres, ou dans les tribunes d'où ils regardent la vie sans y prendre part...

La crise sera momentanée, si on le veut, La partie est compromise, elle n'est pas perdue, à la condition qu'on voudra bien ne pas oublier que la bataille actuelle en France et dans le monde est d'abord une bataille d'idées. L'action catholique sera d'abord une action intellectuelle en même temps qu'une action religieuse. Sur le terrain économique et sur le terrain sportif nous pourrions être battus; sur le terrain de la doctrine, si nous savons encourager la pensée, nous reprendrons toujours l'avantage. » (*Les Lettres*, Paris, juill. 1931.)

Devant cette constatation douloureuse et inquiétante, pour une part, mais réconfortante tout de même pour ceux qui savent vouloir, nous ne pouvons conclure que de la manière dont conclut lui-même Jean Calvet :

La force de l'Église dont nous sommes les fils, c'est « une pensée capable de rendre compte d'elle-même au monde moderne, c'est une discipline plus forte que nos plus exigeantes passions, c'est une grâce qui dépasse tout sentiment. Voilà notre héritage. Il est si riche et si beau qu'il suffit d'en prendre conscience pour être fort ».

LÉOPOLD LEVAUX.

Le IV^e Congrès général de l'A. C. J. B. étudie : La diffusion des connaissances religieuses.....

Catholiques belges, lisez et propagez
LA REVUE CATHOLIQUE DES
IDÉES ET DES FAITS, le meilleur
organe de diffusion des connaissances
religieuses dans l'élite intellectuelle
de notre pays.

La Poésie et l'Action catholique

Dans le plan des études que comporte cette journée, on pourrait s'étonner — et je ne suis étonné avant vous — qu'une place ait été réservée à la poésie. A première vue, action et poésie semblent s'exclure; davantage encore: hommes d'action et poètes. Moissonneurs, ceux-ci n'apportent à la grange — du moins, tel est l'avis de plusieurs — qu'une gerbe de bluets et de coquelicots, aimable, mais légère et vaine, au lieu des épis lourds dont vivent les hommes. A y regarder de plus près cependant, on admettra que leur action, pour être discrète, n'en est pas moins réelle et efficace.

Au risque de provoquer d'énergiques protestations, je vous avoue d'abord franchement que je ne crois pas à la *poésie sociale*. Si quelque chose existe qu'on appelle de ce nom, il y a tout lieu de croire que ce n'est pas vraiment de la *poésie*, ou bien qu'elle n'est pas *sociale* dans le sens où on l'entend. Dans un sens large, et très réel d'ailleurs, toute poésie (comme tout art) est sociale, parce qu'elle atteint le cerveau et le cœur de la société, et les rend, qu'elle le veuille ou non, meilleurs ou pires. Mais en parlant de poésie sociale, on entend désigner une certaine pseudo-poésie à tendances ou intentions sociales, et c'est ce genre *faux* que je veux avant tout écarter du champ de notre discussion d'aujourd'hui. Je me hâte, bien entendu, de louer les excellentes intentions du zèle sans talent ou du talent détourné de sa fonction par le zèle. Mais nous traitons ici de l'*art*, non de la vertu. Or, en art, l'intention n'est rien sans le résultat. L'esthétique ne s'occupe que du *faire*, et laisse à la morale le soin de juger de l'*agir*. J'abandonne à mes contradicteurs possibles (probables) le vaste domaine de la littérature *appliquée*, qui, par définition, a pour but l'*utile* et ne tient le *beau* que pour un moyen. Mais je réserve la *Poésie*, qui, justement, n'est pas de la littérature appliquée, mais qui est de la littérature pure ou qui n'est pas. Vous m'objectez la poésie *didactique*. Elle n'existe plus, et qui l'a voulu ressusciter, comme Sully-Prudhomme, y a perdu son temps et une partie de sa gloire acquise. D'ailleurs, si on a parfois excusé la poésie d'être didactique, c'est parce qu'elle était *poésie* pour de bien autres raisons.

Actuellement, l'épopée étant devenue roman, et le drame s'écrivant en prose, la vraie et seule poésie est le *lyrisme*, lyrisme d'idée à la manière de Malherbe, lyrisme de passion à la façon de Musset, lyrisme d'impression ou de sensation à la manière de Verlaine, lyrisme descriptif à la manière de Hérédia, lyrisme satirique à la manière du Victor Hugo des *Châtiments*.

C'est donc du seul lyrisme que je me propose de vous entretenir.

* * *

La poésie lyrique, le plus gratuit de tous les arts, a ses lois propres, différentes — je ne dis pas indépendantes — de la morale. Elle se meut dans son ordre qui, immédiatement, est celui du *beau*, non du *bien*. Ce serait méconnaître son essence, et nuire à son excellence — sans la rendre plus utile pour autant — que de vouloir la mettre au service d'un apostolat quelconque. L'histoire littéraire montre l'avortement des tentatives de cette espèce.

Je précise ma pensée, pour éviter toute équivoque. Il ne s'agit nullement de déclarer l'art, et donc aussi la poésie, indépendants de la morale, au-dessus de ses lois. La question a été assez débattue, à propos du *Jardin sur l'Oronte* et des romans de Mauriac. Je n'incline absolument pas à la liberté de l'artiste, et je pense que, homme parmi les hommes, celui-ci n'échappe aucunement à la loi imposée à l'homme. Mais il n'en demeure pas moins vrai que la loi de l'art, sans contredire celle de la morale, en *diffère*, et que l'objet que veut atteindre le poète comme tout artiste, ce n'est pas le bien ni le vrai, mais le *Beau*, — et le bien et le vrai considérés sous l'aspect du beau.

Si le poète ne se propose pas directement un bien à faire, une influence morale à exercer, comment peut-il être question d'une action catholique par la poésie?

D'abord, parce que l'œuvre d'art — en l'espèce, le poème — agit par elle-même, et indépendamment de l'intention bonne ou mau-

vaise de son auteur. Si, dans un poème comme dans une symphonie, ou un tableau de maître, plus d'une intention consciente de l'auteur demeure latente, obscure, insaisissable, il peut s'y cacher aussi des puissances insoupçonnées et *non voulues*, qui rayonnent à l'insu de l'auteur, qui n'attendent, pour se révéler et pour agir, qu'une intelligence ou une sensibilité disposées à en recevoir le bénéfice. La vie est beaucoup plus complexe que la mort, et quand on donne la vie, on ne sait jamais tout ce qu'on donne.

Ensuite, il est permis de considérer dans le poète, derrière le but immédiat et explicite de son acte créateur, qui est le beau sensible ou rendu sensible, un but inexprimé toujours présent en lui, le but de toute sa vie. Or toute la vie du chrétien a pour fin la gloire de Dieu. Qu'il mange ou dorme pour refaire ses forces physiques, qu'il étudie pour enrichir son intelligence, ces buts immédiats nécessaires ne nuisent en rien à la perfection, à la simplicité de sa fin supérieure. Au contraire, subordonnées à la suprême, elles la servent et en empruntent elles-mêmes leur dignité.

Cela est particulièrement évident en matière de création artistique et poétique.

Dans le poète chrétien le but suprême et le but immédiat s'impliquent et en quelque sorte se confondent. En poursuivant le Beau pour l'éterniser à l'usage de ses frères dans une forme qui, à la fois, en mire et en fait valoir la splendeur, c'est Dieu lui-même qu'il veut atteindre, et donc aussi le vrai et le bien qui en Lui sont unis au beau (1).

En outre (et j'aime, pour ma part, cette conception simple et jolie, qui est celle de Gezelle et de Jammes), le poète n'a qu'à obéir à sa loi, qui est de Dieu, comme obéissent à leur loi toutes les créatures qui sont dans l'ordre (2). Guido Gezelle envie la pure simplicité, la « beauté non falsifiée des fleurs du fossé », parce que, leur dit-il, « tout ce que vous faites, c'est être fleurs : « Al wat gij doet, is blomme zijn. » Il concrète là le principe d'une ascèse parfaite. Il n'y a aucun romantisme à croire à la mission providentielle du poète. Tous les peuples y ont cru, qui le considéraient comme un prophète, un voyant, un interprète du monde, sinon de Dieu. « Il convient, dit Henri Ghéon, de placer à l'origine du poème un mouvement d'obéissance à ce commandement secret qu'il est permis à un croyant de tenir pour divin et pour une forme de la grâce. » Dans le plan de Dieu, la destinée du poète est grande et sainte. Heureux est-il s'il se contente, simplement, de s'y conformer : il servira Dieu et les hommes. « Comme le saint achève en soi l'œuvre de la Passion, dit Jacques Maritain, le poète, lui, achève l'œuvre de la Création, collabore à des équilibres divins, déplace du mystère; il est connotualisé aux puissances secrètes qui se jouent dans l'Univers. » ... « La poésie, dit-il encore, parce qu'elle décèle les allusions répandues dans la nature, et parce que la nature est une allusion au royaume de Dieu, nous donne, sans le savoir, un pressentiment, un désir obscur de la vie surnaturelle (3) ! »

Si donc elle obéit à sa loi profonde, la poésie participe à la dignité du psaume et de l'hymne : mieux que le firmament étoilé, puisque dans un langage conscient et intelligible elle raconte la gloire de Dieu.

En ce sens on peut dire, avec Paul Claudel, que la poésie rejoint la prière, parce « qu'elle dégage des choses leur essence pure, qui est de créatures de Dieu et de témoignage à Dieu (4). »

Ainsi, pourvu qu'elle soit pure, pourvu que le beau qu'elle reflète soit authentique, en opposition ni avec le vrai, ni avec le bien, elle exerce sur l'âme une action purifiante, la véritable *catharsis*, à laquelle on ne croit pas assez, et qui est réelle, prouvée par la quotidienne expérience des élites susceptibles d'émotion esthétique profonde.

On ne demande donc nullement au poète catholique qu'il veuille, de volonté directe et explicite, exercer un apostolat quelconque, sinon celui qui est inhérent à son art. Je le répète, avec Henri Ghéon, « l'art est menacé de défaillance et d'altération dès qu'il se soumet à des considérations étrangères — morales, sociales ou autres — d'un ordre purement humain. »

Même exempt (et j'oserais dire : *surtout* exempt) de ces préoccupations étrangères, son œuvre sera catholique, bienfaisante,

(1) Cf. H. GHÉON, *Paris pris*, p. 224.

(2) Cf. A. MÉTÉRIÉ, *Le Livre des Sœurs* :

Être poète et s'en accomoder

En se disant que Dieu l'a commandé.

(Formulaire)

(3) J. MARITAIN, Lettre à Jean Cocteau (Stock).

(4) P. CLAUDEL, *Positions et Propositions* (N. R. F.).

rayonnante, à une seule condition, *essentielle*, à la vérité : que sa pensée, sa sensibilité, sa vie entière soient foncièrement nourries de sève chrétienne. Que sa religion ne soit pas une vaine formule, pas même un drapeau qu'on trouve quelque plaisir à arborer ou à défendre, mais une *réalité profonde et continue*, comme l'air que l'on respire et hors duquel on ne peut vivre. Il faut que tout poète chrétien puisse répéter sans mentir cette admirable déclaration d'Emile Baumann : « La foi catholique est le sang de mes veines; si elle ne battait en moi, je ne me concevrais pas existant, et je ne puis envisager les hommes que sous la clarté des deux faits auxquels se ramènent tous les autres : la Chute et la Rédemption (1). »

Il faut que sa *pensée* soit chrétienne. De sa conception du monde dépendent le fond, le ton et la portée de son lyrisme. Longtemps la poésie s'est nourrie d'un certain *idéalisme païen* qui n'est pas toujours sans grandeur, qui plaît surtout par une grâce assez vaine, mais qui sonde rarement toute la profondeur de l'être; actuellement, hélas! elle préfère la substance plus grossière d'un *matérialisme païen* tout à fait écœurant, suant la plus navrante sensualité. Il faut que le poète catholique regarde l'univers sous le violent jet de lumière de sa foi surnaturelle, d'un regard qui désire le réel, mais *tout* le réel, le visible et l'invisible. Souhaitons qu'il se fasse un peu l'écolier de saint Thomas d'Aquin et qu'il aille demander le sens du monde à la théologie. Sa vision poétique y gagnerait non seulement en ferveur religieuse, mais en puissance et en étendue.

En second lieu, sa sensibilité elle-même doit être, en quelque sorte, chrétienne. Le poète chrétien diffère de tout autre, non par ses thèmes, mais par la manière dont il les sent et dont il les traite. Il introduit dans l'art une humilité d'esprit, une simplicité de regard, une pureté de cœur qui ont fait éclore, en ces derniers temps, des fleurs tout à fait merveilleuses et rares. Sa douleur et sa joie sont d'une qualité plus solide, et leur résonance dans les âmes est plus large et plus durable.

Enfin, sa *vie* elle-même, sa vie quotidienne jusque dans ses gestes les plus humbles, doit être chrétienne. Le lyrisme est un fruit spontané de la vie. Il a le goût et l'odeur de la substance dont il naît. Tout artifice le dénature et l'avilit. C'est pourquoi le plus pur lyrique chrétien est un *saint* : ce François d'Assise dont la vie ne fut qu'un chant d'amour, dont le chant ne fut que la respiration de sa vie d'amour. La vraie source où puise le lyrique chrétien, c'est la communion eucharistique. Hors de l'état de grâce, il est aveugle, sourd et muet. Le péché décolore l'univers et le rend sourdement hostile; comme au lendemain de la chute originelle, il couvre la terre de ronces. Pour nous, Messieurs, l'état de grâce est nécessaire à l'état de poésie. Le climat élu du poète chrétien, c'est le climat du Paradis perdu, où son art s'efforce obscurément de le réintroduire. Et il ne tend à rien de moins qu'à restaurer la beauté dans l'Innocence primitive.

Que si telle est sa pensée, sa vie, son désir, le poète chrétien exercera son art sans contraintes qui mutilent, avec la douce liberté des enfants de Dieu. Il n'oubliera pas que tout art, comme on l'a dit (2) « est d'abord un métier », que, « délégué de Dieu, le poète est aussi ouvrier de Dieu, un simple ouvrier parmi les autres, et que : « mieux qu'un autre, l'œuvre à réaliser étant d'une espèce plus noble, il doit connaître son métier ». Il aura l'amour et la fierté de l'ouvrage bien fait », suera et ahanera sur la matière souvent rebelle; limera, cisèlera, polira avec la passion d'un Flaubert; il palpera, soupèsera chaque mot, en caressera le grain ou en fera miroiter les facettes; il ne dédaignera aucun secret de son métier ou, pour lui moins que pour quiconque, rien n'est mesquin ni futile. Que dis-je, pour son idée plus noble, il cherchera la plus noble des formes, parce qu'aucune substance n'est trop précieuse pour renfermer ce reflet, lointain mais réel, de la beauté de Dieu (3).

Lui demanderons-nous de ne traiter que des sujets religieux? Mille fois non! Tous les grands thèmes humains sont à lui : la vie, l'amour, la joie, la douleur, la mort, le monde visible et l'invisible, la nature et le surnaturel. Mais il les abordera en catholique, et ceux de ses chants qu'on est convenu d'appeler profanes seront encore une forme mélodieuse de sa prière.

Ainsi donc, pour nous résumer : que le poète soit vraiment, pleinement *chrétien*. Mais que ce vrai chrétien soit vraiment, pleinement *poète*, résolument, farouchement *artiste*. Qu'il exprime son rêve de beauté dans une matière parfaite, pure de scories :

son œuvre sera *belle*, — ce qu'il faut qu'elle soit, sous peine de n'exister point, — et par surcroît, elle sera bonne et bienfaisante. Pas de tisanes, pas de sucreries, pas de niaiseries; un art vigoureux et dru, seul digne de porter le beau message.

* * *

Eh bien, Messieurs, la poésie qui est *telle* exerce certainement une action catholique, une action qu'on aurait tort de négliger dans l'œuvre vaste et généreuse qu'avec vos admirables chefs vous avez entreprise et menez à bien.

Les faits sont là pour le prouver. Dieu s'est servi de la poésie catholique pour provoquer ou hâter des conversions, pour épurer, élever la conception de la vie dans certains esprits, en ramener d'autres aux chemins de la certitude et de la paix. Si la discrétion ne le leur interdisait, plusieurs d'entre nous pourraient vous conter de merveilleux exemples de l'influence exercée par tels de leurs poèmes ou de leurs livres sur des âmes égarées ou tentées.

Mais outre cette action *individuelle*, qui demeurera toujours en grande partie secrète, il convient de souligner la grande part que peut revendiquer la poésie catholique dans le travail social de rechristianisation des esprits et des cœurs qui, commencé voici un demi-siècle, s'impose aujourd'hui aux observateurs les moins bienveillants par ses fruits magnifiques. De ce renouveau il serait oiseux de refaire l'histoire. Qu'il suffise de rappeler le rayonnement d'un Péguy, la douce influence d'un André Lafon ou d'un Louis le Cardonnel, la forte emprise sur les âmes de ce grand poète catholique en prose : Léon Bloy, et de cet autre conquérant de génie : Paul Claudel.

Mais, sans entrer dans les détails, il est bon peut-être que nous comptions un peu les forces catholiques dans le camp de la poésie.

On ne peut prétendre établir dès à présent des classifications définitives, ni porter des jugements sans appel. Mais deux tendances se dessinent assez distinctement, deux conceptions s'expriment avec assez de précision pour qu'il soit possible de les caractériser : d'une part, le courant métaphysique et dogmatique, parti de Claudel; d'autre part, le courant mystique, parti de Verlaine et de Jammes.

Je tâtonne ici dans le choix des mots, et je vous prie de ne point prendre ces épithètes dans leur sens le plus rigoureux.

La poésie de Claudel est par excellence la poésie de l'être; c'est l'expression sublimée d'une intuition ou d'un pressentiment qui va au fond du réel; c'est le lyrisme de la certitude et le chant de la possession, par la raison et la foi, du monde visible et invisible. Elle attire surtout les intelligences, dont elle ébranle les partis pris, inquiète les scepticismes ou revivifie les convictions. Elle arrache à leur gangue, comme malgré elles, les âmes aux hautes exigences; elle les enlève de force jusqu'aux altitudes où elles puissent respirer largement; elle fait la conquête des Jacques Rivière... Claudel est mieux qu'un *chef d'école* : un *chef* tout court. « Qu'on ne pense pas, écrivait Jacques Rivière, pouvoir lui consacrer une froide admiration. Ce n'est pas l'assentiment de notre goût qu'il désire, mais il exige notre âme, afin de l'offrir à Dieu; il veut forcer notre consentement intime; il veut nous arracher, malgré nous, à l'abjection du doute et du dilettantisme... Refuser le christianisme de Claudel, c'est se condamner à n'avoir plus recours qu'en le néant (1). »

La poésie de Claudel est apologétique à cause de la pensée religieuse qui en fait le fond. Comme l'a dit le P. de Tonquédec, il aperçoit « habituellement la création entière enveloppée d'une atmosphère infinie, imprégnée et imbibée de surnaturel, envahie par la présence et l'action de Dieu... Dieu l'obsède et le fascine (2) ». A notre époque, où le dilettantisme se porte mal, où les meilleurs esprits ont soif d'affirmation et de certitude, l'œuvre claudélienne, malgré ses défauts, apporte à une élite le providentiel secours.

On est tenté de grouper autour de lui les poètes qui empruntent sa *forme* poétique, ce *verset* admirable dont on ne peut d'ailleurs imiter que l'apparence : une Henriette Charasson, un Loys Labèque. Je préfère nommer ici, après Claudel, et subissant sans doute l'influence de sa pensée, un Jean-Pierre Altermann, un René Fernandat, qui n'ont pas encore donné toute leur mesure, mais qui ont traité déjà avec splendeur certains thèmes théologiques.

Le courant mystique — et je prends cet adjectif, je le répète,

(1) E. BAUMANN, *Trois villes saintes* (Grasset).

(2) H. GHÉON, *Partis pris*.

(3) C'est l'idée de Léon Bloy, et qui justifie l'extraordinaire magnificence de son style.

(1) J. RIVIÈRE, *Études* (N. R. F.). Cité par G. Duhamel. Paul Claudel, (*Mercur de France*).

(2) J. DE TONQUÉDEC, S. J., *L'Œuvre de Paul Claudel* (Beauchesne).

dans un sens très large — fut créé par Verlaine et Jammes, qui répondent mieux à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du poète, le poète non plus voyant qui commande ou vaticine, mais troubadour des âmes, « musicien du cœur » (1) qui capte les divines musiques obscurément éparées dans la création.

Le plus grand nombre de nos poètes catholiques se reconnaîtront dans cette définition de Jammes : « Le poète est ce pèlerin que Dieu envoie sur la terre, pour qu'il y découvre des vestiges du Paradis perdu et du Ciel retrouvé. Le poète est ce pauvre, assis à midi sur le perron du vieux jardin où le premier homme et la première femme furent si beaux. Il tient dans sa main sa sébile, et, son chien à ses pieds, il demande aux passants distraits, et à Dieu même, l'aumône de la beauté qui est, qui fut, et qui sera... Les passants ne daignent point jeter les yeux sur lui; ils ne voient pas la douleur de ce regard... Mais Dieu laisse choir dans la sébile du pauvre poète l'azur du ciel tout entier. » Claudel est un cerveau, Jammes un cœur; Claudel continue saint Thomas et Dante, Jammes continue le pauvre d'Assise. Il jouit doucement de toutes les merveilles sensibles pour en extraire le suc divin. « Je souffre aussi, mon Dieu, écrivait-il dans *Feuilles dans le vent*, d'avoir entrevu la beauté d'En-Haut dans celle que j'ai connue sur la terre, et de ne pas l'atteindre. Mais je continue de puiser obscurément le sens de cette beauté, comme l'humble graine qui, où qu'elle soit, recherche et distingue dans le sol ce qui sera son aurole et son parfum dans le ciel printanier. Je fais converger vers le centre de mon âme, à travers le monde entier, les visions nécessaires à ma vie éternelle. »

L'action sur nous de la poésie jammienne est l'action par l'exemple. Comme la mère apprend la prière à son enfant en lui montrant les gestes qu'il n'a qu'à répéter, en disant avant lui chaque mot qu'il doit dire, ainsi Jammes accomplit pour nous, simplement, les actes essentiels de poésie qui sont : recevoir comme il sied, dans son cœur ouvert comme une coupe, les douceurs et les amertumes de la terre, et en rendre grâces à Dieu. Méthode simple, non moins efficace. Elle s'adapte au cœur droit comme la méthode claudélienne s'adapte à l'esprit juste. Jammes nous apprend, comme il le dit dans ses *Géorgiques chrétiennes*, « la beauté que Dieu donne à la vie ordinaire ». Et n'est-ce pas là une des leçons les plus sages qu'on nous puisse aujourd'hui donner?

Beaucoup de poètes continuent et amplifient cette influence chrétienne de Jammes. Poètes très différents, qui trouvent place ici à cause de certaines affinités spirituelles plutôt qu'à cause d'une imitation voulue ou d'une doctrine acceptée : Louis Mercier, qui fait aimer la maison et le champ; Louis Le Cardonnel, qui éclaire de sa précieuse lampe antique les heures intimes de l'âme solitaire; Jean Lebrau et Louis Pize, qui nous mènent goûter la beauté simple des villages, ces ruchers d'âmes parmi la verdure et les fleurs; Marie Noël, qui a trouvé des accents nouveaux pour dire le cœur de la jeune fille et de la femme chrétienne, ses aspirations, ses douleurs, ses trésors de pitié et de sacrifice; Louis Lefebvre, qui dégage le sens profond — c'est-à-dire religieux — de la souffrance et de l'inquiétude humaines; et tant d'autres, porteurs, tous, d'un message de résignation, de paix ou de joie. Aucun de ces poètes, que je sache, ne s'est proposé de faire œuvre d'apôtre. Chacun a tenu son cœur près de la blanche flamme de l'Amour divin, puis il y a jeté l'encens de son rêve; et le parfum en est un bienfait pour des âmes nombreuses.

Voula pour la France. Et chez nous?

Tout d'abord, Messieurs, et puisque, avec cette générosité et cette largeur de vues qui sont l'honneur de l'A. C. J. B. vous avez fait appel à un Flamand pour vous parler de la poésie, permettez à ce Flamand de proposer, comme modèle de poète catholique, artiste parfait et, par son art, apôtre, notre grand lyrique Guido Gezelle, qui ne fut, aux yeux du bourgeois satisfait, qu'un de ces « petits vicaires » que les Belges insultent si volontiers. Guido Gezelle a réalisé à la perfection

« Cette antique union du prêtre et du poète,
Tous deux consolateurs et tous deux inspirés (2)! »

En lui, impossible de séparer l'un de l'autre : sa vie fut magnifique de poésie, sa poésie le parfum direct de sa vie d'humilité précieuse. Souvent, par bonté ou par zèle, il mit sa lyre au service de son apostolat : c'est la partie caduque de son œuvre. Sa gloire comme sa puissante influence lui vient de ses élégies, jaillies

d'une sensibilité étonnée au choc d'une chose belle : cri d'admiration, cri de douleur, cri d'amour, qui vont réveiller au tréfonds des âmes des vibrations insoupçonnées. Bonheur rare pour un poète, Guido Gezelle a su se faire comprendre et aimer de tout un peuple, des cœurs les plus simples comme des esprits les plus raffinés. En ces vingt-cinq dernières années, son œuvre a rayonné si fort que non seulement elle a été l'instrument de conversion pour plus d'un intellectuel protestant, mais qu'elle a porté sa clarté jusque dans la plus humble chaumière. Henri Conscience est lu davantage; Gezelle plus vénéré. Or il est impossible que le contact de notre peuple avec une âme de cette qualité ne laisse sur lui un peu de lumière...

La Belgique d'expression française possède aussi ses poètes catholiques. On doit dire même, à l'honneur de Firmin van den Bosch et de quelques autres ouvriers de la première heure, que les Belges ont devancé les Français dans leur volonté de réinstaurer l'inspiration catholique dans l'art et dans la poésie. L'énumération, ici, serait imprudente, à cause des omissions inévitables. Je ne peux m'empêcher cependant de nommer Victor Kinon et Thomas Braun, poètes de la joie chrétienne, dont l'œuvre, peu abondante mais de haute qualité, fut salutaire à ma jeunesse, et à bien d'autres hommes qui connurent leur première douleur et leur première grande joie poétique il y a vingt ans. Hélas! la poignée de poètes catholiques que nous avons été impuissante à exercer une influence étendue, handicapée par l'indifférence presque méprisante d'un peuple gagne-gros et pense-menu, pour qui « la poésie, c'est des bêtises ». La faute en est d'abord à eux-mêmes : ils se connaissent, ils s'aiment et s'entraident, mais ils n'ont pas d'action concertée. Leurs noms voisinent parfois au sommaire d'une revue; mais ce n'est point là une collaboration véritable : il leur manque une revue à la fois exclusivement littéraire et nettement catholique, qui aurait d'ailleurs bien du mal à naître chez nous et peu de chances d'y vivre.

* * *

Puisque nous sommes réunis ici, non pour célébrer déjà la victoire, mais pour aviser aux moyens de la préparer, vous voudrez bien, Messieurs, me permettre quelques critiques.

La plupart de ceux qui pourraient aider nos poètes catholiques dans leur rôle spirituel les abandonnent ou les ignorent. J'en ai à la jeunesse qui lit, à la librairie, à la critique, aux œuvres d'information et de propagande.

La jeunesse n'aime pas assez la poésie. Le cœur, ça ne se porte plus. Les maîtres de la pensée catholique contemporaine, les Massis, les Maritain, dont on ne peut assez louer l'œuvre de régénération et d'affermissement spirituels, ont cependant, sans le vouloir, créé dans la jeunesse un *snobisme intellectuel*, un peu dur, un peu desséchant, funeste en tout cas à la poésie. De petits jeunes gens qui croient posséder le thomisme infus dissertent à perte de vue sur de graves problèmes métaphysiques où ils n'entendent pas grand-chose. D'autres ont un égal dédain du rêve et de la pensée, tout entiers à l'action, qui, sans vie intérieure, n'est pourtant qu'une agitation assez vaine.

Et nos libraires catholiques? La plupart ignorent les œuvres des poètes chrétiens et jusqu'à leur nom. Ils ont en magasin, outre les solides ouvrages de spiritualité (très bien!), les œuvres complètes de Benoit, de Bordeaux et naturellement tous les « Curés » de Clément Vautel! Demandez-leur, un livre de Claudel, de Jammes, de Marie Noël, de Louis Mercier, « ils peuvent vous le faire venir », comme ils disent. Si vous vous étonnez : « Ça ne se vend pas », répliquent-ils. Evidemment, ça ne se vendra jamais comme la « vautellerie ». Mais pour quoi y a-t-il des libraires catholiques? Je croyais, moi, que la librairie catholique devait être mieux qu'un commerce : une *Œuvre*!

Libraires et lecteurs ont besoin d'être éclairés et guidés. C'est le rôle de la *Critique*. Nous avons d'excellents critiques : clairvoyants, quelques-uns courageux. Mais pour deux ou trois qui savent être poètes pour parler des poètes, combien d'autres, hélas! qui ne les servent pas! Je crois en trouver une première cause dans leur *méthode*, qui relève plus de la science que de l'art. Ils cherchent dans les poèmes qui l'idée nue, qui la psychologie de l'auteur, qui les influences du milieu, de l'éducation, de la race, que sais-je; presque aucun ne s'intéresse à ce qui en est la seule raison d'être et l'essence. Ce qu'il faudrait chercher dans les poèmes, Messieurs, c'est... la poésie!

J'accuse ensuite leur *indifférence à la technique*, aux charmes

(1) C'est le titre d'un recueil de Noël Ruwet.

(2) Louis le CARDONNEL, *Carmina Sacra*.

subtils du style, de la mélodie, du rythme. Lisez une page de critique littéraire : on y parle de *tout*, sauf de la *forme*. De là, l'acceptation, en raison du seul fond, de tant de livres absolument dénués d'art et destinés à un prompt oubli. Les critiques, ainsi, encouragent les écrivains sans vocation et dépravent le goût du public. S'ils aiment tant l'idée, comment peuvent-ils souffrir qu'on la profane par une expression si imparfaite, qui l'altère ou l'obscurcit ? On s'est souvent moqué de la critique des Malherbe, des Boileau, des Voltaire, trop formaliste. Autre excès, ce formalisme, mais qui marquait, chez ces hommes, intelligents et nullement étrangers aux idées, le respect de la langue, du métier, de l'art.

Restent les œuvres d'information et de propagande : le *journal*, qui pourrait publier parfois dans ses suppléments des poèmes, catholiques (je ne dis pas : développant des thèmes religieux) au lieu des éternels extraits de Rodenbach, Verhaeren, Nostand et l'obligatoire cargaison d'adjectifs de la comtesse de Noailles ; la *Radio*, qui ne s'avilirait pas, ne déplairait pas, ne perdrait pas son temps, en admettant dans ses programmes un poème de Kinon, Ramaeckers, Hardy, Braun, Nothomb, Francis Hermans et de nos maîtres français ; l'*enseignement*, qui pourrait s'apercevoir, à la fin, que l'évolution de la poésie ne s'arrête pas au Romantisme et au Parnasse, que les trompettes du père Hugo ne sont pas encore les trompettes de la Fin des Temps, et surtout que les ames chrétiennes d'aujourd'hui comprendront mieux et goûteront davantage les voix de *poètes actuels et chrétiens*, qui partagent leurs besoins, leurs inquiétudes et leurs espérances.

Alors sans doute, encouragés et guidés, il se lèvera dans la jeunesse de nouveaux poètes catholiques, pour continuer et achever l'œuvre des aînés. Nous leur souhaitons la bienvenue. Mais nous les mettons en garde contre les snobismes régnants. Qu'ils se méfient de certains *poncifs catholiques* créés par le succès de livres précurseurs : tel est le poncif baudelairien — entendez : provenant de l'imitation de Baudelaire — ou thème du péché décrit à la fois avec complaisance et horreur : genre morbide, alléchant pour des débutants qui ont au surplus ouï parler de Proust ou de Freud. Tel est encore le poncif verlainien, ou thème du repentir balbutiant, qui nous a valu trop de confessions sur l'air de *Cadet Rousselle* ou de *Malbrouck* ! Les aveux d'un pécheur converti peuvent être pathétiques, mais l'atmosphère de confessionnal n'imprègne pas — heureusement — toute la maison de Dieu.

L'œuvre de Dieu est vaste : marchez-y, jeunes poètes, les yeux ouverts et le cœur dilaté ! Soyez fervemment chrétiens, vivez votre foi ; et puis, si vous avez reçu le don, et acquis le métier, dites votre âme : vous toucherez d'autres âmes et les élèverez. Surtout soyez fortement unis. Unis, non en des confréries d'encensement mutuel, mais dans la bonne doctrine et dans la Charité du Christ.

Pour conclure, Messieurs, couronnez vos poètes de roses, si cela vous plaît, comme cet Ancien, mais, de grâce, ne les chassez pas comme lui de votre république ! Dieu ne les chasse pas de son royaume, Lui, qui veut bien les utiliser et les bénir. Le monde a besoin de la poésie « sans quoi les choses ne seraient que ce qu'elles sont » ; il a besoin surtout de la poésie catholique, qui lui offre les idées et les choses trempées dans la Lumière et l'Amour, afin qu'elles ne soient pas seulement utiles, mais délectables, tout en ajoutant un nouveau rayon à la gloire extrinsèque de Dieu.

CAMILLE MELLOY.

TARIFS

DES ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg.	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	18 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur.	23 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	26 belgas.

Le Roman et l'Action catholique

Nous avons pris l'habitude d'accorder une extrême attention à l'influence morale du roman. Il va sans dire que rien n'est plus légitime. Le roman est le plus populaire des genres littéraires. Par les images insinuant qu'il propose à l'esprit, par ce don qui l'apparente à la poésie et qui lui fait couvrir l'irréel lui-même des couleurs de la vraisemblance, par ses propriétés d'hallucination, il influe avec une vivacité, une subtilité et une force souvent irrésistible sur les mœurs individuelles et sociales.

Mais le roman est aussi un remarquable vulgarisateur d'idées et de doctrines et dès lors un instrument de connaissances ou de méconnaissances religieuses, d'idées justes et plus fréquemment d'idées fausses sur notre catholicisme. Il va de soi, en effet, que dans une civilisation comme la nôtre, c'est constamment que le romancier rencontre les vérités et les préceptes chrétiens pour s'en faire le fidèle écho ou pour les déformer, pour les servir et aider à leur diffusion ou pour les offenser par sa propre ignorance, par son dédain, quand ce n'est pas par une haine aiguë de malice.

C'est la fonction de la critique, c'est notre fonction, intellectuels catholiques, lettrés, humanistes, professeurs, journalistes, écrivains, de surveiller avec une scrupuleuse attention la production romanesque pour y signaler ce qui peut éclairer et fortifier la foi, pour y dénoncer ce qui doit fatalement la blesser et pour opposer à l'erreur les raisons qui la feront reconnaître.

Mais la production romanesque est quasiment sans limite. On sait bien où elle commence. On ne voit plus très nettement où elle s'arrête et à quel endroit le genre cesse d'être ce qui doit ici nous occuper.

Pour ne pas nous perdre, je vous propose donc, Messieurs, une sommaire division. Nous considérerons d'abord le roman proprement romanesque, ensuite le roman d'analyse et le roman de mœurs, enfin le roman que nous appellerons idéologique.

Il ne faut rien mépriser, il ne faut rien mépriser surtout de ce qui a une grande portée sociale. Le roman populaire, le roman-feuilleton, le roman d'aventures, le roman voué à bercer les premiers rêves et à entretenir, au delà de l'âge d'expérience, les illusions des jeunes filles, ce roman que nous appelons romanesque parce qu'il n'a d'autre ambition que de conter une passionnante histoire, il ne peut pas nous laisser indifférents. La critique, malheureusement, ne le connaît pas. Elle n'en a pas le loisir. Mais c'est dommage. Car il a une influence énorme, que le cinéma aujourd'hui multiplie encore.

Il a une influence morale... Mais s'il est vrai que l'on finit toujours par penser comme on vit ou comme on voudrait vivre, il n'est pas douteux que le roman romanesque trouble l'esprit, le remplit d'idées fausses et l'amène à contredire le substantiel enseignement du catéchisme et tout ce qu'il contient de sain réalisme.

Tout y est miracle, aventure et facilité. Les fées, pour n'être plus nommées, n'en continuent pas moins d'y jouer le rôle qu'elles tenaient ouvertement aux temps innocents et fabuleux. Le prince y épouse la bergère et c'est encore très bien quand il ne la prend pas, reconnaissante quand même et charmée, sans l'épouser. Les fortunes s'y font sans effort, ou plutôt elles ne se font pas, on les trouve au moment précis où elles devenaient nécessaires, et comme on l'a remarqué pour le cinéma dont le roman romanesque est l'habituel fournisseur, les hommes y apparaissent dans tous les exercices, sauf celui du travail.

Dieu, l'âme humaine, la société surnaturelle qui doit la conduire à sa fin ne peuvent évidemment être mieux traités que les réalités quotidiennes.

Le roman romanesque — mises à part certaines tentatives d'éditeurs catholiques comme, par exemple, celles de la Bonne Presse, de Paris — appellent toutes les rigueurs de notre critique.

Avec le roman d'analyse et le roman de mœurs, nous rencontrons une matière plus estimable.

Le souci du romancier psychologue et du romancier social est de peindre le plus exactement, le plus fidèlement possible le monde réel. Le souci d'exactitude qui caractérise le roman du XIX^e siècle a permis à M. Paul Bourget d'en apparenter le genre à la science elle-même. Le romancier — un Balzac, un Flaubert dans la moitié

de son œuvre, les Goncourt, Zola, Bourget à son tour — prétend, autant que le savant, décrire des types humains ou des milieux, sociaux, des caractères et les mœurs. Ainsi fait-il avancer notre connaissance de l'homme et celle des conditions de la vie en société. Si sa peinture, si sa description, si son analyse et l'observation qui l'a précédée sont exactes, rien à redire. Mais la discipline du romancier n'est point tout à fait celle du savant, psychologue ou sociologue professionnel. Son ambition, au surplus, n'est pas seulement celle du savant (car alors on ne comprendrait pas pourquoi il use de la forme romanesque, pourquoi il lui faut inventer des histoires). Son art peut nuire à sa science et c'est ce que l'on a souvent vu. Enfin plus ouvert que le savant au monde extérieur, en contact avec les cercles littéraires, attentif au mouvement des idées, il est presque fatal qu'il obéisse à des partis pris et que son œuvre ne tende à rien d'autre qu'à illustrer une théorie. Ce fut le cas de Zola et l'on sait quelle vision du monde étroite, inintelligente et abjecte cela nous a valu.

Ces simples, ces rapides indications nous avertissent déjà de l'influence intellectuelle du roman d'analyse et du roman de mœurs tels qu'ils ont été pratiqués en France au XIX^e siècle. Mais le romancier intervient directement dans son récit. Il apprécie les situations où il place ses héros; il juge ses héros eux-mêmes. De façon directe, comme faisait Balzac et comme fait encore M. Bourget, en arrêtant le récit pour donner leur avis, ou de façon déguisée comme font volontiers les Russes et les Anglais, quand ils confient à leur personnage préféré le soin d'apprécier les événements qui se déroulent, et quelquefois aussi l'ensemble et le détail des choses connaissables avec quelques autres, les romanciers, malgré que d'aucuns en puissent avoir, avouent une philosophie, et comme nous avons dit que leur art est le plus insinuant, le plus hallucinant qui soit, nous en devons conclure qu'en avouant une philosophie, ils la propagent.

Celle qui prévaut aujourd'hui, on la connaît pour peu qu'on ait eu le devoir d'aborder l'œuvre d'un Proust, celle d'un Gide, celle d'un Montherlant et les ouvrages de tous ces jeunes romanciers qui, se détournant des systématisations parfois excessives — nous ne le nierons pas — de leurs grands devanciers, cherchent les différences individuelles et pour s'assurer qu'on les peut atteindre se complaisent aux anomalies jusqu'à les justifier.

Le roman d'aujourd'hui en est venu ainsi à refléter les plus répugnantes perversions et d'in vraisemblables veuleries. Quand on l'a remarqué, il serait d'une ironie vraiment déplacée, on l'avouera, de se demander s'il peut aider à la diffusion des connaissances religieuses.

Le roman idéologique, du moins ce que nous nous sommes permis de qualifier ainsi, c'est le roman dont Anatole France a rajourné et rendu, hélas! trop familier le type. Je crois qu'il nous vient en droite ligne du XVIII^e siècle. C'est assez dire qu'il tend à être un roman de combat, un instrument agile et facilement répandu de polémique. Ou bien il donne une forme romanesque à l'essai pour toucher un plus large public. On sait avec quel succès et quel art, du reste, Barrès a usé de ce genre. On sait aussi comme il y a versé ses rêveries d'agnostique indifférent aux doctrines, séduit seulement par les grandes âmes.

Et nous souvenant de la *Nouvelle Héloïse* et de *Candide*, de l'*Orme du Mail* et du *Jardin de Bérénice*, nous rappelant le prestige de ces livres et les fruits qu'ils ont portés, nous ne dirons pas que le roman idéologique a mieux servi que les autres la culture religieuse dont nous avons souci et que nous voudrions propager.

Notre conclusion ne peut pas être originale : ce sera un appel à la critique. A la critique sous toutes ses formes.

Dans le livre si excitant pour l'esprit que M. Albert Thibaudet a consacré, il n'y a pas longtemps, à ce qu'il appelle la *Physiologie de la Critique*, il parle de cette critique spontanée que le grand public, ou plus exactement les gens éclairés font eux-mêmes quand ils parlent des livres qui viennent de paraître. Catholiques, nous nous devons de l'être dans toute notre vie et d'abord, pour être sûrs de l'être ailleurs, dans notre vie intellectuelle. Notre conversation ne peut pas ne pas s'en ressentir si notre conversation est digne de nous, si elle n'est pas seulement potinière, si elle reflète nos plus intimes et nos meilleures pensées. C'est en intellectuels, c'est en lettrés, c'est en critiques catholiques qu'il nous faut juger les livres qui font si aisément, si communément le sujet des conversations.

L'exercice plus que jamais nécessaire pour nous de la critique, nous le continuerons, la plume à la main, dans nos revues et dans

nos journaux, qui ont besoin d'une active collaboration.

Enfin, si les muses providentielles assistent quelques-uns d'entre nous, après s'être préparés par une solide formation religieuse, ils iront grossir la glorieuse équipe des romanciers qui sont nôtres, les Bourget, les Bazin, les Baumann, qui opposent à l'ignorance et à l'incompréhension qu'entretiennent les mauvais maîtres, les lumières qui aideront à reconnaître le visage de Celui qui seul a pu dire qu'Il était la voie, la vérité et la vie.

JEAN VALSCHAERTS.

La Critique et l'Action catholique

Si la grande critique, celle des livres, se moque de l'actualité, l'autre, celle des revues et des journaux, la seule qui s'adresse à la masse, s'en reconnaît tributaire. Il faut bien qu'elle y trouve sa substance au jour le jour, étant un art de seconde main.

Comment s'imaginer ce que dut être la tâche de la critique catholique à l'époque, relativement peu éloignée, où fleurissait le naturalisme? Le matérialisme pseudo-scientifique de Zola, de Flaubert et des Goncourt : quelle matière ingrate! Nous n'en sommes plus là, par bonheur. Notre tâche est singulièrement facilitée par le renouveau spiritualiste auquel, depuis plusieurs années, nous avons la satisfaction d'assister, et qui, sans être spécifiquement ou du moins exclusivement catholique, se rattache à nos idées par tant de liens.

Ce renouveau, d'une ampleur et d'une élévation tout à fait remarquables, il ne rentre pas dans mon sujet de le décrire. Il m'appartient cependant de signaler que dans tous les genres, pour autant que la distinction des genres signifie encore quelque chose, ce phénomène se manifeste. Alors que jadis l'inspiration catholique se croyait obligée de s'adapter, sinon à l'éthique, du moins à l'esthétique naturaliste (sans m'attarder à un J.-K. Huysmans, à un Léon Bloy, je ne serais pas en peine, parmi les auteurs vivants, de trouver des catholiques imprégnés, j'allais dire empestés, des procédés naturalistes; tel M. Emile Baumann, dont *Job le Prédestiné*, le *Fer sur l'enclume* et même *l'Immolé*, sont construits et écrits comme concevait et comme écrivait l'autre génération), aujourd'hui la situation s'est retournée, au point que plus d'un, pénétré à son insu de catholicisme, écrit sans s'en douter un livre catholique : tel le protestant suisse Ramuz, dont l'admirable *Guérison des malades* implique d'un bout à l'autre la communion des saints; tel encore l'incroyant Estaimié dont l'esprit, détaché de la foi de son enfance, semble revenir peu à peu à son point de départ.

C'est dire quel champ vaste et fécond s'ouvre à la critique catholique contemporaine. Permettez-moi d'ajouter qu'en France avec Eugène-Melchior de Vogüé et Brunetière, en Belgique avec Eugène Gilbert, la critique n'a pas été sans influence sur la naissance et sur le développement d'un mouvement qu'elle se contente aujourd'hui de commenter et d'encourager : le premier révéla au public latin la psychologie slave, infiniment profonde et complexe; le second bouscula les idoles, et, entre toutes, celle que, sur un autre théâtre, devait ébranler Currel; le troisième enfin accoutuma le public belge à voir et à juger catholiquement les lettres contemporaines, belges ou françaises. Vous penserez comme moi sans doute qu'un hommage était dû à ces trois mémoires, tout spécialement au regretté Eugène Gilbert, dont la compétence et le sentiment chrétien seraient précieux à cette assemblée.

Ainsi donc, le naturalisme ramenait l'univers à ce qui tombe sous nos sens. Ces réalités sensibles, il serait également péril de les nier, et vain de les passer sous silence. Mais nous le savons tous, derrière ces réalités il en est d'autres dont elles ne sont que l'apparence. Réduire l'être humain à des sensations, c'est le limiter à un corps fait de chair et de sang. C'est oublier qu'il est esprit et qu'il est âme, c'est oublier que par delà la vie animale il existe une autre vie, la vie spirituelle, la vie intérieure, qu'attestent à la fois la conscience psychologique et la conscience morale, celle-ci lui donnant un retentissement éternel. Conception de la nature humaine d'un caractère puissamment synthétique, qui, confrontée

à la conception matérialiste, apparaît d'une impressionnante richesse.

Le catholicisme, principe d'enrichissement : cette évidence, vérifions-la, si vous le voulez bien, en passant du plan créateur au plan critique. J'ai eu l'occasion de montrer dans un article, que, depuis la ruine du classicisme, dont elle s'était longtemps instituée la gardienne, la critique manque de principes auxquels ramener ses jugements, de règles auxquelles confronter les objets qui lui sont soumis.

Relisez Jules Lemaitre, dont les *Contemporains* et les *Impressions de théâtre* ont encore bien du charme : vous y chercherez vainement un fil conducteur. Seul, le goût, ce goût très fin, très délicat, très délié, si délié même qu'il se modifie sans cesse, et qu'il en devient presque insaisissable, prête à ces pages une espèce d'unité. Relisez en contraste Brunetière déjà nommé : sa langue raboteuse et contournée a terriblement vieilli; du moins sa doctrine, souvent contestable, plus souvent agressive, et qui irrite, loin de glisser dans les doigts, semble attendre la discussion. Critique dogmatique, en face de la critique des dilettantes.

C'est une grande force pour le critique que de posséder un ensemble cohérent de certitudes. Sans doute, son goût intervient encore, et, en un sens, la critique vaudra toujours ce que vaut celui qui l'exerce : il n'y a pas de critique absolue; il n'y a pas de science critique. Mais ce goût, pour différer de celui-ci à celui-là, n'est pas livré à l'arbitraire. Certaines données l'empêchent de verser dans le caprice. Il possède un critère qu'il ne se reconnaît pas le droit de renier. Ce critère, pour nous, c'est le catholicisme intégral.

Liberté totale dans le domaine littéraire, parce que l'art est par définition subjectif et relatif, du seul fait qu'il n'a d'autre objet que d'établir, entre l'auteur et le lecteur, un échange qui ne dépend que d'eux. Mais norme fixe, dès que, dépassant la littérature, la critique touche aux choses profondes, et surtout aux choses surnaturelles. Telle est notre attitude. S'en peut-il inventer de plus souple et en même temps de plus solide?

Me permettez-vous d'illustrer ces réflexions par un exemple? Ayant à apprécier récemment dans la *Revue générale*, un livre retentissant, je l'ai jugé d'après mes modestes lumières, favorablement. Mon éminent confrère de la *Revue catholique des idées et des faits* l'a apprécié de façon toute différente.

Serutez son article et puis le mien. Vous vous apercevrez sans peine que sur le fond, c'est-à-dire sur l'essentiel, nous sommes d'accord. Comment ne le serions-nous pas? Il n'y a pas deux pensées catholiques.

Ceci m'amène à définir le rôle du critique catholique tel que je le conçois et tel que je m'efforce, depuis bien des années, de le remplir. Ce rôle, je l'envisage, sur le terrain intellectuel, comme celui d'un guide. Le public a besoin d'être, sinon éclairé, du moins aidé. Par cela seul qu'en analysant telle œuvre et en passant telle autre sous silence il fait un choix, le critique aide à choisir. De toutes les condamnations, j'en vois peu de plus absolues que le silence. Première discrimination. Reste ensuite à comprendre et à faire comprendre : analyse. Puis à généraliser et à juger : synthèse. Tout cela, le critique l'accomplit d'instinct. Il ne raisonne pas, ou du moins il ne réduit pas ses raisonnements en syllogismes. Il s'efforce de découvrir la beauté là où elle est, et de la mettre en valeur, ou plus humblement de la rendre accessible. C'est là son rôle éducateur. Le public catholique, je ne crains pas de l'affirmer, y correspond. S'il n'a pas de prétention au monopole de l'intelligence, il n'est certes ni le moins intelligent, ni le moins cultivé. Il ne redoute pas la nouveauté. Il veut être de son temps. Et sa foi n'y met point obstacle. Pourquoi la foi serait-elle ennemie des lumières? Elle-même est lumière! Pour ces raisons, de toutes les critiques, la critique catholique doit se montrer la plus avertie, la plus tolérable, la plus libérale. Le catholicisme est vie et mouvement. Il n'a partie liée avec aucune école, avec aucun mode de pensée ou d'expression. Il s'accommode successivement de tous. Claudel ne l'offusqua pas plus qu'il ne s'offusqua jadis de Racine ou de Chateaubriand, de l'*Annonce faite à Marie* pas plus que d'*Athalie* ou que du *Génie du christianisme*. Ne construit-il pas des églises en béton armé, après avoir construit tant d'églises gothiques, tant d'églises romanes? Le présent et l'avenir lui appartiennent comme le passé, puisqu'il se sait éternel.

La critique catholique va plus loin que la littérature. Elle relève aussi de la vérité religieuse et de la loi morale. Le côté doit-il nécessairement prédominer? Tout dépend de l'opportunité. Feu Debatty, parlant des articles d'un de ses confrères que je con-

nais bien, déclarait qu'ils avaient pour but de décider ce qui, en conscience, peut se lire ou non : il exagérait. Pas plus que Debatty, je ne me pose en abbé Bethléem. Il existe assez de périodiques spéciaux, sans parler des listes de l'Index, pour que je sois en droit de renoncer à leur faire une pareille concurrence.

J'ouvre ici néanmoins une courte parenthèse. Telle bibliothèque que de souvent publie un catalogue que j'ai eu récemment l'occasion de feuilleter, et dans lequel, selon l'usage, les R et les doubles R désignent les titres suspects ou réprouvés.

Rien de mieux, à une condition. Que, pour Dieu! le hasard seul ne préside pas à ces annotations! J'ai vu marqués du signe d'infamie des livres bien innocents : le *Roman* de 1830 de mon ami Pierre Nothomb; le *Métro de Charles-Quint*, de M. Jaumot... En revanche, j'ai vu vierges de toute réserve, de toute restriction, des ouvrages qui certes ne sont pas à mettre entre toutes les mains, *Le Nach Paris* de M. Louis Dumur, par exemple. On se demande si le censeur fut paresseux ou distrait.

N'insistons pas, puisque aussi bien ce travail de dosage n'est pas le nôtre. Est-ce à dire que nous n'avons aucune responsabilité ou que cette responsabilité soit légère? Nullement. Je crois, pour ma part, qu'il faut mais qu'il suffit que la pensée catholique nous imprègne jusqu'aux moelles, de telle sorte que chaque ligne, chaque mot que nous écrivons, loin de s'y opposer, y ramène invinciblement. En d'autres termes, seul l'angle importe, ou, si l'on préfère, la perspective. Nous souffrons d'un universel renversement des valeurs. Rétablir les valeurs, démêler les plans, mettre chaque notion à sa place et à son rang, et donc ne pas prôner sans limites une œuvre trouble ou malsaine sous prétexte que l'auteur est un catholique et même un religieux (je songe à l'*Ami*); ne pas condamner davantage un livre haut et sincère sous prétexte qu'il n'a pas été publié par l'un de nous (je songe au *Désordre*); ne pas confondre enfin l'art et la morale, ne pas refuser à un chef-d'œuvre l'hommage littéraire qui lui est dû, parce qu'il choque des principes sacrés, ce qui serait malhonnête et maladroit, et ne pas surestimer une médiocrité parce qu'elle révèle une belle âme, ce qui serait idiot. Telle est à peu près notre tâche.

Je conclus. En dépit de ses détracteurs, la littérature issue de l'après-guerre s'affirme remarquable à plusieurs égards. La critique en général se doit de s'adapter à ce mouvement. La critique catholique en particulier a une mission des plus délicates. Elle consiste d'abord à éclairer le public, à l'aider à comprendre, à lui former le goût. C'est là sa tâche éducatrice. A s'adapter ensuite à ce public spécial qui est le sien, à ses besoins, à sa mentalité propres. C'est là sa tâche proprement moralisatrice. En la remplissant comme il convient, elle s'affirmera non seulement l'égale de la critique des dilettantes, mais nettement supérieure, parce qu'elle s'appuie sur des principes éternels, et que son domaine est le plus vaste de tous.

Formons le vœu qu'en Belgique elle continue à mener le bon combat pour la cause des Lettres et pour celle de Dieu : *gesta Dei per Litteras!*

BATON PIERRE DE GERLACHE.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

L'Art et l'Action catholique

L'étude de l'intervention de l'art dans l'action catholique et le relèvement des connaissances religieuses suppose une première question.

Y a-t-il un art catholique ?

La réponse ne peut être douteuse. Il n'y a pas d'art proprement catholique. L'art est un. Il obéit, quelles que soient ses origines, à des préceptes d'ordre esthétique.

Lorsque l'on parle d'art catholique, il faut donc entendre l'art pratiqué par des artistes catholiques.

Il importe d'éviter toute confusion sur ce point. Si l'art de façon générale, comme toute haute manifestation de l'esprit humain, peut être considéré comme une fonction de la religion, si le sentiment religieux, diffus ou affirmé, est à la base de presque toutes les grandes œuvres, ce sentiment ne suffit pas à créer l'œuvre d'art.

Que d'excellents chrétiens se sont montrés les plus médiocres des artistes, il n'est que de jeter un coup d'œil sur la plupart des œuvres d'art dit religieux pour en être pleinement convaincu.

Mais quand le véritable artiste est chrétien, son œuvre se pare d'un rayonnement spirituel qui transparait à tous les yeux.

L'art chrétien ou l'art catholique est donc, comme le dit Maritain, « l'art qui porte en soi le caractère du christianisme ». Il est chrétien par l'esprit qui l'anime, il est chrétien dans la mesure où l'artiste qui le pratique veut être chrétien et en toute chose se préoccupe de le rester.

S'il n'est pas d'art catholique ou chrétien, si ce n'est en vertu de celui-ci qui l'exerce il est par contre, et de façon fort définie, un art d'église.

L'art d'église ou l'art mis au service du culte est un art précis, qui, en plus de sa subordination aux lois esthétiques, relève d'un domaine spécial qui est celui de la liturgie.

En étudiant le rôle de l'art dans le relèvement des connaissances religieuses, c'est donc avant tout à l'art d'église qu'il faut songer.

L'Eglise, toutes les Eglises, et l'Eglise catholique en tout premier lieu, ont confié une part très grande à l'art dans son enseignement.

A l'enseignement verbal pratiqué dans la chaire, ou l'enseignement écrit contenu dans les Livres sacrés, l'Eglise catholique a dès le début associé un enseignement par l'image. Les formes ont une puissance égale, si pas supérieure, à celle des mots, et le témoignage qu'elles portent n'a pas besoin de truchement.

Ce langage des formes, l'Eglise l'a d'ailleurs étroitement codifié. Il n'est que la traduction plastique ou figurée d'un ensemble d'affirmations qui forment le corps de sa doctrine. Il ne pouvait s'agir pour elles que de symboles, de signes, et non d'une manifestation de sentiment religieux individuel.

L'artiste ou l'artisan d'église est par nécessité d'emploi un anonyme. Son œuvre n'est pas sienne. Elle fait partie d'un effort collectif.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin du moyen âge, et le fait que l'architecture et l'art d'église gothiques ou romans nous paraissent plus religieux que tous autres n'a d'autre raison que cette unanimité dans l'effort.

Il n'y a pas de formes religieuses en soi. Il n'y a pas de style qui soit particulièrement d'église.

On l'a cru, on le croit encore. La plupart des âmes pieuses ne se sentent à l'aise que sous l'ogive. Avec certains ménagements, on les pourrait amener à se recueillir parmi les marbres et les volutes d'une chapelle de style baroque. Mais il sera impossible de les conduire plus loin. Parler d'une église en style moderne leur paraît proprement blasphématoire.

Cette attitude de recul s'explique, au vu des anciens édifices, par l'unité qui y règne, la beauté singulière de l'ordonnance, l'accent que chaque détail y revêt.

Elle n'est plus que l'expression d'un romantisme attardé ou d'une fausse sentimentalité lorsqu'il s'agit de ces contrefaçons dont s'est contenté l'art d'église au XIX^e siècle.

L'art, qu'il soit d'église ou tout autre, est une manifestation de vie. Il ne suit pas l'époque, il l'accompagne ou la précède. Ce n'est qu'au siècle dernier que nous l'avons vu prendre figure de formulaire à toutes fins.

Le problème n'est donc pas de décider quel style convient le mieux à l'art d'église, mais bien d'appliquer au mieux celui qui se dessine actuellement.

Il y a une architecture moderne, il y a, si l'on veut l'appeler ainsi, un « style » moderne. Il est défini en substance, sinon en fait.

La seule difficulté est de mettre en évidence les caractères essentiels et de promouvoir l'accord de tous à leur sujet.

Nous ne sommes pas ici pour donner une leçon d'esthétique. Nous ne sommes réunis que pour tomber d'accord sur quelques principes.

Le premier au sujet duquel il faut nous entendre, c'est la nécessité pour l'art d'être moderne, moderne au sens vrai du mot, c'est-à-dire vivant.

Les artistes catholiques, s'ils veulent aider au relèvement des connaissances religieuses, doivent être des artistes modernes, c'est-à-dire qui usent du langage de leur époque.

C'est, ce qu'avec l'autorité que lui donne ses hautes fonctions, a affirmé récemment S. Em. le cardinal-archevêque de Munich, lorsqu'il a dit que l'art d'église non seulement pouvait, mais *devait* être de son temps.

Le second principe, c'est que la pratique de l'art d'église suppose une connaissance et une acceptation parfaites de la doctrine. L'art d'église ne doit pas seulement être exercé par des artistes véritables, mais il importe aussi que ces artistes soient chrétiens.

Nous assistons ici trop souvent à une situation paradoxale, celle d'artistes non-pratiquants, voire hostiles à la religion, qui se voient attribuées par le jeu des circonstances la construction d'églises ou la fourniture d'objets destinés au culte.

Les raisons de cet état de choses sont multiples. Nous ne pouvons néanmoins assez déplorer l'indifférence que manifeste à ce sujet trop de dirigeants ecclésiastiques ou ministres du culte, qui acceptent sans garantie suffisante les collaborations qui s'offrent à eux, ou mieux encore les sollicitent, sachant bien qu'elles n'en offrent aucune.

Huysmans déjà avait fait la remarque, que le pèlerinage de Lourdes avait fait la fortune de francs-maçons. On pourrait citer d'autres exemples, car ils sont légion.

L'argent catholique a une propension toute naturelle à alimenter les caisses de l'ennemi.

On en est en droit de se demander si c'est bien là une forme supérieure de la charité.

Si encore le mal en restait là, mais la conséquence immédiate et la plus grave de cette situation est qu'elle empêche toute véritable renaissance de l'art d'église, paralysée qu'elle est par l'industrialisation et le commerce.

Que peut-on espérer d'un état d'esprit qui ramène l'édification d'une église ou son ameublement à de seules considérations d'argent, et détermine quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent l'acquisition d'une statue, d'un vitrail, ou d'un quelconque objet destiné au culte, sur les indications d'un catalogue ?

Pour relever l'art d'église du profond abaissement où il est tombé, il ne suffit pas qu'il y ait des artistes pour le pratiquer, et des artistes chrétiens par-dessus le marché; il convient encore que ceux-ci trouvent des employeurs.

Les trouve-t-il comme il le faudrait, au sein du clergé particulièrement ?

Il serait difficile de l'affirmer. Le clergé, dans sa masse, oppose aux questions d'ordre esthétique une indifférence qui peut se comprendre du point de vue de l'éternel, mais qui, dans la réalité qui nous occupe, ne laisse pas d'être déplorable.

Si donc nous voulons que l'art joue un rôle dans le relèvement des connaissances religieuses, — et où le jouerait-il mieux que dans les édifices consacrés au culte — il faut bien qu'il y puisse être invité.

En posant comme troisième principe de l'action souhaitée la nécessité d'une réforme de l'éducation esthétique du clergé, ou plus simplement cette éducation, puisqu'aussi bien elle n'existe pas, nous ne faisons donc que nous maintenir dans le plan des réalités.

Cette éducation, nous ne voyons pas qu'elle se puisse faire autrement qu'au séminaire.

C'est pourquoi nous émettons respectueusement le vœu que l'attention de nos évêques puisse se porter sur ce point délicat et que des mesures soient prises pour parachever la formation des membres du clergé séculier.

De même à certains supérieurs d'ordre nous voudrions proposer en exemple le noble souci dont font preuve telles grandes congrégations monastiques, lorsqu'elles mettent tous leurs soins à célébrer le service du Seigneur non seulement en ferveur, mais en beauté.

* * *

Ralliement de principe à l'art moderne, formation et organisation des artistes chrétiens, éducation ou rééducation du clergé, voilà donc les bases sur lesquelles s'appuie une rénovation de l'art d'église et un relèvement des connaissances religieuses à son intervention.

Comme moyens pratiques, pour atteindre à ce but, nous voyons l'extension et la confirmation des groupements existants, de ces associations entre autres d'artistes chrétiens récemment fondées, telles le Groupe du Pèlerin à Anvers et la Confrérie d'Art sacré à Bruxelles, et leur mise en rapports plus immédiats avec les dirigeants ecclésiastiques.

Ces associations ont déjà beaucoup fait pour préparer cette réconciliation de l'art et de l'Eglise, devenue nécessaire, mais leur action est loin de s'étendre comme il faudrait.

Pour en recueillir tous les fruits, il est indispensable que soient créés des organismes nouveaux. Il conviendrait notamment, et c'est un vœu que nous demanderons aux congressistes ici présents de bien vouloir émettre, que soient fondées des associations diocésaines, destinées à mettre en contact permanent les artistes et leurs employeurs.

Ces associations devraient prendre la forme de bureaux d'information et même de comptoirs de vente, où les membres du clergé pourraient trouver tous les éléments nécessaires à la bonne conception et au bon équipement des édifices religieux, dont ils sont les promoteurs ou les gardiens.

Placés sous une direction compétente, ces établissements pourraient favoriser la production d'objets d'art religieux de haute qualité, tout en le commercialisant, puisque les conditions de l'époque l'exigent. Ils pourraient, au lieu de cette pacotille que les « trafiquants » d'art religieux offrent actuellement à leur clientèle, offrir une marchandise de bon aloi. Ils grouperaient des efforts actuellement isolés, les sortiraient de l'ombre, mettraient leurs services à la disposition du plus grand nombre.

Par des expositions de caractère permanent et l'octroi d'une documentation bénévole, ils assureraient aux pasteurs de bonne volonté cette connaissance qui leur manque des ressources artistiques mises à leur disposition.

Aux artistes ils donneraient l'occasion, par l'édition en série de bons modèles, d'opposer enfin une contre-partie à cette production de fades sucreries qui déshonorent l'art catholique.

Qu'on ne dise pas que de tels établissements ne seraient pas viables. Ce n'est qu'une question de bonne organisation. Ce qu'il faut, c'est leur assurer le haut patronage dont ils ont besoin pour tranquilliser les esprits timorés ou désarmer ceux qui seraient hostiles.

Le caractère hautement artistique en même temps que profondément religieux de l'art d'église d'autrefois provenait précisément de la haute main que gardaient sur lui les chefs et les dirigeants.

Pour se reformer, l'art d'église actuel doit être non agi, mais gouverné.

* * *

En dehors de l'art d'Eglise proprement dit, construction et équipement des édifices religieux, l'art chrétien peut s'exercer avec fruit dans bien d'autres domaines encore.

Après que, nourri et guidé par la connaissance approfondie et respectueuse de la liturgie et de la tradition catholique dans ce qu'elle a de foncier et de permanent, et s'appliquant à en exprimer non pas la lettre, mais l'esprit, il aura édifié des monuments vraiment vivants, et non plus des pastiches d'écolier, l'art chrétien peut et doit remporter d'autres victoires.

La vie religieuse ne se passe pas toute à l'église. A l'école, dans les œuvres, dans la presse, dans le livre l'art chrétien a sa place. L'iconographie catholique n'a pas progressé; elle en est toujours aux poncifs saint-sulpiciens ou à l'imagerie gothique. Le livre catholique n'est qu'un nom. S'il existe de belles éditions de textes sacrés, elles ne paraissent guère qu'en tirage de luxe.

Les manuels scolaires, les livres de piété qu'on donne à nos enfants sont une dérision.

Les adultes ne sont guère mieux servis, et ce que nous appelons la Bonne Presse n'est le plus souvent qu'un ramassis de lectures insipides.

Là aussi il faut porter le fer rouge. Il ne manque pas de nourriture substantielle à donner en place de ces pâtures anémiantes.

Pour la grande Presse et la Presse illustrée tout reste à faire. Les catholiques ont cru trop longtemps que la solidité du fond dispensait des agréments de la surface. Une des caractéristiques de la civilisation actuelle est d'être éminemment « visuelle ». Les images servent de truchement non seulement aux faits, mais aussi aux idées, et chaque jour davantage.

On peut y voir un signe de fatigue, un affaiblissement de l'intellect, ou simplement le retour à des modes d'aperception plus directs.

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de tenir compte du fait et la presse catholique devrait se préoccuper de s'assurer une meilleure présentation. La mise en page et l'illustration sont plus que déficientes. Là même où le désir de mieux faire se manifeste, le manque de ressources empêche d'aboutir.

Il faut procurer à la presse catholique des ressources plus grandes. Il faut lui permettre d'atteindre non seulement à l'abondance dans l'information, mais à la qualité dans l'information. L'action catholique dans la presse est à ce prix.

* * *

Des rapports spéciaux seront présentés sur l'action catholique par le cinéma et par le théâtre.

Ici encore l'art a un rôle à jouer. *Ce ne sont pas les films édifians qui feront du cinéma un instrument d'action catholique. Ce sont les bons films, comme le feront au théâtre les bonnes compagnies et les pièces bien construites.*

Le théâtre, et tout ce qui touche au théâtre, doit prendre une place importante dans l'étude du programme d'action catholique.

Ce que le « Vlaamsch Volkstooneel » et ses émules font en Flandre, c'est-à-dire du bon théâtre et du théâtre d'avant-garde, théâtre d'inspiration et de sentiment catholiques, mais sans en porter l'étiquette, une troupe de formation similaire devrait pouvoir l'entreprendre pour les régions de langue française.

Nous possédons dans les « Compagnons de Saint-Lambert », une troupe excellente, mais réduite comme toutes les troupes d'amateurs, à une action trop espacée.

A côté d'eux il n'y a rien, tandis que les compagnies dramatiques flamandes se comptent par dizaines.

Ce qui manque aux centres wallons, ce ne sont pas les éléments, mais l'esprit et l'émulation, et peut-être une direction.

Sans doute faut-il souhaiter qu'à la suite du présent Congrès une section soit créée au sein des associations de la jeunesse catholique, pour promouvoir un mouvement dramatique d'expression française qui se puisse comparer à l'activité des milieux catholiques flamands.

Nous avons eu l'occasion de signaler récemment l'usage que font les Soviets de cet admirable instrument de propagande qu'est le théâtre.

Il nous a semblé que ces *Jeux théâtraux* que nous avons décrits, jeux auxquels participe le public presque au même titre que les acteurs, pourront servir d'exemple à l'action catholique.

Notre époque est placée sous le signe de la masse. Ce n'est pas en vase clos et devant des auditoires à l'avance convaincus que le théâtre catholique doit se produire.

C'est en plein air, dans l'enceinte des stades, devant la foule, qu'il doit pouvoir mesurer sa force.

Les « Jeux de la Passions » d'Oberammergau, ceux de Nancy, le « Maria Spel » de Hal sont des exemples de ce que peut actuellement le théâtre chrétien.

Il en est d'autres, et qui ne relèvent pas forcément du théâtre sacré.

Pour être effective, l'action catholique doit pouvoir faire face sur tous les fronts, même sur celui du simple divertissement.

Une Ligue vient de réunir les artistes catholiques du théâtre. Il lui appartiendra peut-être à l'avenir d'organiser des spectacles dont toute licence soit bannie, mais qui puissent rencontrer cependant l'audience du grand public.

On fait tort au public en disant des spectacles malsains qu'on lui donne en pâture que c'est lui-même qui les réclame. Le public accepte ce qu'on lui donne, faute de mieux.

Ayez des dramaturges catholiques, des metteurs en scène catholiques, des impresarios catholiques, possédez vous-mêmes des salles, vous aurez un théâtre catholique et le meilleur qui soit pour l'action : celui qui n'inscrit pas son véritable titre à un fronton.

Soyez surtout actuels. La faiblesse des catholiques est de toujours retarder d'un homme ou d'une institution. Ce n'est qu'en se mettant résolument en avant qu'on conduit quoi que ce soit.

La jeunesse catholique, en prenant l'initiative de ces défauts, a montré qu'elle entendait prendre cette position d'avant-garde.

Il faut que ses chefs lui fassent confiance. C'est parmi elle, et non hors d'elle, que doivent être pris les dirigeants et les responsables.

A elle l'initiative, à elle l'action, à elle aussi, après en avoir supporté le fardeau, la satisfaction d'avoir accompli la tâche salvatrice!

Tout ce qu'elle demande, c'est qu'on lui permette le départ, qu'on lui fournisse les premiers instruments nécessaires à sa littérature et sa marche en avant, à sa conquête et à celle de la société.

MARCEL SCHMITZ.

Ministre belge et diplomate autrichien

Lebeau et le comte de Dietrichstein⁽¹⁾

Dans plusieurs de ses dépêches écrites à propos de la crise ministérielle, Dietrichstein s'attache à persuader le prince de Metternich que sa répulsion pour Lebeau se trouve partagée par un grand nombre de Belges.

« La formation d'un Cabinet sous les auspices du parti dit doctrinaire, écrit-il le 15 avril, rencontre beaucoup plus de difficultés que les assertions positives de M. Lebeau avant et après la chute de M. de Theux n'auraient dû le faire supposer. Aussi M. Lebeau, s'étant aperçu des nombreux obstacles qu'il avait à combattre et de l'impopularité qui s'attachait à son nom et à ses antécédents de 1834, a mis son ami M. Devaux en avant, qui tout en déclinant un portefeuille, a reçu du Roi le mandat, et voue tous ses efforts à la composition d'un ministère... Ce ministère ne pourra pas être l'expression d'un parti dominant, car la fraction doctrinaire est à la Chambre aussi faible en nombre que par son ascendant. Il fallait donc surtout aviser à couvrir l'impopularité de ce parti en lui associant une notabilité parlementaire jouissant de l'estime de l'assemblée en entraînant à sa suite un nombre considérable de votes. C'est dans ce but que tout a été mis en œuvre pour faire entrer M. d'Huart dans la nouvelle combinaison. Toutes ces avances ont trouvé jusqu'aujourd'hui ce député inébranlable dans sa résolution de ne pas s'associer à M. Lebeau. Tout en prétendant des considérations purement particulières et de famille, il est clair qu'une certaine pudeur politique que les Anglais appellent *consistance* doit puissamment influer sur cette détermination d'un homme loyal tel que M. d'Huart qui, après les pillages de 1834, avait flétri le ministère Lebeau dans un discours très violent qui contenait la ritournelle fréquente : « A bas le ministère Lebeau ! ».

Lorsque le Cabinet Lebeau est enfin constitué, le comte de Dietrichstein écrit le 22 avril au chancelier de l'Empire :

« D'après l'opinion de tous les hommes en Belgique appartenant aux classes les plus élevées de la société, de tous ceux qui ont accepté la Révolution sans l'avoir faite, ou sans l'avoir désirée, — le changement ministériel qui vient de s'opérer doit être regardé comme un événement aussi grave que regrettable et qui fait rétrograder la Belgique dans sa considération au dehors et dans sa consolidation à l'intérieur, en remplaçant au timon des affaires les mêmes

hommes qui avaient primé pendant les premières convulsions de la nouvelle création politique, et en remuant l'élément démocratique dont ils sont sortis. Les noms de MM. Lebeau et Rogier sont mêlés aux mouvements anarchiques de 1830 et 1831, où ils avaient figuré comme hommes d'action et de mouvement; ministres en 1834, ce sont eux qui ont fait ou laissé faire les pillages qui ont deshonoré la capitale pendant plus d'un jour.

« Aussi n'est-ce qu'avec une extrême répugnance que le Roi s'est décidé à revenir au choix de ces mêmes hommes pour la composition de son ministère. L'apathie malheureusement toujours croissante de Sa Majesté pour la part qu'Elle est appelée à prendre dans l'action gouvernementale (1), L'a empêchée de venir au secours de Ses anciens conseillers lorsqu'il eût été temps encore de les arrêter sur la pente où leur aveuglement et leur ineptie les avaient placés. La pénurie d'hommes capables en Belgique, le dégoût que tous ceux qui possèdent de la fortune, tous les gens « comme il faut » professent pour la carrière politique, riche en déboires et en humiliations continuelles et mal salariée, — voilà ce qui explique comment un parti aussi faible en nombre et aussi dépourvu de considération que celui doctrinaire, ait pu viser au pouvoir et l'obtenir. Les collègues qu'ils se sont adjoints n'offrent guère de plus fortes garanties qu'eux-mêmes, à l'exception du ministre de la Justice, qui, malgré les principes républicains qu'il professait lors du Congrès national dont il était membre, jouit aujourd'hui de la considération de tous les partis, et le Roi paraît l'avoir placé au département de la Justice pour surveiller en quelque sorte les errements de ses collègues. La police, réunie jusqu'à présent au ministère de l'Intérieur, a été distraite de ce département, pour faire également partie des nouvelles attributions du ministre de la Justice. Le parti de M. Lebeau lui-même avoue que, M. d'Huart ayant refusé de s'associer au nouveau Cabinet, le ministère n'aurait pas été viable sans l'accession de M. Leclercq. »

Par son rapport Dietrichstein se donne le beau rôle dans cet incident. Sa relation est-elle entièrement sincère? Il est permis d'en douter quand on lit le récit que, de son côté, a fait de la quelle le ministre belge. Ce dernier écrivait, le 28 avril, au baron O'Sullivan de Grass, ministre de Belgique à Vienne :

« Au moment de votre arrivée probable à Vienne, je m'empresse de porter à votre connaissance les détails d'un dissentiment survenu entre le comte Dietrichstein et moi. Quelques jours après le vote du 14 mars dernier, lorsque déjà Sa Majesté m'avait fait l'honneur de m'appeler au Palais pour prendre mon avis sur la situation des affaires, M. le comte Dietrichstein entra dans le salon de M. le comte de Marnix, et là il s'exprima en ces termes : « On ne sait pas encore si le ministère de Theux *ressuscitera* ou si nous aurons le ministère des pillages ». Une personne respectable, étrangère à la famille Marnix et qui se trouvait présente, fut indignée d'un propos aussi inconvenant et n'hésita pas à le rapporter à un de mes amis qui crut devoir m'en informer. En présence d'un vote solennel de la Chambre des représentants, qui a repoussé à une immense majorité la proposition d'un blâme pour négligence de la part des ministres dans la répression de ces tristes excès; en présence des deux élections qui depuis ces événements m'ont rappelé à la Chambre comme représentant de la capitale, fait qu'on peut regarder comme la confirmation de l'opinion des Chambres, comme une éclatante protestation contre d'indignes calomnies, je pouvais m'attendre à voir encore traîner dans les colonnes de quelque ignoble libelle d'absurdes et injustes imputations, fort de ma conscience, je m'en serais peu ému; comme toujours je les aurais dédaignées. Mais, je l'avouerai, ce ne fut pas sans une pénible surprise que j'ai vu un homme aussi haut placé que le comte Dietrichstein se rendre l'organe de ces misérables récriminations d'une ignorante méchanceté ou d'un aveugle esprit de parti. Les torts du ministre d'Autriche envers moi se sont aggravés encore d'une circonstance toute spéciale. Jusqu'en 1839 je n'avais eu avec lui que des rapports éloignés et de simple politesse. Mais nous étant rencontrés l'été dernier au Johannisberg, nous eûmes un entretien prolongé où je ne lui cachai point les torts dont il s'était rendu coupable dans le début de sa carrière diplomatique en 1832, torts qu'il avoua franchement, tout en cherchant à les atténuer. Cet entretien devint le point de

(1) Cette assertion de Dietrichstein est en contradiction complète avec la réalité des faits. Léopold 1^{er} s'attacha pendant tout son règne à exercer une influence réelle sur la politique belge.

(1) Voir *La Revue Catholique* du 14 août.

départ de relations amicales qui, à mon retour de Francfort, prirent un caractère de confiance tellement intime qu'à diverses reprises il me parla des hommes et des choses de manière à se compromettre gravement, si je n'avais gardé le secret de ces entretiens comme un devoir sacré, dont je ne me suis jamais départi. Je n'ai donc pu, dans une entrevue récente, dissimuler au comte Dietrichstein l'indignation que me causait son procédé. Il a, il est vrai, cherché à se justifier, en m'affirmant qu'il n'était pas l'auteur du propos, qu'il l'avait entendu et qu'il n'en était que le rapporteur. Réduite à ces termes, sa conduite me parut encore inexcusable au point de vue de l'homme public et de l'homme privé, et je n'hésitai pas à lui annoncer que si j'étais un jour appelé aux affaires, il ne pourrait y avoir entre nous que des relations purement officielles. J'ajoutai que je ne renonçais pas à en entretenir Sa Majesté; que probablement aussi j'en écrirais au prince de Metternich, qui m'avait honoré au Johannisberg d'un si bienveillant accueil, mais que, voulant agir en homme loyal, en homme d'honneur, je lui enverrais copie de la dépêche que je serais dans le cas d'adresser à Son Altesse Sérénissime. Depuis mon entrée au ministère, les affaires importantes et nombreuses dont j'ai eu à m'occuper m'ont fait perdre cet objet de vue. Comme j'ai appris que M. le comte Dietrichstein a entretenu le Roi et quelques autres personnes du dissentiment qu'il a si imprudemment provoqué, comme j'ai lieu de penser qu'il en aura instruit sa Cour, j'ai cru devoir, monsieur le Baron, vous mettre au courant de tous les détails de ce malheureux incident. Je me propose d'entrer avec Sa Majesté dans quelques explications sur cette affaire. Mon intention est de subordonner à son opinion le projet d'informer le prince de Metternich de toutes les circonstances dont je viens de vous entretenir. Mais il est un point sur lequel je ne puis faire abnégation de mon propre avis, puisqu'il s'agit d'une question de dignité personnelle : c'est le caractère des relations qui pourront subsister dorénavant entre le comte Dietrichstein et moi. Ces relations ne pourront plus être qu'officielles. Il n'y a plus entre ce ministre et moi de confiance, d'intimité possible. Il est inutile de vous dire, monsieur le Baron, que les membres du Corps diplomatique auxquels M. Dietrichstein crut devoir confier ce qui s'est passé entre lui et moi, et qui ont bien voulu intervenir pour essayer d'opérer un rapprochement, sont unanimes pour mettre tous les torts de son côté. Je ne vous engage pas à faire de ma lettre l'objet d'une communication quelconque; j'ai voulu seulement, si on vous entretenait à Vienne de ce qui s'est passé entre le comte et moi, que vous puissiez exposer nettement les faits et redresser toute inexactitude, toute fausse induction (1). »

* * *

Tout en écrivant les dépêches que l'on vient de lire, le comte de Dietrichstein avait gardé en portefeuille son rapport du 7 avril. Au moment où il s'appropriait à l'expédition, le chevalier de Theux, encore chargé alors des fonctions de ministre des Affaires étrangères, était venu prier le diplomate de ne pas donner suite à cette affaire avant que le Roi n'eût eu un entretien à ce sujet avec Lebeau, entretien qui devait être retardé jusqu'à ce que le nouveau Cabinet eût été constitué. Jusque-là, en effet, Léopold I^{er} était censé tout ignorer de l'altercation survenue entre le futur ministre et le diplomate. La nomination de Lebeau se réalisa seulement le 18 et le Roi se rendit à Paris le 23 sans que le chevalier de Theux eût pu, avant le départ du monarque, l'entretenir à nouveau de l'incident

(1) Archives du ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, Prusse, registre 5, pièce n^o 106 annexe.

Dans la correspondance de la légation de Belgique à Vienne, nous ne trouvons aucun document relatif à la querelle Dietrichstein-Lebeau. La lettre de Lebeau au baron O'Sullivan de Grass se trouve en copie dans la correspondance de la légation de Belgique à Berlin. Lebeau crut devoir adresser cette copie au général Willmar, qui nous représentait alors en Prusse, « pour lui présenter les faits sous leur véritable jour, et rectifier les inexactitudes que des personnes mal informées pourraient introduire dans le récit qu'elles en feraient ». Mais Lebeau recommandait à Willmar de ne « divulguer ces détails que dans l'hypothèse où l'initiative en serait prise par d'autres ».

Sans doute O'Sullivan a-t-il considéré la lettre de son ministre comme constituant un document se rapportant à une affaire d'intérêt privé et ne l'a-t-il pas classée dans les archives de sa légation. De son côté, Lebeau aura sans doute conservé la minute de sa missive dans ses papiers personnels.

La lettre de Lebeau au ministre de Belgique à Vienne est le seul document qu'il nous ait laissé au sujet de sa querelle avec Dietrichstein. Il ne parle pas de cet incident dans ses *Souvenirs personnels*. Nous ignorons donc si jamais il entretint Léopold I^{er} de la question.

et savoir, comme l'en avait prié le comte de Dietrichstein, comment s'était passée la conversation entre Léopold I^{er} et son ministre des Affaires étrangères.

Désireux de mettre fin à l'incertitude dans laquelle il se trouvait, le représentant de l'Autriche pria son collègue le comte de Seckendorff, ministre de Prusse à Bruxelles, de demander à Lebeau, en son nom, s'il avait parlé au Roi de leur différend et s'il persévérerait dans son intention d'en saisir le prince de Metternich.

La conversation du ministre belge et du diplomate prussien fut longue. M. Lebeau déclara qu'il maintenait sa décision de se plaindre à Vienne, mais qu'il tenait à délibérer d'abord de la question avec ses collègues et à en entretenir aussi préalablement le Roi lorsqu'il reviendrait de Paris.

D'après le comte de Seckendorff, M. Lebeau aurait appuyé surtout sur deux faits :

1^o Sur la conviction qu'il avait acquise que la conduite politique tenue à Bruxelles comme chargés d'affaires par le comte de Dietrichstein et par son successeur le comte de Rechberg aurait été hautement blâmée par le prince de Metternich;

2^o Sur la manière dont le chancelier avait accueilli ses ouvertures politiques au Johannisberg et la haute confiance qu'il lui avait témoignée à cette occasion.

Après avoir entendu le compte rendu de cet entretien, Dietrichstein se décida à l'envoi à Vienne de son rapport du 7. Il le transmit au prince de Metternich par une dépêche qu'il terminait en disant : « L'impression qui domine chez moi sur toutes les autres considérations, c'est la certitude que j'ai acquise de ne plus pouvoir, avec le ministère actuel, convenablement et dans l'intérêt du service de mon Auguste Maître, traiter les affaires dont je pourrais être chargé. Il ne me reste dès lors plus qu'à Vous soumettre, mon Prince, la respectueuse prière de disposer de mon avenir (1). »

Vers le milieu du mois de mai, avant d'avoir reçu vraisemblablement de Vienne aucune réponse à ses lettres du 7 et du 25 avril, le comte de Dietrichstein retirait son offre de démission. Un entretien qu'il avait eu avec Léopold I^{er} et dont il rendait compte à Metternich dans deux dépêches du 19 mai provoquait ce retrait.

Dans un premier et court billet, il écrivait au chancelier :

« J'ai eu l'honneur d'être reçu par le Roi aujourd'hui en audience particulière. Sa Majesté a daigné m'assurer qu'une ouverture à mon égard ne Lui avait été faite jusqu'à ce jour par M. Lebeau; mais que voyant que le journalisme s'était emparé de cette affaire et l'avait complètement défigurée, le Roi, en blâmant la conduite inconcevable que M. Lebeau avait tenue envers moi, me promit de couper court à toute poursuite ultérieure d'une question soulevée par le ministre avec une jactance et un manque de tact difficiles à expliquer. Sa Majesté daigna également me dire qu'Elle se réservait d'écrire à Votre Altesse prochainement et de la manière la plus conciliante pour moi. Les explications dans lesquelles le Roi a bien voulu entrer vis-à-vis de moi dans un entretien de plus d'une heure et que j'aurai l'honneur de porter à Votre connaissance, mon Prince, par la première occasion sûre à ma disposition, m'imposent le devoir de prier respectueusement Votre Altesse de ne donner pour le moment aucune suite à l'objet de ma lettre du 25 avril dernier. »

Le rapport sur son audience qu'annonçait dans ce billet le comte de Dietrichstein était rédigé le même jour 19 mai.

« Par mon très humble rapport n^o 33 de ce jour, écrivait le diplomate autrichien au chancelier, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse du résultat de l'audience que le Roi m'avait accordée, en réservant l'expédition du rapport détaillé sur les explications dans lesquelles Sa Majesté entra vis-à-vis de moi, à la première occasion sûre que j'aurais à ma disposition.

« Le Roi ne me cacha pas les regrets que Lui avait fait éprouver la retraite du ministère de Theux.

« En abordant l'affaire qui m'était personnelle et qui formait l'objet de l'audience que j'avais demandée, le Roi me dit avec une bienveillance marquée : « Je suis bien affligé de ce qui s'est passé entre Vous et M. Lebeau. Je vous assure qu'il ne m'en a jamais parlé; la scène qu'il vous a faite avant d'être ministre était un coup de tête qui s'explique par la susceptibilité et la violence de son caractère. Il n'a pas pu d'ailleurs porter plainte contre Vous à Vienne avant de soumettre l'affaire à ma connais-

(1) Dietrichstein à Metternich, 25 avril 1840.

» sance, car il me semble, ajouta le Roi en souriant, que les ministres étrangers sont accrédités près de moi et non près de M. Lebeau. Si toutefois il en a écrit à Vienne, je ne pense pas que cela produira une vive impression sur M. le prince de Metternich que je ne suppose pas fort disposé en faveur de M. Lebeau. Celui-ci me semble dans l'erreur en croyant avoir gagné la bienveillance et la confiance du Prince, parce que Son Altesse l'a reçu poliment au Johannisberg, comme un grand seigneur à l'habitude de le faire pour tous ceux qu'il admet chez lui. Je vous avoue, mon cher Comte, continua le Roi, que je n'ai pas pris l'initiative dans votre affaire parce que je pense que c'est une de celles qu'il faut étouffer en en parlant aussi peu que possible. Vous auriez certainement mieux fait de vous rappeler que « toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire » et quoique je ne pense pas que M. Lebeau ait fait piller en 1834, lui et ses collègues n'ont certainement pas pris les mesures préventives et répressives qu'il fallait pour mettre fin à ce scandale. D'ailleurs le propos que M. Lebeau a trouvé si offensif dans votre bouche a été tenu maintes fois, et à la Chambre même, par des personnes qui soutiennent aujourd'hui le ministère, telles que MM. d'Huart, de Brouckère, comte Duval, etc. Si le principe était admis que dans les Etats soumis au régime représentatif un député arrivant au ministère aurait le droit de faire valoir des griefs personnels contre des membres du corps diplomatique, celui-ci serait exposé à des mutations continuelles, et en France, par exemple, où les ministres changent si souvent, les diplomates courraient constamment la chance de leur rappel pour s'être prononcés contre des ministres entrant aux affaires. »

» J'ai pris la liberté d'observer à Sa Majesté qu'ayant été témoin oculaire des pillages et du rôle que M. Lebeau et ses collègues avaient joué dans cette circonstance, ma personne serait nécessairement toujours désagréable à son ministre actuel et ce fait ne serait pas sans influence sur nos relations officielles. Le Roi me répondit qu'il croyait que le temps calmerait et avait déjà calmé l'exaspération de M. Lebeau, qui effectivement a donné un démenti à ses propres paroles, en laissant tomber la plainte qu'il m'avait si pompeusement annoncé vouloir faire au Roi.

« D'ailleurs, m'a dit Sa Majesté, adressez-vous directement à moi, si vous vous trouviez chargé d'une communication importante. Je serai toujours charmé de vous recevoir. »

» Je n'ai pas manqué de fixer l'attention de Sa Majesté sur la perfide fausseté de l'article du *Journal des Débats* du 13 rendant compte de mon altercation avec M. Lebeau.

» Le Roi me congédia en m'assurant qu'il saisirait une occasion prochaine pour entretenir Votre Altesse de l'affaire en question et de la manière dont Sa Majesté l'envisagerait.

» Je crois avoir reproduit très exactement la plupart des observations que le roi Léopold me fit durant notre long entretien, qui ne laisse heureusement aucun doute dans mon esprit sur la continuation des sentiments de bienveillance dont Sa Majesté belge m'a constamment honoré. »

Faut-il ajouter pleine foi à toutes les assertions contenues dans ce rapport? Nous avons surpris plus d'une fois le diplomate autrichien, par la comparaison de ses rapports avec ceux d'autres diplomates accrédités à Bruxelles, exagérant les actes et les paroles des personnalités qu'il mettait en scène. Léopold I^{er} peut n'avoir pas pris avec beaucoup d'ardeur la défense de Lebeau qu'il n'aimait pas, mais il est douteux qu'il ait, comme l'affirme le comte de Dietrichstein dans son premier rapport du 19 mai, « hautement blâmé » la « conduite inconcevable » du ministre. Ce blâme apparaît fort mitigé dans le second rapport du 15. Quant à la qualification d'*inconcevable* donnée à l'attitude de Lebeau, et aux expressions de *jactance* et de *manque de tact difficiles à expliquer*, elles semblent émaner du jugement de Dietrichstein et non de celui de Léopold I^{er}. Le manque de tact n'était certainement pas du côté de Lebeau seul.

Le Roi désirait gagner pour la Belgique la bienveillance de Metternich. Dans ce but il ménagea sans doute son représentant dont il ne jugeait cependant pas la conduite à l'abri de tout reproche comme nous le verrons plus loin.

Quant à Dietrichstein il avait tout intérêt à faire croire au chancelier de l'empire d'Autriche qu'en haut lieu à Bruxelles on ne critiquait pas la manière dont il avait jugé Lebeau. Il avait — et il était assez intelligent pour le comprendre — commis un impair qu'il est difficile de pardonner à un diplomate. Il chercha

donc à gagner l'indulgence du prince de Metternich en faisant état de celle du monarque belge. Ce désir l'amena vraisemblablement à interpréter un peu trop largement l'attitude et les paroles de Léopold I^{er}.

Dans son second rapport du 15 mai Dietrichstein fait mention d'un article publié le 13 mai 1840 par le *Journal des Débats*. Il reproche à cet article d'avoir relaté avec une « perfide fausseté » son altercation avec Lebeau.

Le grand journal parisien avait, à la date indiquée, publié la correspondance que voici :

« On écrit de Bruxelles : Depuis quelques jours il n'est question dans le corps diplomatique que du mot peu parlementaire du comte Dietsichstein (*sic*), ministre d'Autriche, qui a appelé le nouveau ministre belge un *ministère de pillards*, parce que MM. Lebeau et Roger (*sic*) faisaient partie du cabinet à l'époque où un pouvoir avait organisé le pillage des maisons des orangistes signataires de la liste de souscription pour racheter les chevaux du prince d'Orange. M. Lebeau ayant eu connaissance de ce propos en a porté plainte au Roi, qui a vainement essayé d'arranger cette affaire, en cherchant à amener le comte Dietrichstein à une rétractation. Celui-ci n'a point voulu faire cette démarche. Le cabinet de Bruxelles a, dit-on, porté l'affaire à la connaissance du gouvernement autrichien. »

Par ce qu'on a lu plus haut, on se rend aisément compte des erreurs contenues dans cette correspondance.

Elle provoqua l'ire du ministre d'Autriche. Il se dit persuadé que le grave *Journal des Débats* ne pouvait avoir accueilli légèrement dans ses colonnes un article comme celui qui lui était venu de Bruxelles. Faisant en outre allusion pour la première fois à une menace qu'aurait faite Lebeau de donner de la publicité à l'incident par la voie de journaux étrangers, il attribua, dans une lettre adressée le 21 mai à Metternich, la paternité de l'article au ministre belge. Le comte de Dietrichstein ne se demanda pas si le bruit qu'il faisait lui-même autour de sa querelle avec Lebeau dans le monde qu'il fréquentait ne pouvait avoir donné naissance à l'article des *Débats*. On sait comment le récit des faits en passant de bouche en bouche arrive déformé aux oreilles des journalistes qui eux-mêmes possèdent souvent une imagination fertile.

Dans son rapport, le diplomate autrichien s'applique à relever les inexactitudes commises par le journal français.

« 1^o Ce sont, écrit-il, les mots « ministère des pillages » et non ceux de « ministère des pillards » que j'avais prononcés. La dernière dénomination injurieuse et absurde qualifierait de pillards les individus appelés à former un cabinet dont je ne connaissais aucun personnage à l'exception de MM. Lebeau et Rogier, tandis que la première expression en faisait allusion à l'entrée possible aux affaires de ces deux hommes n'a pas d'autre valeur que de constater un fait historique accompli sous le ministère Lebeau-Rogier en 1834. Si ces messieurs y ont participé, à eux la faute, et à eux la gaucherie de réveiller une affaire aussi peu honorable pour eux, en relevant le propos, qui pour des ministres *non coupables* ne serait pas plus offensant que le serait la qualification de « ministère des attentats », donné au cabinet français durant lequel ces crimes ont été commis. Aussi est-il curieux et significatif qu'aucun journal belge ami du pouvoir n'ait reproduit l'article en question que les journaux orangistes seuls ont rendu et commenté.

« 2^o Il est faux que le Roi ait essayé jusqu'à présent d'arranger cette affaire. Jusqu'au jour de mon audience, Sa Majesté n'a daigné faire ici indirectement aucune insinuation pour m'amener à une démarche quelconque.

« 3^o L'article fait supposer que le propos a été tenu contre le ministre existant, tandis qu'il date d'un mois antérieur à sa formation (plus que problématique à cette époque) et que les explications qui ont eu lieu ont été provoquées par le *Député* et non le *ministre Lebeau*. »

Cette rectification constitue de la part du comte de Dietrichstein un plaidoyer pour tenter d'excuser vis-à-vis du prince de Metternich la faute qu'il avait commise et elle témoigne même d'une certaine inconscience par l'essai de rejeter sur Lebeau la responsabilité première de l'incident. Dietrichstein aurait donc voulu que le ministre se fût tu devant la grave insinuation dirigée contre lui. La distinction entre *ministère des pillards* et *ministère des pillages* aurait peut-être pu être admise si on n'avait su à

Bruxelles que, dans ses rapports, et aussi dans ses conversations, le représentant de l'Autriche accusait Lebeau et ses collègues d'avoir provoqué les pillages.

S'il est vrai que Lebeau n'était encore ministre au moment où l'expression incriminée fut prononcée, il n'en était pas moins le ministre probable, en tout cas possible, du lendemain. Cette circonstance devait imposer à Dietrichstein une circonspection particulière s'il voulait ne pas être accusé, avec beaucoup de raison, d'avoir cherché à discréditer d'avance le futur gouvernement du roi Léopold.

Tenace dans ses affirmations, le représentant de l'Autriche à Bruxelles, répète, dans une dépêche du 24 mai, que l'auteur de l'article des *Débats*, ne peut être que Lebeau.

« Je ne doute aucunement, écrit-il au chancelier, et mon opinion à cet égard est partagée par la plupart des personnes qui m'ont parlé de cette affaire, que le ministère a envoyé au *Journal des Débats* l'article en question pour me forcer à rompre le silence en donnant un démenti aux allégations mensongères qu'il contient. Cette tactique continuera probablement encore pendant quelque temps et tout en n'osant pas aborder la question dans un journal semi-officiel belge, je suis porté à croire que M. Lebeau, lié par ses antécédents avec la plupart des rédacteurs de journaux, entretient la controverse. »

S'il faut en croire Dietrichstein (1), Lebeau, lorsque parut l'article des *Débats*, en aurait parlé au ministre d'Angleterre et aurait manifesté une réelle joie de cette publication. Il aurait ajouté : « C'est maintenant au comte de Dietrichstein à répondre à cet article ». Sir Hamilton Seymour aurait répondu « qu'un diplomate étranger méconnaîtrait singulièrement sa situation s'il descendait dans l'arène du journalisme ».

D'après la dépêche de Dietrichstein du 24 mai, Lebeau serait, le 22 mai, revenu vis-à-vis du diplomate anglais sur cette question. « Comment est-ce possible, aurait-il dit, que le comte Dietrichstein ait laissé un article aussi faux, aussi outrageant pour moi sans réponse? L'indignation que tout homme de cœur doit éprouver à sa lecture aurait dû porter le ministre d'Autriche à réfuter sur-le-champ cet article par la voie des journaux. Cette satisfaction m'aurait suffi; je me serais alors empressé de porter ma carte à M. Dietrichstein, je lui aurais peut-être même tendu la main comme signe de réconciliation. » Le ministre britannique aurait répondu en affirmant à nouveau l'impossibilité pour un diplomate de prendre part à une polémique de presse.

Après avoir raconté cet incident, le comte de Dietrichstein ajoute : « D'après ce qui m'est revenu d'une source digne de confiance, M. Lebeau commence à s'apercevoir qu'il n'a pas adroitement mené cette affaire. Aussi a-t-il considérablement modifié son langage et se contenterait, à ce qu'un de ses amis a dit, d'un congé temporaire qui me serait accordé. Il annoncerait alors ce fait dans le *Moniteur* de façon à faire entendre au public que ce congé constitue la satisfaction qu'il a réclamée et les journaux dépendant du ministère donneraient alors les commentaires explicatifs de l'assertion officielle. »

Dietrichstein termine sa dépêche du 24 mai, la dernière qu'il adressa au prince de Metternich au sujet de sa querelle avec Lebeau, en écrivant : « Votre Altesse daignera me pardonner de l'importuner si longtemps par le récit et les détails d'une affaire qui au milieu des graves préoccupations qui absorbent Votre temps, mon Prince, doit vous paraître bien minime, mais qui grandit sur les lieux où je me trouve par la malveillance de l'esprit de parti et la fougue révolutionnaire de ceux pour lesquels l'expression de la vérité est une sanglante injure. »

Le diplomate autrichien ne se doutait pas, en signalant au chancelier le désir de Lebeau de le voir mettre en congé que, à la fois, Léopold I^{er} et Metternich avaient songé à cette solution du conflit.

La réponse adressée aux divers rapports de Dietrichstein fut une admonestation qui ne dut pas lui être agréable car il n'y trouva pas, comme il l'espérait sans doute, une approbation de sa conduite.

Ainsi qu'il l'avait promis, Léopold I^{er} adressait, le 25 mai, au chancelier impérial une lettre dans laquelle, tout en traitant d'autres questions, il consacrait quelques lignes à la querelle Lebeau-Dietrichstein.

(1) Lettre à Metternich du 21 mai.

« Je dois faire mention, écrivait-il, d'une collision tout à fait inutile survenue entre le comte Dietrichstein et Lebeau. Le comte a été quelque peu imprudent en faisant allusion aux événements d'avril 1834, bien qu'au fond la plupart des gens de Bruxelles aient dit la même chose. De son côté, Lebeau n'aurait pas dû relever la chose. Comme je veux beaucoup de bien au comte Dietrichstein, je tiens à communiquer mon avis à Votre Altesse : il me semble désirable d'accorder un congé de quelques mois au comte; ensuite rien ne s'opposerait à son retour puisqu'il est dans l'intérêt véritable des deux parties d'oublier l'affaire. Celle-ci s'est d'ailleurs produite alors que Lebeau n'était pas encore ministre. En conséquence elle ne touche en rien à la position officielle du comte. »

Un mois après, le 27 juin, Metternich répondait au monarque belge : « Je remercie Votre Majesté de la manière gracieuse dont Elle considère l'incident désagréable survenu entre le comte Dietrichstein et M. Lebeau. Lebeau n'a pas poussé la chose jusqu'à formuler une plainte contre nous; nous pouvons donc considérer l'occasion de cette plainte comme non avenue. S'il avait agi autrement, j'aurais considéré comme de mon devoir de prendre fait et cause pour le comte de Dietrichstein, bien que je ne puisse pas donner raison à ce dernier dans cette affaire. On fait toujours mieux de se taire que de dire des plaisanteries, aussi n'ai-je pas manqué de donner à cette occasion, une leçon paternelle au comte. L'idée d'un congé m'était venue au premier abord, mais j'ai craint qu'on ne le prit pour un rappel. C'est pourquoi je me suis abstenu. Si Votre Majesté est d'accord, je ne donnerai pas d'autre suite à l'affaire, maintenant qu'elle est refroidie. J'attends néanmoins votre confirmation. »

La confirmation fut tacite. On ne trouve plus rien au sujet de l'incident dans la correspondance échangée entre Léopold I^{er} et le chancelier. Sans doute Léopold I^{er} jugea-t-il comme Metternich que Lebeau ayant laissé tomber son projet de plainte l'affaire était non seulement refroidie, mais éteinte et qu'il n'y avait pas lieu d'en revivifier le souvenir en insistant sur le congé à donner au comte de Dietrichstein, congé de nature à provoquer des commentaires du public.

Lebeau et le comte de Dietrichstein restaient donc en présence à Bruxelles. Des rapports étaient inévitables entre eux, Lebeau dirigeant les Affaires étrangères. Ces relations durent surtout se faire par écrit. Nous ne trouvons dans les rapports du comte de Dietrichstein mention d'aucune conversation qu'il aurait eue avec Lebeau pendant les quelques mois que cet homme d'Etat resta au pouvoir. Mais ses critiques contre la politique et les antécédents du ministre belge continuent à être vives.

La plus injustifiée est peut-être celle par laquelle il met en doute la loyauté de la politique de neutralité armée que Lebeau proclama lors des difficultés provoquées par la question d'Orient et qui fut la politique constante de tous les gouvernements belges jusqu'à la guerre de 1914.

Le rapport qu'il adressa à ce sujet au prince de Metternich est intéressant à reproduire parce qu'il montre le peu de confiance de certains milieux de la Sainte-Alliance dans la neutralité et l'indépendance de la Belgique regardées par le chancelier autrichien comme une « fâcheuse nécessité ».

« M. Lebeau, écrit le comte de Dietrichstein le 25 août 1840, ne laisse guère passer l'occasion de renouveler ses protestations énergiques du rôle de neutralité armée dont le gouvernement belge ne se départirait pas dans l'éventualité d'une guerre. Il serait assurément fort impolitique d'avoir l'air de mettre en doute ici la vérité de ces assurances officielles; il serait, selon moi, absurde d'y ajouter une foi explicite. Le cas échéant, si je ne me trompe, on se fera faire ici une douce violence pour constater la résistance de cette comédie jouée, le drapeau tricolore belge flottera à côté de celui de la France. Les forteresses belges qui garnissent la frontière et dont la démolition avait été stipulée mais pas exécutée en vertu d'un protocole secret de la Conférence de Londres, ces forteresses occupées par des garnisons belges ne tarderaient probablement pas longtemps à ne constituer que des points d'appui précieux pour la France même. »

Si je prends la respectueuse liberté d'effleurer ces graves considérations, — c'est qu'il me paraît important de ne pas se bercer d'illusions sur ce qu'on pourrait attendre d'une puissance

dont la neutralité n'est et ne peut être aujourd'hui qu'une stipulation consignée dans un traité, — une lettre morte dans un moment de crise! Cette neutralité n'est de fait fondée ni sur des traditions historiques et une conformation géographique comme celle de la Suisse, ni sur une véritable nationalité, car celle de la Belgique ne date que d'hier et me semble au surplus factice, parce que maints intérêts matériels inclinent vers une réunion à la France; ni sur un gouvernement fort, car celui d'aujourd'hui ne s'appuie que sur le parti libéral, dont les principaux membres révolutionnaires et traîtres à leur ancien souverain n'hésiteraient pas, je le crains, à sacrifier le Roi de leur élection à leur intérêt personnel bien ou mal entendu. L'armée belge enfin, organisée et commandée par des officiers supérieurs français, réiterait-elle aux paroles et aux sympathies guerrières de la France?

» Mon collègue de Prusse partage entièrement l'opinion que je viens d'émettre dans ce très humble rapport, et sir H. Seymour, tout en ne la prononçant pas aussi nettement, me semble pénétrer des mêmes appréhensions (1). Le roi Léopold, certes, ne demanderait pas mieux que de rester fidèle au rôle important et honorable qui lui serait assigné dans l'éventualité d'une guerre; mais le chef de l'Etat constitutionnel belge pourra-t-il faire ce qu'il voudra et ne sera-t-il pas lui-même entraîné par la force des armes et de l'exaltation publique? »

A. DE RIDDER.
Conseiller historique
du Ministère des Affaires étrangères.

(La fin au prochain numéro.)

A Londres : Le triomphe des Quinze

Sait-on... — non, on ne le sait pas, on ne le sait pas à Paris, il faut qu'on le sache — sait-on quel a été l'événement principal (je n'exagère point) de la saison dramatique de Londres? Les représentations en langage français des deux pièces d'André Obey : *Noë* et le *Viol de Lucrèce*, par nos amis les *Quinze*. Hourrah!

Le succès fut si grand, devant la presse et devant le public, qu'après les douze représentations prévues sur la scène d'essai du *Arts Theatre Club*, un théâtre régulier pria la Compagnie de donner sur la scène quinze nouvelles représentations. Puis, un autre théâtre, *The New*, plus vaste encore, l'accueillit à son tour pour une autre quinzaine et, à l'heure où j'écris, la quinzaine, peut-être, aura été augmentée de huit jours. Au total, un mois et demi de représentations françaises. Sacha Guitry, enfant chéri de la société londonienne, n'en a jamais donné autant. Détail piquant : le *New* s'était tourné vers nos amis après l'échec imprévu — ou trop prévu — de la traduction de *Marius* (oui, du *Marius* de Pagnol). La Cannebière aux bords de la Tamise, quelle folie! L'échec se justifie, inutile d'y insister. Mais d'où vient le triomphe sans précédent de *Noë* et de *Lucrèce*?

Evidemment de la qualité du spectacle qui s'offrait au public anglais, mais aussi de sa nouveauté et du besoin urgent auquel il venait tout à coup de répondre : besoin propre à ce peuple qui est resté enfant, qui veut des histoires, des contes; besoin propre à tout peuple qui, comme lui, aime le théâtre dans sa nature propre, presque totalement méconnu de nos jours.

Notons ce point. Tandis que le cinéma, muet ou parlant, tend à dévorer le théâtre en France, celui-ci en Angleterre tient admi-

(1) Dans la question d'Orient de 1840, la majorité de la presse belge se montra très favorable à la France. De cet état d'esprit la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre retirèrent la crainte qu'en cas de guerre la Belgique abandonnerait sa neutralité pour se joindre à sa voisine du sud. Elles firent, du moins temporairement, opposition aux mesures que le gouvernement belge prenait pour pouvoir au besoin défendre sa neutralité par les armes, de crainte qu'elles profitassent aux plans militaires français.

blement le coup; on construit des salles, on remplit des salles et ce nombreux public préfère encore la réalité de l'acteur à son écho, à son image. Le milieu est donc favorable; ce sont les auteurs qui manquent le plus, j'entends les auteurs conscients des aspirations secrètes du public vers un art de jeu, d'action et, partant de poésie. Les formes les plus vulgaires de cet art, la « comédie musicale », la revue à sketch, avec chants et danses, sont les pis aller provisoires dont se contente le public anglais. Pour le reste, il se plaît aux fantaisies parlées de Bernard Shaw, et se résigne à ce théâtre de dialogue, réaliste, bourgeois ou mondain, qui règne encore en maître aussi bien à Paris qu'à Londres. Mais son subconscient n'oublie pas que le peuple anglais a donné au monde une des formes les plus riches et les plus authentiques du « théâtre pur » par Shakespeare et ses émules. Chaque fois qu'on lui propose quelque chose qui y ressemble, même de très loin, le fond se réveille, le fond vibre. (Dois-je rappeler le succès de mon *Bernard de Menthon* au Kingsway Theatre, il y a quatre ans?) Ce peuple trompe son désir en assistant ou prenant part à des cortèges que la tradition nationale, si forte en Angleterre, a réussi à maintenir. En ce moment, la petite cité de Tewksbury donne un exemple magnifique, non exceptionnel cependant, en réunissant chaque jour et deux fois le jour, toute une semaine, la population du pays, nobles, bourgeois, artisans et ruraux, dans ce qu'on appelle un *pageant*. Le mot, intraduisible, désignait au moyen âge ces mystères joués sur des chariots que Calderon en Espagne connut encore et où il est probable que Shakespeare eut révélation de son art. Dans l'espèce aujourd'hui, il s'agit d'une vaste action, mimée, dansée, clamée, par un millier de personnages, sur la grande prairie qui se déploie derrière la cathédrale de style perpendiculaire de l'antique abbaye (décatolicisée) de Tewksbury. Tous les fastes de la cité y sont représentés par les citoyens mêmes; Miss Laly dirige la mise en scène; et chacun, plein de bonne humeur, se glisse dans la peau d'un de ses ancêtres et ressuscite sans effort la poésie du temps passé; car cette poésie est la poésie permanente, indestructible, de la race et du sol, Qu'en reste-t-il dans l'art dramatique moderne?

Peu de chose, je pense. J'incline du moins à le penser, malgré l'insuffisance de mon information anglaise, en constatant la surprise joyeuse de la critique et du public devant l'effort de nos amis. La critique spécialement, moins asservie aux puissants que la nôtre, n'a pas envoyé dire aux acteurs, aux auteurs, que la France en l'espèce leur envoyait une leçon dont ils devaient se souvenir et tirer profit pour eux-mêmes. Non pas que l'Angleterre manque de bons acteurs, de bons auteurs, mais d'une autre tradition, mais d'une autre formation. J'ai assisté avec bien du plaisir à un des grands succès de l'heure, les *Barrett de Wimpole Street*, de M. Bésier la dernière découverte de Sir Barry Jackson. Nul n'ignore que celui-ci se tient toujours à l'avant-garde, qu'il a monté les pièces les plus difficiles de Shaw, imposé celles de Pirandello et présenté Shakespeare en costumes modernes avec beaucoup de tact et de bonheur. On ne saurait mieux servir les *Barrett* qu'il ne l'a fait au *Queens' Theatre*; la justesse, l'éclat, le goût s'y disputent notre adhésion. Mais ce chef-d'œuvre de présentation n'est rien de plus que l'aboutissement de l'effort réaliste commencé chez nous par Antoine, affiné, ennobli d'un souci harmonique sous l'influence du Théâtre des Arts, des ballets russes de Diaghilew, et de Copeau. D'autres influences, sans doute, ont pu jouer en Angleterre (Reinhardt, Stanislavsky, voire Gordon Craig), mais le résultat est le même. Il s'agit d'une pièce bourgeoise et quasi historique qui n'a d'autre dessein que de reproduire un milieu le plus exactement possible et de le styliser jusqu'au tableau de chevalet. On n'a rien fait de mieux chez nous. Mais on a fait aussi bien dans le genre, et le genre ne rompt en aucune façon avec la conception qui règne depuis plus d'un siècle, celle du théâtre

de conversation, du théâtre en chambre, du théâtre clos, aux antipodes de Shakespeare et de ce que nous cherchons. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est celle aussi de Bernard Shaw dont les personnages sont des causeurs, qui parlent bien plus qu'ils n'agissent. Pour avoir rompu avec elle, je ne vois en Grande-Bretagne que Sygne et surtout Yeats : on les joue peu. Si ce recensement comporte des lacunes, je demande qu'on le complète. Mais le fait est là.

Soudain, à ce public, passionné de théâtre, qui a le théâtre dans le sang, on propose un théâtre vrai, un théâtre aéré comme la prairie de Tewksbury, à peu près nu comme le tréteau de Shakespeare, suggérant l'espace, le monde entier, se plaçant délibérément sur le plan de la poésie, vivant uniquement de jeu, de la plastique et du chant des acteurs. *Ceci ne s'est pas encore vu* : tous les critiques l'affirmèrent, et tous durent convenir que seule une compagnie amicale, travaillant en commun, du même cœur, selon le même esprit, formée à une commune discipline, aiguillée sur le même but, pouvait obtenir cet accord qui restitue à l'ouvrage sa vie, celle que lui insuffla l'auteur au moment de la création. Plus de poncifs, plus de conventions, ni académique, ni réaliste ; ou, si l'on veut, la Convention même, dans toute sa hardiesse, dans toute sa jeunesse, autrement dit « le jeu » qui n'a besoin d'aucun accessoire pour vivre et assumer la vie de l'univers : le jeu, le jeu... on ne saurait trop le redire, qu'on trouve encore au music-hall, mais ici appliqué à un plus noble objet. Cet objet ? le déluge, le patriarche Noé sous l'œil de Dieu. Cet objet ? l'honneur de Lucrèce et la destinée de Rome. Voilà pourtant, et rien de moins, ce que ces jeunes gens ont fait voir à l'école d'un Copeau et grâce à la rencontre d'un auteur qui aborde l'art dramatique en poète.

La critique, c'est son métier, juge de la qualité de l'effort. Le public, lui, se laisse faire : il voit Noé, il voit Lucrèce ; il voit des hommes qui rient et il rit, qui souffrent et il souffre, un ours et une vache qui se roulent ou compatissent, il se roule et il compatit. Ah ! comme il entre dans le jeu ! On est franc avec lui, on ne lui cache rien. On ne lui dit pas : « Voici le tableau ! défense de passer le cadre ! » On en sort, on lui tend la main, on l'attire en scène, comme un copain. On joue pour soi, on joue pour lui, et l'on fait fond sur le plaisir qu'il y prend et que l'on y trouve.

J'exprime mal ce que j'ai vu et ressenti, dans une de ces représentations londoniennes. Tout portait, tout était saisi. De grands enfants, les yeux ouverts.

Voilà le public de théâtre. Voilà le théâtre. Le théâtre sans problèmes, sans bavardage, sans hypocrisie, sans étroitesse de petits bourgeois. Que la vérité théâtrale ait été proclamée ou réveillée à Londres, avec autant d'éclat, par deux pièces françaises et une troupe de comédiens français, voilà qui console du discrédit que tant de tournées lamentables nous ont valu dans les capitales d'Europe. Ceux qui ont boudé les Quinze à Paris feront bien d'ouvrir l'œil.

Puisse du moins cette expérience permettre une collaboration suivie et féconde à deux grands peuples amis du théâtre, sur un terrain où leurs intérêts se confondent, celui où s'embrassent Shakespeare et Racine, Ben Jonson et Molière, qui tous honniraient l'art présent !

HENRI GHÉON.

Notre numéro spécial — UN SIÈCLE D'ENSEIGNEMENT LIBRE — est devenu un fort volume de 600 pages, format de la « Revue », abondamment illustré. Il est sous presse et quiconque sait que la situation religieuse de la Belgique dépend avant tout de la prospérité de notre enseignement libre, voudra posséder cette démonstration éclatante et magnifique de l'étonnante vitalité de la foi catholique chez nous.

Le devoir des banquiers⁽¹⁾

Nos lecteurs n'auront guère été étonnés par les cris d'alarme de ces derniers temps. Voilà plus de deux ans que nous avons annoncé ici, ce qui, après tout, eût dû être assez évident pour quiconque connaît un peu l'Europe : que le craquement dans la situation financière de l'Angleterre se produirait en 1931 et la menace d'un effondrement en 1932.

Mais ces deux dates évidentes furent tuées par la presse officielle. On trouva plus sage de pratiquer la politique de l'autruche. Politique discutable, assurément. Pour notre part, depuis les jours de notre hebdomadaire *Eye-Witness*, il y a vingt ans, nous n'avons cessé de prétendre que la discussion publique de nos affaires nationales, la mise au courant de l'opinion publique, loin d'affaiblir le pays, le fortifierait. Voilà pourquoi nous publions la vérité au sujet de la grossière et permanente corruption sévissant dans nos milieux parlementaires (pour autant du moins que cette publication était possible sous un système légal durement répressif en ces matières). De temps à autre aussi, nous avons donné des détails à propos de négociations extérieures, nous avons fait connaître nos véritables dépenses en fait d'armements, etc. Quand fut communiqué le budget ridicule du printemps dernier, nous avons dit qu'il annonçait un « choc » dans un avenir rapproché.

C'était il y a cinq mois. Et nous écrivions alors qu'une pareille énormité — car ce budget était une énormité — eût été impossible si les banquiers qui nous gouvernent avaient pu se mettre d'accord sur une décision qu'ils auraient déclarée. Nous avons expliqué comment, au contraire, ils étaient divisés sur la politique à suivre et restaient perplexes alors que la menace s'accroissait. Bien que New-York (dont nous dépendons maintenant de façon permanente) les eût laissés libres d'agir, ils ne firent rien. Ils laissèrent tout s'embrouiller, permirent aux absurdes politiciens de différer les solutions et de vivre dans la lune, espérant que « quelque chose » surviendrait.

Cette fois la crise est là : immédiate et mortelle. Il faut absolument y faire face. Mais bien que la presse populaire elle-même répète cela à ses lecteurs depuis plusieurs semaines, rien n'a été fait encore. Le monopole bancaire paraît avoir perdu la tête. Les banquiers ont bien dit au public (par l'intermédiaire des politiciens) que le budget devait être équilibré (en bon anglais : que la menace d'un nouveau déficit ruinerait notre monnaie et, avec elle, le pays), ils ne semblent pas encore avoir dit quoi que ce soit au sujet du *comment* cela devait se faire. Tant que les banques n'auront pas décidé de ce *comment*, et donné des ordres clairs et nets, le péril ne fera que croître avec une rapidité alarmante. Les nullités qui posent à l'homme d'Etat ne valent pas qu'on les considère. Elles sont en dehors de la réalité vraie. C'est aux banques de décider. Or elles sont toutes perdues et elles font long feu. Voilà le *hic*. Leur devoir est de prendre une décision et de donner des ordres.

* * *

Il n'y a qu'un moyen, la situation sociale anglaise étant ce qu'elle est, de combler l'énorme brèche qui sépare les recettes et les dépenses, et c'est de prendre encore plus de richesses aux particuliers pour l'usage de l'Etat. Toutes autres suggestions sont le produit ou de la folie ou de l'hypocrisie, habituellement d'un mélange des deux.

La recette favorite pour la restauration de notre santé est la fanfaronnerie. Nous en avons eu par tonnes dans tous nos journaux et dans presque tous nos discours publics, et toujours de plus en plus depuis une génération. Il n'est peut-être pas étonnant, alors, que les gens y recourent même au moment où la nation court un péril extrême. Mais même ceux qui sont intimement convaincus que des criailleries vantardes débitées sur un ton très haut encourageant et fortifiant, doivent admettre que cela ne procure pas l'argent qui manque. Au mieux, cette méthode n'agit que comme une drogue qui aide à tenir et à prévenir la panique. En réalité, ce n'est même pas cela. C'est bien pire. C'est une habitude de fausseté qui affaiblit toutes nos fibres.

Une autre recette — familière aux gens dont la tête n'est qu'un

(1) Cet article nous est parvenu avant la chute du cabinet Mac Donald.

embrouillamini — consiste à passer la note à payer d'une poche à une autre. Ces gens-là vous proposeront que l'Etat doit payer moins pour soutenir les abandonnés et les chômeurs et que ceux qui travaillent doivent payer de plus hauts taux d'intervention dans les assurances sociales. Ou encore, ils vous proposeront de diminuer les dépenses nationales (d'Etat) en en transférant une partie aux dépenses locales (des comtés ou des communes). Tout cela est bien futile. A l'heure actuelle les Anglais paient plus de mille millions de livres sterling par an pour le « service public », et ce n'est pas suffisant. Peu importe que telle partie soit appelée « impôts », telle autre « contribution patronale », telle autre « contribution ouvrière », etc. Il y a que ces mille millions qu'il nous faut faire passer de la propriété privée au fisc ne suffisent pas pour sauver notre monnaie et que nous devons absolument et rapidement trouver de très nombreux autres millions.

Les méthodes ne manquent pas. Toutes peuvent se ramener à deux espèces différentes de confiscations. L'une est la forme directe de confiscation appelée taxe, l'autre est la forme indirecte de confiscation (injuste, parce qu'elle ne frappe qu'une seule catégorie de richesse) appelée répudiation.

Si, par exemple, un impôt de 10 % est prélevé sur tout revenu *unearned* (qui n'est pas le produit direct d'un travail) dépassant une certaine limite, cette confiscation suffirait. S'il y avait une conversion forcée du 5 % au 4 %, ce qui serait la confiscation d'une partie des revenus de ceux qui détiennent nos fonds d'Etat, cela aussi suffirait. Quoi qu'il en soit, de pareilles méthodes, combinées dans telle ou telle proportion, sont le seul moyen d'en sortir.

L'idée que le déficit pourrait être comblé par un droit de douane, mettons de 10 % sur toutes nos importations, est aussi intelligente que l'idée qu'il pourrait être comblé par un nouvel emprunt, car un pareil tarif douanier ne ferait que reculer la date fatale. Sans doute il procurerait un secours immédiat tout comme emprunter de l'argent. Mais les conséquences nuisibles se feraient sentir avant que ne soit établi le prochain budget. Impossible de taxer l'étranger dans les conditions qui régissent l'Angleterre contemporaine. Il n'est rien que l'étranger soit obligé de nous fournir ce qui nous permettrait de traiter avec lui dans une position avantageuse. Nous avons besoin de lui. Il n'a pas besoin de nous. Et voilà pourquoi, dans notre société déjà saturée d'industrialisme, un tarif douanier ne ferait qu'aggraver nos maux.

Certes, New-York ne permettra pas que la livre sterling s'effondre si la chose est évitable, mais toute la question est de savoir ce que nous coûtera, à nous, le remède, et surtout quel sera ce remède. Car New-York n'a pas l'intention de sauver la livre sterling en faisant, elle, un grand sacrifice. New-York nous étayera et nous pressera, entretemps, de nous sauver nous-mêmes en faisant, nous, les sacrifices nécessaires. Mais New-York ne se montrera pas plus chevaleresque à notre égard que nous ne le fûmes pour les Australiens. Le grand commerce ignore de pareils sentiments.

On le vit bien dans le cas des malheureux Allemands dont l'écroutement sous le poids de l'usure est à l'origine de tout le trouble actuel. Car la Finance internationale loue hautement l'esprit prussien, qu'elle appelle vaguement : efficacité, et les membres individuels du Haut Commerce en Angleterre et aux Etats-Unis ont une sympathie naturelle pour le type industriel allemand, mais tout cela ne les a pas empêchés d'essayer de le saigner à des taux nominaux de 7 et 8 %, mais qui atteignent maintenant, en réalité, 12 et 13 %.

La conclusion, c'est qu'une opération ne peut plus être retardée. Il nous faut amputer l'Angleterre d'un bout de chair anglaise vivante pour la satisfaction de la Finance internationale. Si nous ne le faisons pas, nous sommes perdus. Mais quel morceau couper ? La réponse presse car un coup de bistouri au mauvais endroit risquerait de nous tuer.

Le devoir des banquiers est de mettre un terme aux discussions et de faire connaître la politique décidée, de peur que, en attendant, la panique ne se déclenche. Et une panique entraînerait la ruine malgré tout le désir de New-York de nous sauver.

Il n'y a pas d'autre issue. La tentative d'obtenir des Français qu'ils se sacrifient pour nous échoua. Il est vraiment étonnant qu'il ait pu se trouver un esprit assez fou pour croire la chose possible.

Aucune diminution des services sociaux ne sera suffisante. Il faut de nouveaux impôts et aussi une conversion sous une forme quelconque.

Enfin, il faut encore insister sur le fait que la crise actuelle n'est

pas une crise momentanée qu'un seul remède énergique pourra conjurer. Le trou ouvert entre les recettes et les dépenses s'ouvrira encore. La conversion sera *en partie* un soulagement permanent, mais en partie seulement. Le soutien des abandonnés et des chômeurs ne peut être réduit, il faut bien les tenir en vie et les secours actuels ne suffisent à peine qu'à cela. Le sacrifice demandé en ce moment doit être considéré comme devant former, à l'avenir, une partie périodique de notre vie quotidienne.

HILAIRE BELLOC.

« Sur l'écran du passé »

Le baron Firmin van den Bosch commence la publication de ses « Mémoires », qui sont d'une lecture aussi instructive qu'agréable.

Ils sont instructifs en ce qu'ils apprennent à la génération actuelle des choses qu'elle ignorait et des noms d'hommes auxquels il conviendrait qu'elle rendit meilleure justice.

Et ils ont beaucoup d'agrément en ce qu'ils sont bien écrits et que le ton en est parfait. Quand un monsieur commence le récit de ses hauts-faits par dire : « Cieux, écoutez ma voix ; peuples, prêtez l'oreille ! », il est jugé ; les cieux ont bien autre chose à faire qu'à l'écouter ; et le lecteur ferme bientôt l'oreille ainsi que le livre. De prendre ce ton n'est permis qu'aux prophètes ; et cela ne leur vaut d'ailleurs pas de grands succès de librairie.

On écoute, au contraire, sans lassitude M. van den Bosch parler des personnages grands, moyens ou petits qu'il a connus, parce que sa causerie est d'un homme qui ne veut ni pontifier ni nous en faire accroire.

Je signale aussi son attitude presque toujours généreuse et bienveillante à l'égard de ses anciens compagnons de lutte et de travail, et même envers ses adversaires. Il n'y a vraiment que les méchants et les imbéciles auxquels il allonge, en passant, un bon coup de fouet. Et en cela encore, il n'est pas terrible, puisque ses victimes, étant mortes, ne sentiront plus rien. Ceux d'entre nos lecteurs qui sont célèbres ou qui ont des comptes à rendre à la justice humaine souhaiteraient volontiers aussi, j'en suis sûr, qu'on remit jusqu'après leur mort le soin de dire le mal qu'il faut penser d'eux !

* * *

Ce sont des souvenirs de la quinzième à la trentième année qui remplissent *Sur l'écran du passé* (1). Ils se rattachent à quatre villes : Saint-Trond, Gand, Bruxelles, Paris, où l'auteur séjourna successivement à cette époque de sa vie.

A Saint-Trond, Firmin van den Bosch fit ses humanités, sous la direction du chanoine Rutten qui, avant de devenir évêque, composa un manuel d'apologétique et les vers suivants que chantaient ses élèves sur l'air du *Lion de Flandre* :

*Elle n'est point à vendre
L'âme de nos enfants !
Nous saurons la défendre
Contre les mécréants !*

Les « mécréants », c'étaient Frère-Orban, Bara, Graux, Bouvier et van Humbeeck qui venaient d'imposer au pays une législation

(1) Aux « Editions Rex », Louvain.

colaire que le chanoine Rutten comparait à la persécution de Dioclétien. Cette législation ne fut pas du goût des Belges, comme le prouvèrent les élections de 1884, qui donnèrent au parti catholique le pouvoir pour trente ans.

A moins d'avoir encore le courage de lire les articles de M. Brébart dans *La Dernière Heure*, il est difficile de s'imaginer aujourd'hui l'état d'esprit sectaire qui dressait alors, les uns contre les autres, les citoyens d'un même pays. Sauf dans les conseils d'administration où l'union sacrée a toujours régné, catholiques et libéraux ne se rencontraient jamais que pour s'injurier. Il était entendu que les uns ne pouvaient passer aux yeux des autres que pour des idiots et des malfaiteurs.

A l'Université de Gand, où Firmin van den Bosch étudia, il y avait un professeur d'histoire qui croyait dur comme fer à la papesse Jeanne et développait ses aventures scandaleuses en une longue série de leçons. Une autre « lumière » de cette université interrogeait, à l'examen, un étudiant catholique sur les propriétés curatives de l'eau de Lourdes. Un troisième professeur, nommé Hoffman, lequel, pendant la guerre, fut nommé recteur magnifique par les Allemands, enseignait la morale, et pour faire enrager ses élèves croyants, ce maroufle s'acharnait à répéter que Dieu était « une hypothèse non vérifiée ». Il ne fit d'ailleurs perdre la foi à personne, car il était lui-même aussi pouilleux, chasseur et vermineux que possible, et la répugnance qu'inspirait sa malpropreté s'étendait heureusement à ses doctrines. Un quatrième, du nom de Discailles, ne trouvait aucune sorte de talent aux Lamennais, Montalembert et Lacordaire, et il croyait les avoir complètement définis en les traitant de « tartufes de sacristie, pharisiens de la liberté et faux-nez de l'ultramontanisme ». Si telle était la sérénité intellectuelle des professeurs d'université, on ne voit pas ce qu'on pourrait répondre à qui prétendrait que la majorité des Belges d'alors avait perdu la boule.

De l'autre côté de la barricade il y avait aussi un brave et saint jésuite, le P. Lintelo — que Dieu l'ait en gloire! — qui écrivit une brochure sur ce sujet : *Faut-il louer le mérite littéraire des auteurs mauvais*, et qui répondait : Non!

Comme quoi n'y a-t-il pas lieu, pour nous, de regretter n'avoir pu vivre en ces temps extraordinaires. L'atmosphère belge est tout de même devenue plus respirable, aujourd'hui que les Discailles en sont réduits à écrire anonymement dans des feuilles cantonales et que les chefs libéraux et socialistes délèguent les cordonniers de leur parti aux congrès de la libre-pensée, au lieu d'y paraître eux-mêmes.

* * *

Pendant la seconde partie du XIX^e siècle, l'art, la science et la littérature furent, en France, aux mains des incroyants. De manière générale, les catholiques de talent y baissaient pavillon devant leurs concitoyens sceptiques ou matérialistes. Ce n'est que vers 1900 que quelques écrivains notoires, en se proclamant convertis, rendirent un peu de fierté aux croyants humiliés. Ces conversions firent tache d'huile; la mode changea; et depuis 1910, les catholiques français passent pour compter, dans leurs rangs, autant d'hommes de valeur que leurs adversaires religieux.

Catholiques belges, nous n'avons jamais subi l'humiliation d'être pris, chez nous, pour des impuissants et des imbéciles. Tant en politique qu'en sociologie et en littérature, il s'est trouvé dans nos rangs des hommes capables de sentir d'où venait le vent et qui osèrent s'engager dans les voies nouvelles.

Firmin van den Bosch fait bien de mettre à l'honneur les noms de ces hommes méritants. Alexandre Braun, Henry Carton de Wiart, Jules Renkin, Léon de Lantsheere et leurs amis osèrent

reconnaître, dans *La Justice sociale*, que des réformes démocratiques étaient nécessaires et, par là, immunisèrent beaucoup de nos concitoyens contre la propagande irrégulière du socialisme naissant. Une grande partie de notre classe populaire ne prie plus, et elle traite en ennemis les prêtres qui voudraient lui rappeler le chemin du royaume de Dieu. Cela tient à ce qu'elle s'est habituée à les considérer comme les alliés de ce parti catholique dont les chefs et les inspireurs s'obstinèrent à retarder une évolution que des esprits plus généreux ou plus imaginatifs estimaient nécessaire. Où en serions-nous à présent si les hommes cités plus haut s'étaient découragés sous le coup des anathèmes qui répondirent à leur initiative?

Il faut pareillement vouer de la reconnaissance aux revues d'avant-garde comme *Durandal*, *Le Spectateur catholique*, *Le Drapeau*, *La Lutte*, qui ne permirent pas à *La Jeune Belgique* de monopoliser tout ce qu'il y avait de talent en notre pays et ôtèrent au public l'idée que les seuls incroyants fussent capables de s'adapter aux formes nouvelles de l'art et de la littérature.

Sur l'Ecran du passé se termine par un chapitre où défilent quelques écrivains français que l'auteur eut l'occasion de fréquenter à Paris et ailleurs :

Barbey d'Aurevilly, qui avait des défauts, mais qui avait aussi du génie ou quelque chose d'approchant, et à qui, du moins, revenait le mérite d'afficher sa foi à une époque où les écrivains en vue visaient à se faire pardonner de croire en Dieu;

Villiers de l'Isle-Adam, qui avalait beaucoup d'alcools, se posait en candidat au trône de Grèce, parlait mal en public, fort bien en conversation et se donnait le genre de mépriser et flageller son temps qui, certes, le méritait un peu;

Barrès, qui avait foi en son étoile, mais qui, impatient d'attirer l'attention publique sur ses livres et sa valeur, envoya, le jour de l'exécution de l'assassin Eyraud, des hommes-sandwiches sur les boulevards avec d'immenses pancartes portant l'inscription : « Eyraud ne lira plus les *Taches d'encre* de Maurice Barrès »;

Huysmans, qui conservait précieusement des noix aphrodisiaques, de la pâte d'exorcisme et autres accessoires pour messes noires que des fumistes lui fournissaient en vue de le documenter pour ses livres « sataniques »;

Verlaine, enfin, qui fut à la fois le plus grand poète et le plus grand pochard de son temps...

* * *

Mais je ne vais pas vous raconter tout ce qui se trouve dans l'ouvrage de Firmin van den Bosch.

Résumer un livre ennuyeux, c'est rendre service aux lecteurs qui peuvent ainsi le connaître et en parler sans avoir dû le lire. Mais résumer un livre agréable, c'est nuire à l'auteur, car les gens, ayant dans la tête qu'ils connaissent l'ouvrage par l'analyse qu'on leur a faite, sont tentés de ne plus l'acheter.

Et je souhaiterais, au contraire, que vous vous procuriez *Sur l'Ecran du passé*, de Firmin van den Bosch.

OMER ENGLEBERT.



Les idées et les faits

Chronique des idées

L'attirance vers l'unité religieuse

Il est certain que le catholicisme exerce actuellement une attraction extraordinaire et qu'en même temps il se produit une poussée irrésistible vers l'unité religieuse. Du schisme qui a séparé l'Orient de Rome, de la grande déchirure qui s'est faite au XVII^e siècle au sein du christianisme, notre époque ne prend pas son parti. L'aspiration à l'unité est universelle, partout se déploie l'effort du rapprochement.

On tente partout de hardies initiatives, on conçoit de vastes projets; des Congrès se tiennent où, sans doute, souvent les esprits s'égarèrent à la recherche d'un panchristianisme chimérique. N'importe! L'Esprit souffle sur le monde divisé qui tend à se rejoindre. Un homme vient de disparaître qui incarnait ce mouvement avec autorité chez nos frères séparés, *Nathan Söderblom*, archevêque luthérien d'Upsal. Il s'est fort dépensé pour la cause de la rentrée des Confessions chrétiennes dans le giron de l'unité et avait conquis un réel ascendant: Un de ceux sur lesquels il a eu le plus de prise est assurément l'Allemand *Friedrich Heiler*, peu ou mal connu chez nous, mais hautement représentatif d'une conception unioniste qui fait grand bruit en Allemagne. Catholique de naissance et d'éducation, il s'est laissé gagner par l'unionisme luthérien de Söderblom et, attitude bizarre, en 1920, il a prétendu, sans abjurer le catholicisme, recevoir la Cène des mains de l'archevêque d'Upsal!

Il est parti de cette idée qu'il n'existait pas une irréductible opposition entre l'Évangélisme protestant et le Catholicisme qu'il veut bien considérer, l'un et l'autre, comme les parties complémentaires d'un tout. Il entend donc que l'Évangélisme se régénère par l'Institutionnalisme catholique et qu'à son tour le Catholicisme s'élargisse et se renouvelle par le principe de l'Évangélisme. Donc, en sa qualité d'agent de liaison entre les deux formes religieuses, il cherche à les unifier, non point par des concessions réciproques, mais par des *accessions*. Heiler est d'ailleurs homme d'action et a pris au sérieux son rôle de trait d'union; il a fondé un Tiers-Ordre franciscain évangélique, qui a dû faire sourire le bon saint François. Il a fondé l'*Hochkirche*, la Haute-Eglise allemande, par analogie avec la Haute-Eglise d'Angleterre, et adoptant comme celle-ci les pratiques rituelles de l'Eglise catholique: la Cène y est appelée un sacrifice, la Présence eucharistique est reconnue, la valeur objective des Sacrements, le caractère épiscopal. Naturellement l'idée est combattue par les vieux tenants du luthéranisme, mais la jeunesse y applaudit, car son esthétique réclame la liturgie, ses besoins intimes un christianisme sacramentel et social.

De ces aspirations centripètes qui cherchent leur point d'appui dans l'Eglise de Rome, il n'y a pas lieu de s'étonner. Elle dure, elle dure, elle ne cesse pas de durer.

On a souvent pronostiqué sa mort, elle est toujours debout, invincible dans sa pérennité. Autour d'elle les trônes s'écroulent, des empires s'évanouissent, elle reste immuable au sein des révolutions. La guerre mondiale a bouleversé le globe sans effleurer même la Pierre sur laquelle elle repose. Que d'institutions politiques, économiques, financières ont jonché le sol de leurs débris et l'Eglise non seulement a survécu à leur ruine, mais elle a pris, depuis la guerre, un élan plus vigoureux, plus expansif qui s'est traduit, à l'intérieur, par un redoublement de l'Action catholique, à l'extérieur, par la magnifique dilatation de l'apostolat missionnaire. Tout de même un pareil contraste donne à réfléchir. D'où lui vient cette continuité à travers les âges, cette force mystérieuse de renouvellement qui entretient en elle une vitalité indestructible? Quel est le secret de sa durée? Ne ferait-il pas bon se placer sous son climat, respirer son atmosphère, de chercher à lui emprunter quelque chose au moins de sa solidité invulnérable?

Il est une autre cause qui travaille les esprits dans le sens de leur rapprochement sur le terrain religieux. C'est la banqueroute de tous les systèmes, de toutes les philosophies, le vide de ces théories qui laissent l'homme désarmé devant les énigmes de la vie.

Qu'on lise l'émouvant volume d'Henri Massis où il raconte ses longs et laborieux périples à la conquête d'une discipline, d'une règle de vie. On verra comment ballottée d'Anatole France à Maurice Barrès, de celui-ci à Henri Bergson, à Alain, cette âme de jeune homme, réfractaire au charlatanisme sociologique de Durkheim qui a la prétention de balayer la métaphysique et les religions par le culte du social, a entrevu, enfin la nécessité du retour à Dieu, quand le tragique destin de Demange et le splendide héroïsme de Psichari lui ont dessillé les yeux. Il sonne une heure où l'homme proclamé autonome, indépendant, se sent rivé à la chaîne de l'esclave par ses passions et aspire à sa libération sous le joug bienfaisant d'une discipline. Il sonne une heure où la soif de l'Absolu, la soif de Dieu se fait sentir, où l'on se met à la recherche d'une religion qui distribue par des voies certaines, positives, régulières, le divin à l'âme, lui verse des énergies divines, la sauve d'elle-même et la baigne dans la paix du pardon. Comment alors ne pas tourner les yeux vers cette Eglise qui s'affirme en possession des remèdes divins, des dictames pour toutes les plaies, des clartés triomphantes, vers une Eglise où la vie surnaturelle coule à pleins bords? Cette heure a sonné pour une foule de contemporains, d'esprits inquiets, tourmentés, aimantés par le mystère de l'au-delà. Il en est des multitudes que ne satisfont plus les Eglises séparées et desséchées et qui sont polarisées par la vraie Eglise du Christ. Que veulent donc les Hautes-Eglises d'Angleterre et d'Allemagne, sinon se jeter dans le torrent de la vie divine qui jaillit du Rocher, de la Pierre sur laquelle le Christ a bâti son Eglise?

* * *

Il est un autre besoin, profond et impérieux, c'est de refaire l'unité du vieil Occident qui fut déchirée au début de l'âge moderne. Le souvenir de la chrétienté du moyen âge qu'admirait Auguste Comte s'éveille comme un rêve enchanteur. L'idée de la fraternité universelle hante beaucoup d'esprits, mais où donc s'est-elle réalisée ailleurs qu'au sein de la grande Eglise, de la catholicité? D'instinct, les enfants dispersés du Père commun voudraient se réunir dans la maison de la famille, au foyer de l'unité. Pardessus leurs frontières les peuples se tendent les mains, fatigués des luttes fratricides, épuisés par les convulsions des nationalismes, désireux de fonder l'Internationale des âmes. Ah! ce n'est pas l'intérêt économique, ce n'est pas la politique, ce ne sont pas les forces naturellement diviseuses qui rétabliront l'harmonie et restaureront la paix. Seule, la religion est capable d'unifier les hommes. Seul, le Christ a les bras assez forts et le cœur assez large pour embrasser toute l'humanité dans une étreinte divine.

Voilà, à travers toutes les contradictions et toutes les vicissitudes, voilà l'aiguillon qui nous presse.

« Dans le Christ, écrit l'abbé K. Adam, professeur à la Faculté catholique de l'Université de Tabingue, dans son beau livre: *Le vrai visage du catholicisme*, dans le Christ, la source de la vie divine a été ouverte une fois pour toutes, la vie pleine de grâce et de vérité. Il ne saurait y avoir de vie durable, fructueuse, pour les peuples comme pour les individus, qui ne viennent s'alimenter à cette vie divine première. Dans notre Occident, il n'est pas de communauté des esprits, pas d'unité des âmes qui ne doit tirer de cette source divine, ses élans, ses aspirations et ses espérances. Le Christ est et demeure le cœur de l'Humanité, sa vraie et unique patrie. C'est en lui seul qu'elle trouvera le repos de son âme. Notre conviction est qu'il ne reste à l'Occident d'autre alternative que de disparaître avec sa civilisation — on entend déjà des prophètes de sa fin — ou de se régénérer en Celui qui est notre vie. Et nul autre ne lui apportera la vie du Christ que cette Eglise

bâtie sur Pierre par le Christ, car elle seule a reçu la promesse que les portes de l'Enfer ne prévaudraient pas. Elle seule possède la garantie de la durée, à elle seule appartient l'avenir. »

Admirable langage! Qui donc, par sa ferme unité et par la force de son message céleste, a fait l'unité et la force de la chrétienté du moyen âge? C'est l'Eglise. Qui donc, luttant avec un héroïsme indomptable et jusqu'à l'effusion du sang, a fait triompher la pureté de la foi et de la morale des instincts primitifs du paganisme? C'est encore l'Eglise.

Qui donc, au sein de l'agitation moderne, dans ce monde disloqué, parmi tant de haines et d'antagonismes, est capable d'apporter un idéal commun avec l'énergie pour le réaliser? Elle toujours. « Seule, elle pourra renouer les liens brisés avec ce grand, ce riche passé dont notre brillante culture occidentale est issue. Regardez à droite ou à gauche, en dehors de l'Eglise de Pierre, vous n'apercevrez aucune unité dynamique interne, aucune histoire suivie et cohérente, mais un enchevêtrement d'événements sans but, les convulsions d'un corps qui n'a plus d'âme. Pour vivre, nous avons besoin de l'Eglise. »

Pour nous, nous en avons la ferme espérance : le scandale de la chrétienté divisée disparaîtra; il n'est pas possible que l'œuvre rédemptrice reste ainsi mutilée; entre tous ceux qui croient au Christ la fusion se fera, entre toutes les Eglises chrétiennes se refera la soudure. Quand? C'est le secret de Dieu. Après des terribles secousses et de nouvelles crises? Peut-être. L'essentiel, le devoir de l'heure présente est de montrer l'Eglise dans sa vérité, de faire apparaître son visage authentique, défiguré depuis des siècles par des préjugés et des confusions qui cachent ses traits divins. Epanouissement du Dieu fait homme, vérité centrale, l'Eglise aussi est une incarnation du divin dans l'humain, elle continue, elle perpétue, elle universalise le Christ Rédempteur. Quoi d'étonnant que l'élément humain, avec ses inévitables imperfections, en vienne à trahir l'élément divin, à le violer même ou à l'obscurcir. Faire resplendir le divin sur la face de l'Eglise : c'est la mission qui s'impose, mission victorieuse, car l'apparition de Dieu dans l'Eglise doit fasciner et émouvoir les hommes.

Deux auteurs, à ma connaissance, ont admirablement saisi cette opportunité : dom Hilaire Duesberg, de l'abbaye de Maredsous et l'abbé K. Adam que j'ai cité plus haut. L'un et l'autre, le premier dans son livre de sincérité et de maîtrise *Apologie pour ceux qui croient*, le second dans l'ouvrage rappelé *Le vrai Visage du catholicisme*, ont composé une vigoureuse synthèse du catholicisme qui en dégage à travers toutes les contingences l'aspect divin. Ils ont fait tout autre chose qu'une description de l'extérieur de l'Eglise, ils ont pénétré dans le sanctuaire, déployé la vie chrétienne dans sa réalité, montré que la vie de l'Eglise s'identifie à celle du Christ qui est son âme en quelque sorte qui est son Moi.

De tels ouvrages où s'affirme la profondeur de la pensée, où éclate la ferveur de la charité, où les adversaires sont traités avec une rare bienveillance, avanceront l'œuvre de la réconciliation universelle. Je m'honore d'avoir des premiers, salué l'auteur de l'*Apologie* qui commence enfin à faire sa trouée. Je ne manquerai pas de donner un aperçu du livre de M. R. Adam, suffisant pour en faire sentir la beauté et la force.

J. SCHYRGENS.

ALLEMAGNE

Le centenaire de Goethe

De M. Paul Bourget, dans Figaro, ces notes intéressantes :

On se prépare déjà outre-Rhin à célébrer le centenaire de la mort de Goethe. C'est l'occasion de marquer la place que ce grand homme continue d'occuper dans la pensée française. Elle est très haute. J'oserais même dire qu'elle est unique. Nous ne sommes plus au temps où Renan écrivait : « Quand j'ai connu l'Allemagne, j'ai cru entrer dans un temple. » Taine allait plus loin. Dans son étude sur Carlyle, il affirmait : « De 1780 à 1830, l'Allemagne a produit toutes les idées de notre âge historique. Notre grande

affaire est de les repenser. » Quel contraste entre cet hypnotisme de ces deux beaux génies et notre actuel désenchantement vis-à-vis d'une littérature et d'une philosophie dont le moins que nous puissions dire c'est qu'elles ne nous intéressent plus! Ce n'est pas seulement que la guerre de 1914 a fait couler entre nos voisins et nous des flots de sang. C'est qu'elle nous a révélé une Allemagne que nos aînés ne soupçonnaient pas et du même coup découvert dans ces philosophes et ces littérateurs d'un demi-siècle un constant travail de destruction de l'ancienne Allemagne, abordée par M^{me} de Staël avec un tel enthousiasme, et une préparation à cet empire de proie dont les Hohenzollern et Bismarck furent les ouvriers et des historiens de la valeur de Treitschke les doctinaires.

La caractéristique de Goethe, et cette raison suffirait pour que sa personnalité nous reste à la fois chère et bienfaisante, c'est qu'il incarne en lui toute cette vieille Allemagne d'avant la déformation prussienne qui s'associait si heureusement au génie français. Et d'abord cette Allemagne était distribuée en centres variés, villes et principautés, où s'élaborait une vie régionale, étrangère à toute ambition de conquête. Francfort et Weimar, ces deux noms qui s'associent étroitement à celui de Goethe, nous représentent les deux milieux où l'écrivain s'imprégna de mœurs à la fois indépendantes et ordonnées. De là, dans son œuvre, cet équilibre auquel nous participons en lisant ses Mémoires. *Poésie et Vérité*, ce titre qu'il leur a donné, en résumé la double vertu : accepter le réel et l'ennoblir. Ainsi s'explique son aversion pour 89 et le désordre dont il a si justement défini l'égarément dans l'une de ses *Epigrammes vénitiennes* :

La triste destinée de la France peut faire réfléchir les grands.

Mais elle doit faire réfléchir plus encore les petits.

Les grands ont succombé, mais qui a protégé la foule

Contre elle-même? La foule a été son propre tyran.

Né citoyen d'une ville paisible, ami plus tard d'un souverain de vieille race, l'idée qui circule d'un bout à l'autre de ses drames, de ses romans, de ses poèmes, c'est le prix de la durée. Quand au soir de Valmy, il disait : « Ici et aujourd'hui commence une nouvelle ère historique », il exprimait non pas, comme on l'a prétendu, un enthousiasme pour l'avenir de la République Française, mais une prophétique défiance pour les chances d'universel bouleversement qu'annonçait la victoire des Révolutionnaires. Cet amour de la durée et de la mesure qu'elle exige lui aurait donné pour les guerres de 1866, de 1870, de 1914 une défiance plus accusée encore. Si l'égoïste maxime du « soi pour soi », héritée de Spinoza, lui interdisait les intransigeantes condamnations d'un Bonald ou d'un Maistre, les grands bourgeois de Francfort-sur-le-Mein, ses ancêtres, l'avaient pénétré d'une hérédité trop saine pour qu'il ne considérât pas comme bien dangeureuse pour ses compatriotes cette mainmise d'un Reich unifié sur les fécondes autonomies des Allemagnes! Les Allemagnes : si ce pluriel avait reparu dans le traité de Versailles, l'histoire de l'Europe au XX^e siècle eût sans doute été moins troublée. Le témoignage de Goethe nous prouve, en tout cas, combien cette Germanie ainsi répartie dans sa diversité naturelle pouvait produire de mentalités d'autant plus européennes qu'elles étaient plus locales, et regrettons ces petits pays d'autrefois dont les énergies forcément mesurées n'aboutissaient pas à ces conflits de tout un peuple contre tout un peuple qui reproduisent les invasions ethniques des siècles lointains et leurs inexpiables malentendus.

Institut NOTRE-DAME

Rue de Fiennes, 62-66
CUREGHEM-BRUXELLES (Midi)

Externat - Demi-Pension - Internat
POUR JEUNES GENS

Conditions modérées. — Vie de Famille
Humanités anciennes et modernes

Section préparatoire; les enfants sont admis vers l'âge
de 6 ans.

BALLONS FOOTBALL

La meilleure qualité — la moins chère
et toutes les Articles de Sport en général

JULIEN VAN ROBAYS

14, rue de Lille, 14, COURTRAI

Registre du Commerce Courtrai 5705 Compte Chèques 2236.46

893

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

TÉLÉPHONE 12.76.93

47, RUE DU CALE, 47,
BRUXELLES

LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 250.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL
Adresse télégraphique : Téléphones :
Royabelass 179.62 - 179.63 - 177.62

SIÈGE SOCIAL :

68, RUE DES COLONIES, 68
BRUXELLES

300.000 foyers belges

ont un poste de T. S. F.

Catholiques,
retenez ce chiffre
et
soutenez

Radio Catholique Belge

23, rue du Marais, BRUXELLES Compte Ch. n° 102

**Tous travaux en CARREAUX,
CÉRAMIQUE, FAIENCE, CIMENI
et GRANITO sont exécutés
aux meilleures conditions**

PAR LES

Etablissements L. KRANSKENS

SOCIÉTÉ ANONYME

140, avenue de l'Hippodrome IXELLES

Tél. 48.69.48 Compte chèq. post. 204,661

SANS-FILISTES, ATTENTION!!!

Pour l'achat de votre **Appareil de T. S. F.**, soit sur
— **Cadre, Antenne ou Réseau**, adressez-vous aux —

ÉTABLISSEMENTS RITZEN-LEFÉBURE

Seule maison pouvant vous donner des références sérieuses ainsi que des garanties

Transformations - Réparations - Dépannages

Vente du merveilleux poste « SABA » réseau fonctionnant sans antenne, ni cadre

VENTE AU COMPTANT ET PAR PAYEMENTS DIFFÉRÉS

Établ. Ritzen-Lefébure

Bureau : 39, avenue Broustin - Tél. 26 46 82

— Visite à domicile sans engagement pour l'amateur —

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 408,000,000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) **Coffres-Forts**

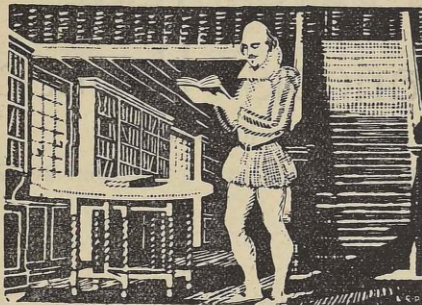
Bureaux de Quartier :

Rue du Midi 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;
Parvis St-Gilles, St-Gilles ;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;
Place Lledts, 18, Schaerbeek ;
Rue du Bally, 79, Ixelles.



W·H·SMITH & SON
BRUXELLES



ENGLISH BOOKSHOP

Vous offre un assortiment le plus complet des

Livres, Journaux, Revues et Périodiques
Anglais ou Américains
par numéro ou par abonnement

SERVICE SPÉCIAL POUR LA PUBLICITÉ
DANS TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

Le plus beau choix de gravures anglaises et françaises
Papeterie anglaise, de luxe et courante. Porte-Plume Réservoir

Rue du Marché-aux-Herbes, 78, Bruxelles

(entre Grand'Place et Galeries St-Hubert)

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 281

CAPITAL fr. 1.000.000.000.00

RÉSERVE fr. 1.078.000.000.00

FONDS SOCIAL fr. 2.078.000.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Jean Jadot, Gouverneur;
Emile Francqui, Vice-Gouverneur;
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Félicien Cattier, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Alexandre Galopin, Directeur;
Henry Le Bœuf, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. le Prince Jean de Mérode;
Edmond Solvay;
G.-H. Adan;
Léon Ellet;
le baron Adrien de Montpellier;
le baron A. d'Huart.
Baron de Trannoy;
G. Mullie;

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE

PARQUETERIE

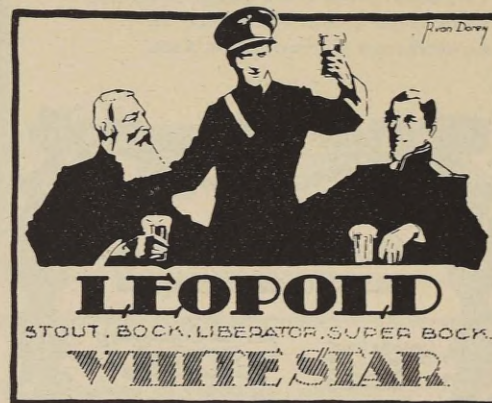
François Brausch

3, rue du Bien-Etre

BRUXELLES (Scheut) Téléphone 26 72 75

Faites recouvrir vos planchers
par un Parquet Tapis du
système FRANÇOIS BRAUSCH
(Brevet Belge n° 333074)
en chêne de Hongrie sur triplex
à partir de fr. 80.00
Quatre-vingts francs par m²

GARANTIE ABSOLUE



Les reines des bières

Les bières des Rois